

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL

 N° 2913

SAMEDI 7 JANVIER 1899

La reproduction des matières contenues dans L'ILLUSTRATION est interdite.

Prix du Numéro : 75 centimes.

L'ILLUSTRATION ne publie d'insertions payantes que dans l'emplacement réservé aux annonces, sur les feuilles de garde et de couverture paginées à part.

ABONNEMENTS

FRANCE

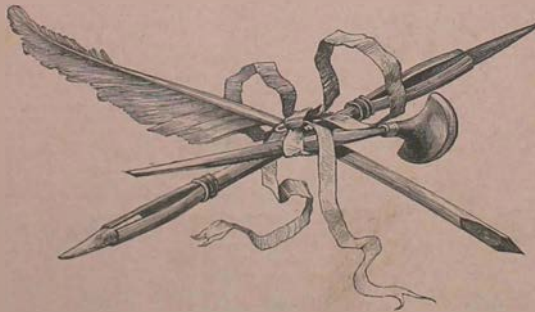
PARIS, DÉPARTEMENTS ET ALGÉRIE

Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. — Trois mois, 9 fr.

ETRANGER

PAYS FAISANT PARTIE DE L'UNION POSTALE

Un an, 44 fr. — Six mois, 22 fr. — Trois mois, 11 fr.



PARIS

BUREAUX : 13, RUE SAINT-GEORGES

RABOT COUPE-CORS
 LA PIÈCE : 4 FRANCS.
 Emploi Facile sans danger.
 SE TROUVE PARTOUT :
 Quincailliers, Coutiliers, Pharmaciens.
 VENTE GROS : HEBATTET & C^{ie}
 72, B^{is} Richard-Lenoir, Paris.



LOCARNO. Hôtel Locarno
 au lac Majeur
 Station de tête de la ligne du St-Gothard.
 6 heures 1/2 de Bâle; 5 h. 1/2 de Zurich; 4 h. 1/2 de Lucerne; 4 h. de Milan.
SERVICE DE WAGONS DIRECTS
 Le plus beau et le plus confortable des séjours aux lacs Italiens
ET LE PLUS BEAU CLIMAT AUTOMNAL DE L'EUROPE
 Point de départ d'innombrables excursions. Bains de lac et bains d'eau minérale. Grand parc, superbe, imposant et plein d'ombrage au bord du lac. Cures de raisins. Lumière électrique. Ascenseur, Lawn-tennis, Jeux de Golf. — Prix de pension modérés. — Prospectus gratuit par le propriétaire BALLI.

BRULEUR "GUASCO"
 Assainit
 Désinfecte
 PLUS DE MICROBES
 PLUS DE CONTAGION
 PLUS DE FUMÉE DE TABAC
 PLUS D'ODEURS MAUVAISES
 PLUS DE COUSINS
 PLUS DE MITES
 Prix franco : 8 fr. — ALCOOL SPÉCIAL : 2^{fr} 25.
 DUQUESNE & PEGAT, 16, R. de la Boissière, Paris.



PRENEZ GARDE, Madame
 vous commencez à grossir, et grossir, c'est vieillir. Prenez donc tous les jours deux dragées de **THYROIDINE BOUTY**, et votre taille restera ou redeviendra svelte. — Le flacon de 50 dragées est expédié franco par le LABORATOIRE, 1, Rue de Châteaudun, Paris, c^{ie} mandat-poste de 10 fr. TRAITEMENT INOFFENSIF et ABSOLUMENT CERTAIN. Avoir soin de bien spécifier : Thyroïdine Bouty.



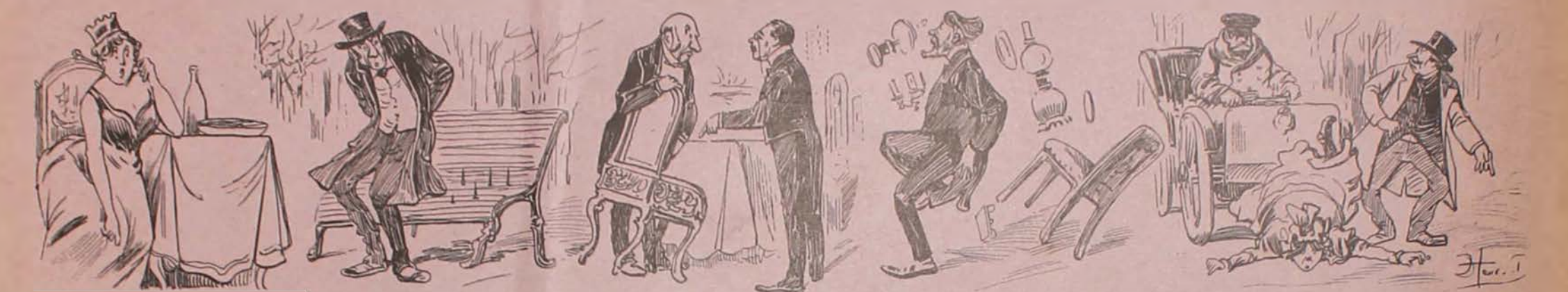
VIN DECESSE Glycérophosphates; Kola, Quinquina, Cacao.
 Le Roi des Reconstituants.
 Résultats surprenants dans : ANÉMIE, FAIBLESSE, ÉPUISEMENT, Accidents du RETOUR D'ÂGE, Rend les Forces aux Vieillards. — Le 1/2 Litre, 3 fr.; franco gare, 3^{fr} 50. — Le Litre, 5 fr.; franco gare, 5^{fr} 50. — Dépôt : Photo 13, Rue Perdonnet, Paris et toutes Pharmacies.



USINES PETITJEAN
 Coffres-Forts, Cycles
AUTOMOBILES
 CYCLE MODÈLE 1898
 PRIX unique **250^{fr}**
 H. CHAUDUN S^{eur}
 93, RUE RICHELIEU
 PARIS

MARIAGES Les plus belles chemises de cérémonies se trouvent à la **GRANDE CHEMISERIE de L'HOTEL-DE-VILLE** PARIS — 68, rue de Rivoli. — PARIS

LA SEMAINE COMIQUE, par Henriot.



La Ville de Paris, navrée de ne pouvoir tirer les Rois, les derniers votes de la Chambre lui ayant supprimé sa galette.

La toilette de Paris. — On met de jolis bancs dans les squares, mais on veille à ce qu'on ne puisse s'asseoir dessus, afin que les bancs conservent leur fraîcheur pour l'Exposition.

Diplomatie. — Mettez un peu de sel sur la chaise de l'ambassadeur d'Angleterre... il y a encore un peu de glace entre nous, il faut la faire fondre.

Expériences d'Eusapia Paladino. — Un reporter sceptique recevant un coup de pied occulte.

Le mari peu aimable. — Faites donc attention! Sacrédié!... Un peu plus et c'est moi que vous écrasiez!

SI VOS CHEVEUX TOMBENT
 Faites usage du merveilleux **PETROLE HAHN**
 Pharmaciens, Parfumeurs, Coiffeurs.
 PARIS, L. FERET, 20-22, Rue Richer.
 LYON, VIBERT, Concessionnaire Général.



CHIENS DE LUXE & BRAQUES ALLEMANDS
 (meill. chiens p^r chasse prat.), excell. référ. en France. Le chenil est le pl. import. du continent. Plus de 1000 fois primé. Garantie. S'adr. à M. Alb. LATZ, à Euskirchen, province rhén.



SI VOUS TOUSSEZ, COQUELICOTS
 JOHN TAVERNIER
 LES SEULS EFFICACES
 REFUSEZ LES CONTREFAÇONS. Les tablettes COQUELICOTS MARQUÉES AU NOM de l'inventeur JOHN TAVERNIER sont SEULES EFFICACES contre le rhume.

LA MANUFACTURE FRANÇAISE D'HORLOGERIE DE BESANÇON
 10, Rue Pasteur, 10
 Envoi GRATIS du CATALOGUE VIDE-POCHE à TOUT DEMANDEUR de son CATALOGUE ILLUSTRÉ EXPÉDIE FRANCO

EN 3 JOURS chute des cheveux, croûtes, pellicules, pelade, démangeaisons guéries p^r la Pom^{me} Philocôme Veloutée de GRANDCLÉMENT PHARM^{ie} à Orgeval (Yves). France 1^{re} 2^{fr}, Alsace 2^{fr} 50. Répoussé laquép^r. 10.000 attestations!!!

MALADIES de POITRINE
 GUÉRISON prompte et certaine par les Sirops d'Hypophosphite de Soude ou de Chaux du D^r CHURCHILL
 Nombreuses attestations médicales
 Prix : à fr. LE FLACON, franco.
 Pharmacie SWANN, 12, Rue Castiglione, PARIS

WATERBURY
 20, Boulevard Montmartre, Paris.
 MONTRE DUPLEX ET à ANCRE DE HAUTE PRÉCISION
 Sans rivale comme Réglage, Solidité et Prix.
 Pour Dames... depuis 13^{fr} 50
 — Messieurs — 12^{fr} 50
 Montre "POLO" — 24^{fr} »
 En Nickel, Acier, Argent et Or.
 CATALOGUE GRATIS et FRANCO



La Paix
 34, Avenue de l'Opéra
 Paris
 Choix spécial des Cristaux et des meubles
 Emile Joffe



25^e ANNÉE 1^{fr}. par AN
 Renseignements Publication
 toutes Valeurs tous les Tirages
LA BOURSE POUR TOUS
 JOURNAL FINANCIER HEBDOMADAIRE
 27, Boulevard Poissonnière, Paris.



FAUTEUILS, VOITURES et LITS p^r MALADES
BRULAND
 Fabricant, breveté s. g. d. g.
 14, Rue Monsieur-le-Prince, PARIS
 ENVOI FRANCO DU CATALOGUE.



Ordonnance du Corps Médical
TRAITEMENT le plus efficace de L'ASTHME
 par la Poudre de D^r CLÉRY, de MARSEILLE
 Envoi gratis d'une boîte d'essai.



LA VUE CONSERVÉE
 et AMÉLIORÉE par les LUNETTES et PINCE-NEZ à VERRES ACHROMATIQUES
 DEROGY, Opticien
 34 et 33, Quai de l'Horloge, PARIS.



SACHETS-FLEURS
 ORIZA L. LEGRAND
 Le Parfum des Fleurs-Sachets est trop concentré pour être respiré comme celui des Fleurs naturelles. — Le but visé est de parfumer les Appartements et les objets soumis à leur contact.
 Parfumerie L. LEGRAND, 11, Place de la Madeleine, PARIS




FER QUEVENNE
 vrai, seul approuvé p^r l'Académie de Médecine pour guérir l'Anémie, Faiblesse, Suites de Maladies. (Poudre ou Pastilles au chocolat) 13^{fr} 50 franco. 14, R. Beaux-Arts, Paris.

ETABLISSEMENT de SAINT-GALMIER (Loire)
SOURCE BADOIT
 La plus légère à l'estomac. — Déclaré d'Intérêt public.

TISSUS A LA TOURBE PASTEURISÉE
 Antiseptiques, irrétrécissables, désodorisants, prêtés par les plus grands médecins, les tissus à la Tourbe Pasteurisée, employés pour les plâtres, ceintures, chemises, gilets et camisoles de flanelle; maillots, brassières et culottes d'enfants, sont préférés partout aux tissus de laine pure. Ils sont également précieux pour les chasseurs, bicyclistes et chauffeurs. On les trouve à Paris, aux Grands Magasins du Bon Marché.



BIERE F. POUSSET
 10, Rue Say, Paris
 Ci-devant : 42, Rue Le Peletier.
 R. CADRO, Succ^r
 LIVRAISONS à DOMICILE en Fûts ou par Paniers de 15 bout.
 Téléphone (n^o 153-15) à F. POUSSET, Bière en Gros
 10, Rue Say
 LA BOUTEILLE : 0,75



ACATÈNE
 SUR PNEUMATIQUE "LABRADOR"
 MÉTROPOLÉ
 SUCCURSALE 17, Rue de Valenciennes
 USINE & BUREAU 17, Rue de Valenciennes



CHEMINS DE FER, CYCLES, DYNAMOS, MOTEURS ROTATIFS **DECAUVILLE** ADMINISTRATION : PARIS 13, Boulevard Malesherbes Usine à Petit-Bourg (Seine-et-Oise).

VICTOR HUGO

SEULE EDITION COMPLETE ILLUSTREE

COMPLÈTE ILLUSTREE

TROIS mille ans n'ont pas fait oublier Homère. La suite des siècles ne pourrait altérer la gloire du géant littéraire. VICTOR HUGO. Éternelle lumière de l'idéal, il fut l'incarnation du génie et de la pensée humaine, il personnifia son siècle. — Son œuvre est vaste, immense, elle couvre la terre.

Arrive à la renommée à l'âge où le commun des mortels cherche encore sa vocation, il tint, durant trois quarts de siècle, le monde entier fasciné sous le charme de ses paroles hautes, inspirées, prophétiques, de ses écrits admirables et majestueux.

Romain, poète, philosophe, théâtrien, tribun, il aborda tout, enveloppant de son génie chacune de ses productions sublimes. Analyser son œuvre est un travail de titan que nul n'est capable d'accomplir. — L'AVEINIR se prononcera. — L'Éternité jugera!

Victor Hugo entra vivant dans l'immortalité. On se rappelle la journée du 27 février 1881; ce fut son apothéose!

Jamais homme ne mérita comme lui les honneurs qui lui furent rendus. Il sacrifia sa vie à l'humanité, il soutint les faibles, les déshérités, les enfants, il fut le chef de l'école romantique et le plus grand des poètes comme le premier des citoyens. Son testament commençait par ces mots: « Je donne cinquante mille francs aux pauvres. — Je désire être porté au cimetière dans leur corbillard. »

Le 1^{er} juin 1885, la France fit à son génial enfant des obsèques grandioses dont le souvenir restera grave dans toutes les mémoires.

Partout où se trouve une intelligence, il y a un livre de Victor Hugo. Sa popularité est universelle. Chacun connaît ces romans palpitants: *Les Misérables*, *Quatre-Vingt-Treize*, *Notre-Dame de Paris*, *les Travailleurs de la mer*, *l'Homme qui rit*, avec leurs héros et leurs personnages, bons ou mauvais, doux ou terribles, qui ont nom: Jean Valjean, Gavroche, Fantine, Cosette, La Esmeralda. Quasimodo, Gillyat, Deschêta, la Fiechard, Gwynplaine, Josiane, Ursus, Dea.

Chacun recite les fragments de ces poésies admirables qui inspirent l'amour de la patrie et de la liberté, la vaillance, le culte de la justice, l'adoration et la tendresse pour la femme et pour l'enfant, la colère généreuse contre les oppresseurs: *la Légende des Siècles*, *les Quatre Vents de l'Esprit*, *les Châtiments*, *les Feuilles d'automne*, *les Orientales*, *l'Art d'être grand-père*, *la Fin de Satan*, *Toute la Lyre*; ces drames puissants: *Hernani*, *Ruy-Blas*, *Lucrèce Borgia*, *le Roi s'amuse*, *les Burgraves*, *Marion Delorme*, *Torquemada*; le récit tragique: *Histoire d'un Crime*.

Forcément nous passons bon nombre de ces conceptions, qui toutes s'égalent en force et en grandeur. — Jamais le maître n'eut de faiblesse!

Et croit-il qu'il n'existait pas, jusqu'ici, d'édition illustrée, ABSOLUMENT COMPLÈTE, des œuvres du maître? Il nous a été donné de combler cette lacune et permettez-nous, aimables lectrices et chers lecteurs, de vous présenter une édition merveilleuse et bien complète de ces œuvres géniales, qui sont une des plus grandes gloires de la France. Édition conçue par Victor Hugo lui-même. LA SEULE COMPLÈTE, LA SEULE ILLUSTREE de deux mille gravures de nos plus illustres artistes, et renfermant quinze dessins splendides de l'auteur, la plupart inédits et fort rares. — Au salt que Victor Hugo avait un extraordinaire talent de dessinateur.

Notre édition est composée de 58 OUVRAGES, PLUS DE 11,000 PAGES, dont un grand nombre à deux colonnes. Nous avons réuni le tout en 19 ENORMES VOLUMES grand in-8°, recouverts de RICHES RELIURES. Ces livres sont superbes: l'édition est à la hauteur de l'œuvre et, dans un but de vulgarisation, nous avons fixé le prix de ces volumes à 10 francs l'un, soit 190 francs pour les 19 volumes reliés. — L'œuvre de Victor Hugo est donc moins chère dans notre édition que dans les plus petites éditions sans gravures. De plus, nous accordons à chacun un

Crédit de 24 Mois

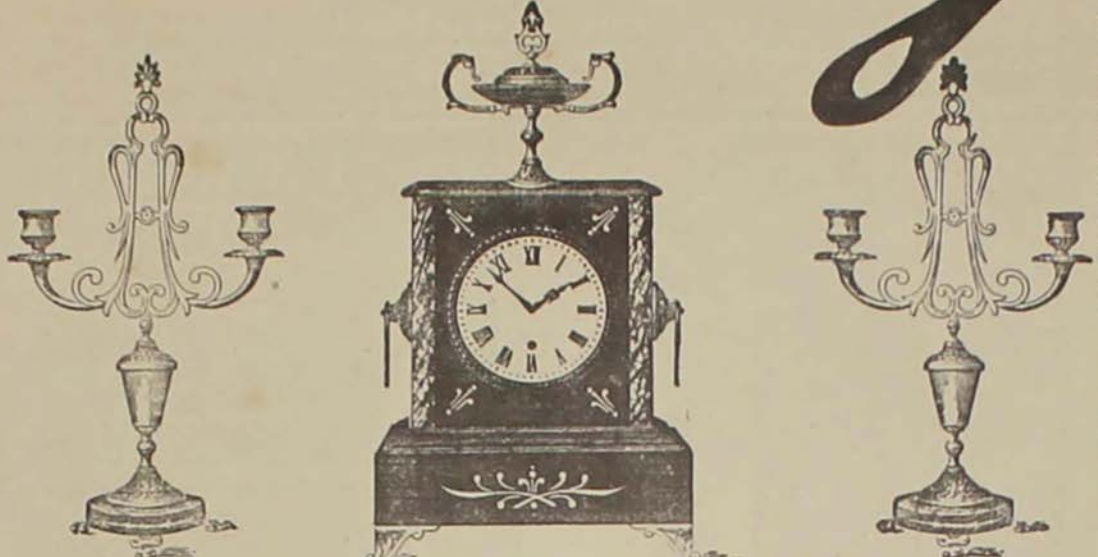
c'est-à-dire que nous fournissons les 19 volumes complets, reliés — IMMEDIATEMENT — contre un premier versement de 6 francs et ensuite nous émettons, sans aucuns frais pour l'acheteur, 8 fr. chaque mois, jusqu'à complète libération de la somme totale, soit 190 francs.

Afin de donner une idée de l'importance de cette œuvre publication et de la supériorité de son édition sur celles précédemment parues, ainsi que des sacrifices que nous avons dû nous imposer, nous donnerons les détails suivants:

Notre édition forme 19 gros volumes grand in-8° (28 centimètres sur 19 centimètres), recouverts de solides et élégantes reliures, dos en beau cuir maroquin rouge, ornées de motifs et de lettres d'or. Les plats sont en pleine toile chagrin ornée de filets à froid. Seules, ces reliures, excessivement soignées, représentent une valeur de 66 fr. 50! En effet, un relieur réclame ordinairement 3 fr. 50 par volume, pour une reliure pareille à celle que nous donnons.

Notre édition compte plus de 11,000 pages. Elle est imprimée sur un pur et beau papier français glacé et satiné. L'impression est exécutée par la première maison de Paris.

Victor Hugo



LA PENDULE et les CANDELABRES en MARBRE et BRONZE sont offerts gratuitement

Seule, elle est ornée d'environ 2,000 gravures de toute beauté. Chaque exemplaire pèse le poids énorme de 28 kilos 500 grammes.

Elle a coûté plus d'un million à établir!

Elle a été conçue par Victor Hugo lui-même et illustrée de 115 dessins de sa main.

Elle est de toutes la moins chère; moins chère que les plus petites éditions sans gravures.

Elle est la plus belle; plus belle que les éditions vendues 20 et 30 francs le volume.

Elle est LA SEULE COMPLÈTE; elle seule contient déjà *France et Belgique*, *Toute la Lyre*, *Les Années funestes*, etc., ces derniers chefs-d'œuvre du maître.

Elle est la plus correcte, les textes ayant été revus et corrigés spécialement.

Elle seule est vendue reliée admirablement, tout en conservant un prix plus bas que toutes les éditions brochées.

Elle seule enfin est fournie complète immédiatement et payable à raison de 8 fr. par mois.

Telle est la publication majestueuse que nous avons l'honneur de vous présenter pour le prix modique de 190 fr., payables en 24 mois à raison de 8 fr. par mois. (6 fr. seulement après réception).

De plus, en dehors des avantages énormes décrits plus haut, nous offrons GRATUITEMENT à nos souscripteurs une

Prime Magnifique

Consistant en UNE SPLENDEIDE PENDULE et DEUX GRANDS CANDELABRES en marbre et bronze d'une valeur de 45 francs; cette pendule et ces candelabres, véritables œuvres d'art de style Louis XVI, sont d'un aspect ravissant; nous en donnons du reste une idée par la gravure que vous remarquerez ci-haut. La pendule est en marbre noir, avec montant en marbre de couleur, le tout rehaussé de motifs d'or. Les pieds, les ornements de côté et la coupe sont en bronze doré, cette dernière en marbre et bronze; le cadran est en émail fin, entouré d'un cercle de cuivre orné et perle. Le mouvement est celui des articles les plus soignés, et nous en garantissons la bonne marche et la durée. Il suffit de le remonter tous les huit jours.

A côté de son but pratique, cette charmante pendule est un objet d'art qui fera le plus bel effet dans une chambre ou dans un salon, et nos souscripteurs en seront enchantés, nous en sommes certains. — Cette pendule est accompagnée de deux jolis candelabres en marbre et bronze assortis. La pendule mesure 40 centimètres de haut sur 20 centimètres de large, et il est difficile de se faire une idée de la splendeur de ces trois objets que nous offrons GRATUITEMENT.

Voici le détail des œuvres complètes de VICTOR HUGO contenues dans les 19 énormes volumes de notre Edition:

I. Notre-Dame de Paris.

II. Les Misérables. Fantine. Cosette.

III. Marius — L'Idylle rue Plumet.

IV. Jean Valjean. — Le Dernier Jour d'un condamné. — Claude Gueux.

V. Quatre-Vingt-Treize.

VI. L'Archipel de la Manche — Les Travailleurs de la Mer.

VII. L'Homme qui rit.

VIII. Bug-Jargal — Han d'Islande.

IX. Histoire d'un Crime.

X. Napoléon-le-Petit. — Choses vues.

XI. Littérature et Philosophie. — W. Shakespeare. — Paris. — Victor Hugo raconté.

XII. Actes et Paroles: Avant l'exil. — Pendant l'exil. — Après l'exil.

XIII. Le Rhin. — Alpes et Pyrénées. — France et Belgique.

XIV. Hernani. — Marion de Lorme. — Le Roi s'amuse. — Lucrèce Borgia. — Marie Tudor. — Angelo. — La Esmeralda. — Ruy Blas. — Les Burgraves.

XV. Cromwell. — Théâtre en liberté. — Torquemada. — Amy Robsart. — Les Jumeaux.

XVI. Les Châtiments. — L'Année terrible. — La Libération du Territoire.

XVII. Odes et Ballades. — Les Orientales. — Les Feuilles d'Automne. — Chants du Crépuscule. — Voix intérieures. — Les Rayons et les Ombres. — Les Contemplations. — Les Chansons des Rues et des Bois.

XVIII. La Légende des siècles. — L'Art d'être grand-père. — Le Pape. — La Pitié suprême. — Religions et Religion. — L'Anc. — Les Quatre Vents de l'esprit.

XIX. La Fin de Satan. — Dieu. — Toute la Lyre. — Les Années funestes.

Et voici les noms des dessinateurs qui ont illustré ces volumes; noms qui resument pour ainsi dire la peinture en France:

Meissonier, de Neuville, J.-P. Laurens, Bayard, Raffet, Gavarni, Viollet-le-Duc, Tony Johannot, Morin, Vierge, Flameng, Mélingue, Perat, Foulquier, Maignan, Houllanger, Delacroix, Decamps, Daubier, Chapuis, Gilbert, Garcia, Hilmacher, Ch. Hugo, Liz, Maillard, Marie, Séauille, Pille, Prud'hon, Riou, Rochegrosse, Steinheil, Schuler, O. Vuillier, Victor Hugo, etc., etc.

Inspirés par le génie puissant du maître, ces artistes ont composé des dessins admirables qui rendent bien exactement la pensée de Victor Hugo; citer ces merveilles est impossible: il nous faudrait donner la liste des 2,000 chefs-d'œuvre qui illustrent les 19 volumes de notre édition monumentale!

L'influence de Victor Hugo sur son siècle est immense, il l'a caractérisé.

Si la France sert de phare intellectuel au monde, si Paris est le puits de l'Univers, c'est à des génies comme Victor Hugo que nous le devons; aussi, Français, chers compatriotes, venons ce nom et disons de lui ce qu'il disait lui-même de Voltaire, lors des fêtes du Centenaire:

« O Victor Hugo, tu plaças contre les tyrans et les monstres la cause du genre humain et tu la gagnas. « Grand homme, sois à jamais béni! »

Tout le monde voudra posséder ces œuvres immortelles! Personne n'hésitera un instant à souscrire!

Les conditions de vente sont impossibles à refuser: les ouvrages au grand complet, magnifiquement reliés, et la prime, livrés immédiatement contre un premier paiement de 6 francs et ensuite 8 francs par mois, jusqu'à entière libération de la somme de 190 francs.

Les quittances sont recouvrées par la poste sans frais pour l'acheteur.

L'emballage, fait en deux caisses, est complètement gratuit.

N.-B. — Les ouvrages et la prime sont garantis tels qu'ils sont annoncés: ils seraient repris dans la huitaine s'ils ne convenaient pas.

Nous vendons en confiance et l'acheteur ne paie rien à l'avance.

E. GIRARD & A. BOITTE,

Éditeurs, 42, rue de l'Échiquier, à Paris



Les DIX-NEUF volumes énormes

RICHEMENT RELIÉS, CONTENANT

les Œuvres complètes de Victor Hugo.

BULLETIN de SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare acheter les Œuvres Complètes Illustrées de Victor Hugo, 19 vol. in-8° reliés, avec prime comme il est détaillé ci-dessus, aux conditions énoncées: 6 francs après réception des 19 volumes complets, reliés, et de la prime, et paiements mensuels de 8 francs jusqu'à complète liquidation de la somme de 190 francs, prix total.

Fait à _____ le _____ 1899.

Nom et prénoms _____

Profession ou qualité _____

Domicile _____

Département _____

S'il n'y a pas de station de chemin de fer, veuillez indiquer la plus rapprochée.

Prière de remplir le présent Bulletin et de l'envoyer, sous enveloppe, à l'adresse de:

MM. E. GIRARD & A. BOITTE, Éditeurs,

42, Rue de l'Échiquier, PARIS.

Principales Publications DE LA MAISON E. GIRARD & A. BOITTE 42 rue de l'Échiquier PARIS

Œuvres d'Alex. Dumas 15 volumes, in-8°, reliés, gravures PRIME Une magnifique LAMPE marbre et bronze 120 fr. payables 6 fr. par mois

LES Romans Contemporains 23 volumes, in-folio, reliés, gravures PRIME Une admirable PENDULE CARTEL cuivre massif 184 fr. payables 8 fr. par mois

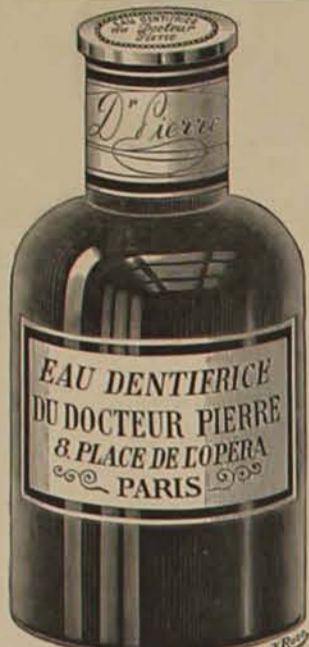
Histoire de France de J. TROUSSET 20 Volumes in-8°, reliés, gravures PRIME deux beaux porte-bouquets bronze et cristal 150 fr. payables 7 fr. 50 par mois

Les Romans Modernes 31 volumes, in-folio, reliés, gravures PRIME UN BON de 20 fr. de l'Exposition de 1900 186 fr. payables 8 fr. par mois

L'Art Flamand 6 volumes, in-folio, reliés, gravures Superbe ouvrage en cours de publication. 150 fr. payables 5 fr. par mois.

FIER DÉFI

— Baissez-moi cent rivaux, allez m'en quérir mille,
Moi seul je les vaincrai par ma vertu subtile.
— Qui parle sur ce ton, serait-ce Cyrano?
— Mais non, c'est le savon des Princes du Congo.
André Maurin au parfumeur Victor Vaissier.



PRÉPARATION HYGIÉNIQUE
CÉLÈBRE PAR SES QUALITÉS
Antiseptiques et Aromatiques
EN VENTE PARTOUT

CIGARES JOY SOULAGENT INSTANTANÉMENT ASTHME, SIFFLEMENTS, QUINTES DE TOUX, PLUS DE NUITS AGITÉES. 3^e l'Étal de 35. PA^{re} BÉRAL. 14, Rue de la Paix, Paris. Échantillon franco sur demande.

ASTHME QUINTES BRONCHITES

MANUFACTURE
De Flanelle végétale et Ouate de Pin
CONTRE LES
RHUMATISMES
SCHMIDT-VERRIER
CHAUSSÉE-D'ANTIN, 13 — PARIS

MAINS ARISTOCRATIQUES au moyen de la Pâte et du Savon des Prélats, qui blanchissent, lissent, salinent l'épiderme. Pâte 5 fr., Savon 2 fr. 50, l^r, contre mandat-poste augmenté de 50 c. et adressé à la Parfumerie Exotique, 35, rue du 4-Septembre.

RAJEUNISSEZ VOS TRAITs supprimez vos rides, et rafraîchissez votre teint, avec la Véritable Eau de Ninon, de la Parfumerie Ninon, 1, rue du 4-Septembre, mais méfiez-vous des contrefaçons et des imitations. Franco 6 fr. 50.

CARBURE de CALCIUM BERTOLUS, Ing^{en} Electricien
ACÉTYLÈNE SI-ÉTIENNE
Envoi Franco de la Notice-Album n° 8.

REZZER
POUR IMPRIMER SOI-MÊME
Écriture, Plans, Dessins
48 ANNÉES DE SUCCÈS
Demandez Spécimens et Prix
au Doyen des Fabricants de France
RAGUENOT, 8, RUE JOUQUET, PARIS.

LE GRAPHOPHONE COLUMBIA

LE SEUL AUTHENTIQUE



Seule machine parlante qui, par sa simplicité et son bon fonctionnement, soit à la portée de tous.

Avec le Graphophone Columbia, on peut être assuré, et cela sans aucun préparatif, d'obtenir la photographie réelle de la voix.

Il enregistre toutes les ondes sonores, les solis d'instruments de musique comme les ensembles, et cela avec la plus grande facilité. Un enfant, aussi bien qu'une grande personne, peut faire fonctionner nos appareils en cinq minutes.

Comme cadeau, c'est le plus joli que l'on puisse faire.

Nous prions nos lecteurs de venir visiter le Salon-Exposition de la
COLUMBIA PHONOGRAPH C°
34, boulevard des Italiens, PARIS

DEMANDEZ LE DERNIER CATALOGUE. A. Z.

CHAPEAU LEON INVENTEUR du **CHAPEAU LIEGE** ANTI-NEURALGIQUE. 35 GR^{ms}. — PARIS, VICHY, NICE, MONTE-CARLO. **LEON**, 21, Rue Daunou, PARIS.

Monsieur Paul Sormani prie
Madame et Monsieur
de lui faire l'honneur de visiter ses nouveaux
Magasins, 10, Rue Charlot à Paris

Orfèvrerie de Toilette
Cadeaux & Corbeilles de Mariage
Sacs & Crouses de Voyage
Meubles & Bronzes de Style



PARFUMERIE LUBIN, 11, RUE ROYALE
Paul Pior & C^o, Suc^{rs}, Paris, 1798 1897

CONSTIPATION GUERISON CERTAINE par l'Emploi de la délicieuse **POUDRE laxative ROCHER**
Prix du Flacon de 20 doses : 2 fr. 50, dans toutes Pharmacies.

ASTHME et Catarrhe de la Voix par les **Cigarettes ESPIC**
Boîte 2 fr. 50, par la Poudre

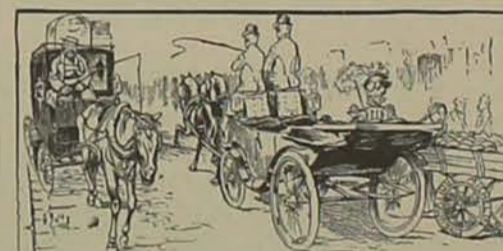
LE VÉRASCOPE
BREVETÉ EN TOUS PAYS
ou **Jumelle stéréoscopique**
MERVEILLE PHOTOGRAPHIQUE
inventé et construit par
JULES RICHARD
ingén^{er}-const^{ructeur}
Fondateur et Succ^{esseur} de la
Maison **RICHARD Frères**
8, impasse l'essart — PARIS —
Prix : 175 fr. — Envoi franco de la Notice illustrée

PARIS 25 RUE DAMESME **C. MATHIAN** LYON 245 RUE CRÉQUI
DEMANDER L'ALBUM-TARIF N° 66



QUEEN'S VIOLET (Violette de la Reine)
ESSENCE NATURELLE — PARFUM EXQUIS

FLUIDE IATIF universellement apprécié
Pour la Beauté et la Conservation du Teint



EN 1900 TOUTES LES VOITURES SERONT
sur Pneus **MICHELIN**

PRECIOSA VIOLETTE
PARFUM EXQUIS, DÉLICAT ET PERSISTANT
ED. PINAUD

POUDRE DE RIZ SPÉCIALE préparée au Bismuth
VELOUTINE CHARLES FAY
9, RUE DE LA PAIX, PARIS
PARFUMEUR
9, Rue de la Paix, 9
PARIS
VELOUTINE
9, Rue de la Paix, 9, PARIS



SI VOUS
TOUSSEZ
PRENEZ DES
PASTILLES
GERAUDEL

Impregnez vos poumons des bienfaisantes émanations du goudron de Norvège pur et vous serez ainsi à l'abri de toutes maladies pendant l'hiver.

Les Pastilles Géraudel se trouvent dans toutes les pharmacies.

Se défier des imitations

JAMBON MARQUE "GENUINE" COLEMAN
Bâtir la Marque

Vin de Vial
ALIMENT PHYSIOLOGIQUE COMPLET
Le rôle thérapeutique du Vin de Vial est d'assurer la nutrition pendant la maladie et le rapide relèvement des forces dans la convalescence; pour les anémisés, les adolescents et les vieillards, c'est l'Aliment rénovateur par excellence.

LOUIS SOURY
FABRICANT BIJOUTIER, JOAILLIER, ORFÈVRE, HORLOGER
2, Place de la Madeleine. — Fabrique : 30, Rue de Provence.

DENTS BLANCHES
Pâte
Dentifrice Glycérine
S'en servir une fois c'est l'adopter.
GELLÉ FRÈRES, Parfumeurs
6, Avenue de l'Opéra, PARIS

Ce numéro est accompagné d'un supplément musical et d'un supplément en couleurs.

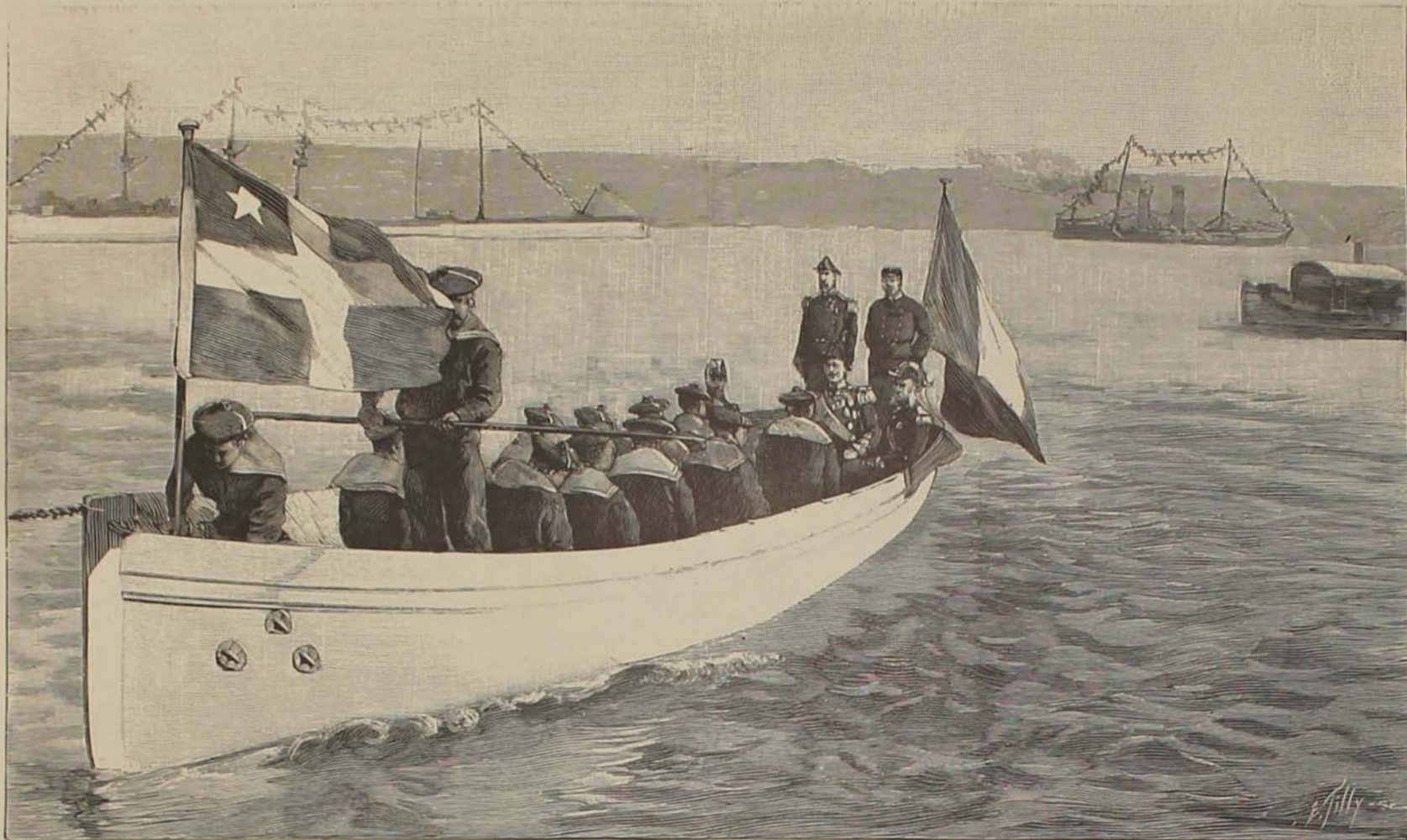
L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 centimes.

SAMEDI 7 JANVIER 1899

57^e Année. — N^o 2915.

L'ARRIVÉE DU PRINCE GEORGES EN CRÈTE



Le canot du « Bugeaud » conduisant le prince au quai de l'arsenal à la Sude.



Le prince Georges, suivi des amiraux, passant devant les détachements de marins. — (Phot. instantanées. Voir l'article, page 3.)

COURRIER DE PARIS

Pauvre année 1898! En voilà une qui s'en est allée piteusement! Tout le monde à l'envi a salué son départ des épithètes les plus désobligeantes; l'âne de la fable ne fut pas plus conspué par les animaux malades de la peste; le ciel lui-même, pour son dernier jour, a pris le deuil et a versé des larmes — sans regrets. La nouvelle année, comme dit l'autre, n'aura pas de peine à être meilleure, nous souhaitons vivement qu'elle soit tout à fait bonne.

Il ne faut pas, dans un accès de pessimisme excessif, ne voir que des points noirs à l'horizon; il est permis aussi d'y apercevoir quelques lueurs rassurantes.

Et tenez, parmi les symptômes heureux, j'ose compter l'esprit de révolte qui commence à se manifester chez les moutons, les d'êtres tondu. Ces moutons, ce sont les contribuables. Quelques-uns déjà deviennent enragés; la contagion, je l'espère bien, et ce vœu n'est point impie, finira par gagner le troupeau tout entier. A l'appel de M. Jules Roche et d'une poignée de courageux citoyens, une ligue est en train de se former avec le louable dessein de mettre un frein à la folie dépensière dont le plus clair résultat est d'augmenter sans cesse les impôts. Sous prétexte de faire le bonheur de leurs électeurs, nos législateurs aggravent progressivement des charges qu'une sage économie devrait, au contraire, alléger. Il est grand temps d'arrêter les frais. Puisse la ligue naissante réunir, en 1899, assez d'adhérents pour donner un premier avertissement salutaire aux brouillons qui administrent si mal le budget de la République!

Un exemple de sagesse dont bien des communes en France pourraient, le cas échéant, faire leur profit. Il nous est fourni par les électeurs de Niegles, un petit village de l'Ardèche, que la plupart d'entre nous ne connaissaient même pas de nom.

Le Conseil municipal avait voté, à l'occasion d'une construction d'immeuble que les habitants jugeaient inutile, une imposition nouvelle. Colère des gens de Niegles, qui jurèrent de se venger.

A ce moment, une élection municipale avait lieu. Les électeurs sont convoqués à la mairie: pas un ne s'y rend.

Le scrutin est renvoyé à la semaine suivante. On colle de nouvelles affiches, le tambour de ville bat le rappel aux quatre coins de la commune... Même jeu au second tour qu'au premier: personne ne se présente aux urnes.

Et le préfet de l'Ardèche se trouve, au moment où s'ouvre l'année nouvelle, avec une « grève d'électeurs » sur les bras!

Nul doute qu'il n'en vienne à bout. Mais enfin le cas n'est-il pas intéressant, et ne peut-on se demander si les contribuables de Niegles n'ont pas trouvé là le plus efficace et le plus spirituel des procédés de résistance contre un des pires dangers qui menacent la *caisse* de ce pays-ci: le goût du « coulage »?

M. Max Régis est depuis quelque temps dans nos murs. Le maire éphémère d'Alger, fort épris de popularité, à ce qu'il semble, est venu chercher la consécration parisienne, sans laquelle il n'est pas de renommée bien établie. Il s'est exhibé à la Chambre, il a déjà eu une affaire — un duel extraordinaire en deux rencontres; les gazettes nous entretiennent de sa personne. Mais, loin de faire « plus que le maximum », comme disent les réclames de théâtre, il devra se contenter d'un très médiocre succès. Il a mal choisi son moment. La trêve des confiseurs, qui s'est ouverte à Noël pour se prolonger jusqu'à la mi-janvier, est peu propice aux manifestations politiques; la lecture des journaux elle-même en subit l'influence; en ces semaines de détente, la consommation du papier imprimé (les livres d'étrennes exceptés) le cède à la consommation du papier à papillotes; le boulevard, cette voie triomphale des « hommes du jour », appartient sans partage aux petites baraques traditionnelles et à la cohue pacifique des promeneurs où se perdent, telle une goutte d'eau dans l'Océan, les individualités les plus encombrantes.

La popularité! Le plus sage est, sans courir après, de la prendre philosophiquement quand elle vient et comme elle vient.

Pardon pour cette maxime un peu prudhommesque; elle m'est suggérée par la retraite de M. Poubelle, notre ambassadeur à Rome, auprès du Saint-Siège. Avant d'entrer dans la diplomatie, cet éminent fonctionnaire avait été pendant treize ans préfet de la Seine. Sans vouloir diminuer ses mérites d'administrateur, qui, avec l'importance du poste, eussent suffi pour lui assurer la notoriété, on peut dire que, s'il devint populaire, ce fut grâce à la création de la fameuse boîte aux ordures ménagères à laquelle on a donné son nom, comme on donna jadis le nom d'un de ses prédécesseurs, M. de Rambuteau, à certains édifices... utilitaires. M. Poubelle fut même chansonné plus d'une fois à ce sujet, et la primeur d'un de ces couplets, d'une gauleserie anodine et bon enfant, lui fut offerte, *inter pocula*, dans un dîner de camaraderie régionale qu'il présidait. Eh bien! au milieu de l'hilarité générale, M. le préfet resta grave et gourmé, ne cachant même pas à un voisin de table qu'il trouvait l'allusion de mauvais goût.

M. Poubelle passe pourtant pour un homme d'esprit! Mais que voulez-vous? Il y a des jours — et même des années, disait Mürger, — où l'on n'est pas en train.

Le Casino de Paris vient de faire revivre pendant quelques soirées les luttes athlétiques. Le spectacle ne pouvait manquer d'intéresser, parce que l'importance des prix et le titre de « champion du monde » à conquérir, permettaient de croire à la sincérité des épreuves. Il n'en était pas de même autrefois, à l'époque déjà lointaine où le « luteur masqué » roulait tous les professionnels. C'était dans les dernières années de l'Empire; je vois encore les affiches où Paris étonné lisait des choses comme celle-ci: « Le gymnase Paz, n'est plus le gymnase Paz, c'est la cathédrale du muscle! » où des citations d'Homère, en beaux caractères grecs, stimulaient l'ardeur de Faouet, le « fauve des jungles » et célébraient la beauté plastique d'Alfred « le joli modèle parisien »! Que ces temps sont loin, mais autant qu'on a pu en juger l'autre soir, il y a toujours des fauves dans les jungles et les jolis modèles ne manquent pas sur le pavé de Paris. C'est un Français (contiens-toi, mon cœur!) qui sort vainqueur du tournoi international. Pons est son nom, et si Paris ne peut pas s'enorgueillir de l'avoir vu naître, au moins est-il des nôtres par adoption, puisqu'il tient un petit café dans les hauteurs de Montmartre. Pons a terrassé tous les vainqueurs des combats d'essai où les champions du monde entier avaient essayé leurs forces. Un seul restait debout, Pytlasinski, l'Hercule du Nord; Pons lui a fait mordre la poussière... Ne chantons pas trop haut notre gloire. Le vaincu est un frère, un ami; c'est un Russe. Racine, que n'es-tu là pour développer en vers ce douloureux dilemme!

D'ailleurs est-il bien sûr que le triomphe de Pons soit légitime? Pytlasinski n'a pas touché des deux épaules; il s'est volontairement retiré de la lice, parce qu'il crachait le sang et que le souffle lui manquait. Des connaisseurs prétendent que « notre » sympathique adversaire aurait été mis hors de combat par une manœuvre prohibée: le « coup du collier de force », quelque chose comme le « coup du Père François » dont il est si souvent question en cour d'assises. Ce Pons, je regrette de le dire, n'a pas le toucher délicat: quelques jours avant, le champion autrichien lui était sorti des mains, la clavicule brisée. Je ne me permettrai pas cependant de me prononcer en une matière aussi délicate; l'affaire est grave, c'est une affaire internationale. Pourvu qu'on n'aille pas nous brouiller avec la Russie; il ne nous manquerait plus que celle-là!

Encore une figure « bien parisienne » qui disparaît de notre horizon. Cette figure bien parisienne offrait cette particularité qu'on la voyait quelquefois en province. J'ai nommé M. Deibler, l'honorable bourreau de Paris, devenu bourreau de France, depuis qu'on a supprimé les succursales.

M. Deibler se retire, laissant sa charge à son fils et premier aide. Ce fut une des nouvelles sensationnelles de l'année qui vient de finir. Il était temps qu'il se retirât.

A la province devait échoir la faveur d'assister à ses adieux au public.

La dernière fois que j'eus l'occasion de le voir, c'était place de la Roquette, à l'exécution de Carrara, l'assassin d'un garçon de recette.

Jamais il n'avait paru si vieux que ce matin-là.

Il avait plu à torrent toute la nuit, et, comme l'eau et le vent avaient à plusieurs reprises éteint les lanternes du bourreau, le montage de la sinistre machine s'était achevé presque à tâtons, dans les ténèbres.

Il était près de cinq heures du matin quand, dans une livide clarté d'aube, le groupe funèbre apparut au seuil de la prison. Et jamais je n'oublierai ce spectacle: M. Deibler marchant tout pâle, courbé sous sa longue redingote noire mouillée, la tête anxieusement tournée vers l'homme qui allait mourir; une sorte de grimace d'émotion plissait sa vieille face rasée, et déjà il tendait la main vers l'instrument...

Alors, un grand silence... Au-dessus du double cordon d'agents qui font la haie, on n'aperçoit plus que le geste du prêtre qui bénit, quelques hommes qui s'agitent... puis un coup sec. Et quelques secondes après, devant la guillotine, M. Deibler, — tout seul, — un seau d'eau à la main, faisant son ménage...

Et nous étions quelques-uns à penser qu'il y a des besognes, — même de justice, — dont un vieillard ne devrait pas être chargé.

Au moment de quitter la carrière, M. Deibler a d'ailleurs une « bonne presse ». On lui consacre de longs articles biographiques où l'on rappelle ses plus notables « travaux » et l'on souhaite une cordiale bienvenue à son successeur désigné, M. Anatole. M. Deibler le père, ai-je lu quelque part, est un modeste et un timide. L'exactitude de cette observation serait confirmée par le mot suivant, que je crois inédit.

Le Parlement est, vous le savez, saisi d'une proposition de loi tendant à l'abolition des exécutions capitales publiques. Dernièrement, alors qu'une solution depuis trop longtemps ajournée paraissait imminente, un journaliste demandait à Monsieur de Paris son avis sur le fonctionnement de la guillotine dans l'intérieur des prisons. « Moi, répondit celui-ci avec une douce bonhomie, je préférerais ça; je n'aime pas me faire remarquer. »

Il va pouvoir enfin, au comble de ses vœux, goûter la paix obscure de la vie privée, et l'exécution de Vacher aura été sa représentation de retraite...

Le vénérable bourreau sortait à peine de scène que les médecins y entraient à leur tour, réclamant le corps du supplicié pour résoudre par l'examen du cerveau le problème troublant de la responsabilité pénale. Simple réflexion: si cet examen devait aboutir à la constatation de l'irresponsabilité du sinistre tueur de bergers, peut-être le procédé est-il un peu... tardif.

Au nombre des consuls dont M. Delcassé vient, pour le 1^{er} janvier, de fleurir les boutonnières, je retrouve un ancien confrère parisien, devenu consul à Bosna-Seraï, un coin d'Europe où nos compatriotes ne pullulent pas!

Nommé à ce poste il y a quelques années, l'excellent homme avait emmené avec lui une domestique qui lui faisait une cuisine exécrable; et comme il s'en plaignait un jour à un ami, en compagnie de qui je traversais cette ville: « Pourquoi, lui demanda celui-ci, ne la renvoyez-vous pas? »

Le fonctionnaire, qui était homme d'esprit, sourit.

— Mon ami, dit-il, les sujets français sont si rares dans ce pays-ci, qu'un consul y doit regarder à deux fois avant d'en réduire, fût-ce d'une unité, l'effectif. Ma bonne m'empoisonne, mais elle fait nombre... Si je la renvoie en France, c'est une partie de ma raison d'être qui disparaît!

Voilà des sentiments qu'un gouvernement ne saurait trop récompenser.

Pécuchet, petit rentier retiré en Seine-et-Oise, a rêvé de se faire décorer, pour le jour de l'An, la croix du Mérite agricole.

Il est venu en faire la demande à son député, journaliste parisien et l'un de nos plus joyeux pince-sans-rire.

— Quels sont vos titres, Monsieur Pécuchet?

— Mon Dieu, Monsieur le député, je vis à la campagne toute l'année, et...

— Cela, en effet, c'est un « mérite », Monsieur Pécuchet...

Et après un instant de méditation:

— C'est un mérite, continue gravement le député, et qu'on peut sans exagération, je le reconnais, qualifier d'« agricole ». J'en parlerai au ministre.

Et Pécuchet s'en va ravi.

ARRIVÉE DU PRINCE GEORGES EN CRÈTE

S. A. R. le prince Georges de Grèce nommé haut-commissaire en Crète par les quatre puissances européennes est arrivé le 21 décembre à la Canée.

La réception officielle a été conforme aux ordres donnés, et dont nous donnons plus loin quelques extraits. Le prince est débarqué du *Bugeaud* à 9 h. 30. En arrivant à terre, après avoir serré la main aux quatre amiraux qui l'attendaient au débarcadère, il a passé devant le front des troupes, puis est monté en voiture et est parti pour la Canée.

L'arsenal de la Sude avait un aspect merveilleux. Ce n'était plus l'arsenal d'il y a un mois au moment de l'évacuation des turcs, où l'on ne voyait que caisses et ferraille.

Les compagnies de débarquement des quatre puissances étaient placées parallèlement au quai face à la rade. La gendarmerie internationale derrière. Les états-majors des quatre escadres accompagnaient le prince et ce mélange de brillants uniformes par un beau soleil d'Orient était un vrai régal pour les yeux.

L'enthousiasme de la foule qu'on a peine à contenir à l'extérieur est indescriptible; les « zito Giorgio » (vive Georges!) retentissent formidables de tous côtés.

Le cortège arrivé à la Canée vers 11 heures, et après avoir entendu le *Te Deum* à l'église orthodoxe, le prince se rend au Konak (gouvernement) pour les présentations officielles.

Quand le public est autorisé à circuler, la terrasse du Konak est, en un clin d'œil, envahie par la foule et les « zito Giorgio » redoublent plus forts que jamais.

Le prince répond par la lecture d'un discours qui est écouté dans le plus profond silence. Il est longuement acclamé. A 11 h. 1/2, il part pour Halépa où se trouve son habitation particulière.

Toutes les maisons de la Canée (sauf dans le quartier turc), et l'Halépa sont admirablement décorés. Les habitants ont fait une dépense de drapeaux vraiment considérable. Ils ont voulu ne pas faire de jaloux et ont mis à côté du pavillon crétois ceux des quatre puissances. Le quartier de la Mission, qui fut détruit il y a bientôt deux ans par l'incendie et le pillage des musulmans et dont les traces sont encore trop visibles, est très pittoresque. Les habitants des quatre coins de l'île s'y sont donné rendez-vous et l'épanouissement se lit sur toutes les figures. Le soir, illuminations et réjouissances dans les rues. La fête se continue jusqu'à une heure très avancée dans la nuit et sans le moindre accident ni incident.

Ce qui est vraiment extraordinaire, étant donné que ces gens-là ont le coup de fusil excessivement facile.

Voilà à grands traits le programme de cette journée, qui fera époque dans l'histoire de la Crète et peut-être du monde entier.

Voici, à titre de document pouvant servir à l'histoire de cette curieuse investiture du haut-commissaire de la Crète, quelques extraits du protocole.

« Au moment où le haut-commissaire quittera le *Bugeaud*, une salve de vingt et un coups de canon sera faite par les bâtiments des amiraux.

Les compagnies de débarquement des navires seront rangées dans l'arsenal, la musique du bâtiment amiral russe à la droite.

Les marins formeront la haie du quai jusqu'à la porte de l'arsenal.

Chaque escadre fournira un peloton de 48 hommes pour la garde d'honneur et 36 hommes pour former la haie.

Un capitaine de vaisseau italien aura le commandement dans l'arsenal.

Des voitures attendront au quai.

Le haut-commissaire et les amiraux y prendront place dans l'ordre suivant :

1^{re} Voiture. — Haut-commissaire. Doyen des amiraux. (Amiral Pottier.)

2^e Voiture. — Amiral russe, son aide de camp.

3^e Voiture. — Amiral anglais, d^e

4^e Voiture. — Amiral italien, d^e

5^e Voiture. — Aide de camp du haut-commissaire et celui du doyen.

6^e Voiture. — Suite du haut-commissaire s'il y a

7^e Voiture. — lieu.

L'escorte qui attendra également au quai se composera de seize gendarmes des quatre puissances, placés sous les ordres d'un officier russe.

En tête des voitures : une brigade de gendarmes français.

Derrière : { une brigade de gendarmes russes.
une brigade de gendarmes anglais.
une brigade de gendarmes italiens.

A la porte extérieure de l'arsenal, le haut-commissaire sera reçu par le colonel commandant supérieur de la zone internationale qui se tiendra ensuite à la portière de droite de la voiture.

Les troupes de terre casernées à l'arsenal formeront la haie dans le village de la Sude.

La musique du bâtiment amiral anglais tiendra la droite.

Les troupes des garnisons de la Canée et d'Halépa formeront la haie depuis la porte de la ville jusqu'au Konak.

La musique italienne sera à la porte de la ville.

La musique des troupes russes se tiendra sur la place des Monténégrins.

Devant le Konak, une garde d'honneur composée de détachements des quatre corps d'occupation sera

Konak. Celles qui font la garde d'honneur au Konak resteront jusqu'à la fin des présentations.

Les officiers et les troupes seront en grande tenue. Au passage du haut-commissaire les musiques joueront les airs nationaux dans l'ordre suivant :

Hymne de la musique qui joue, puis les trois autres dans l'ordre alphabétique.

A partir de 10 heures du matin, les rues situées sur le parcours du cortège devront être absolument dégagées ; la circulation y sera interdite, sauf pour les consuls, les officiers en tenue et les personnes munies de cartes portant le cachet et la signature du colonel commandant supérieur.

Sur la haie, les troupes seront commandées seulement par un ou deux officiers du grade de lieutenant suivant l'effectif, dans chaque corps. M. le capitaine Bastian de l'état-major du commandant supérieur indiquera à chacun sa place.

Tous les autres officiers seront rendus au Konak à 10 heures, en grande tenue pour être présentés à S. A. R. le prince Georges à son arrivée.

S. A. R. devant à son arrivée entendre un *Te Deum* à l'église orthodoxe, toutes les troupes resteront en place jusqu'à la fin de cette cérémonie, et ne rentreront dans leurs casernements qu'au moment où le prince étant arrivé au Konak, les navires sur rade tireront une salve de vingt et un coups de canon.

Une garde d'honneur composée de un sous-officier, et quinze hommes de chaque puissance, plus huit Monténégrins, sera réunie au Konak à 10 heures du matin. Cette garde d'honneur sera placée sous les ordres d'un officier anglais.

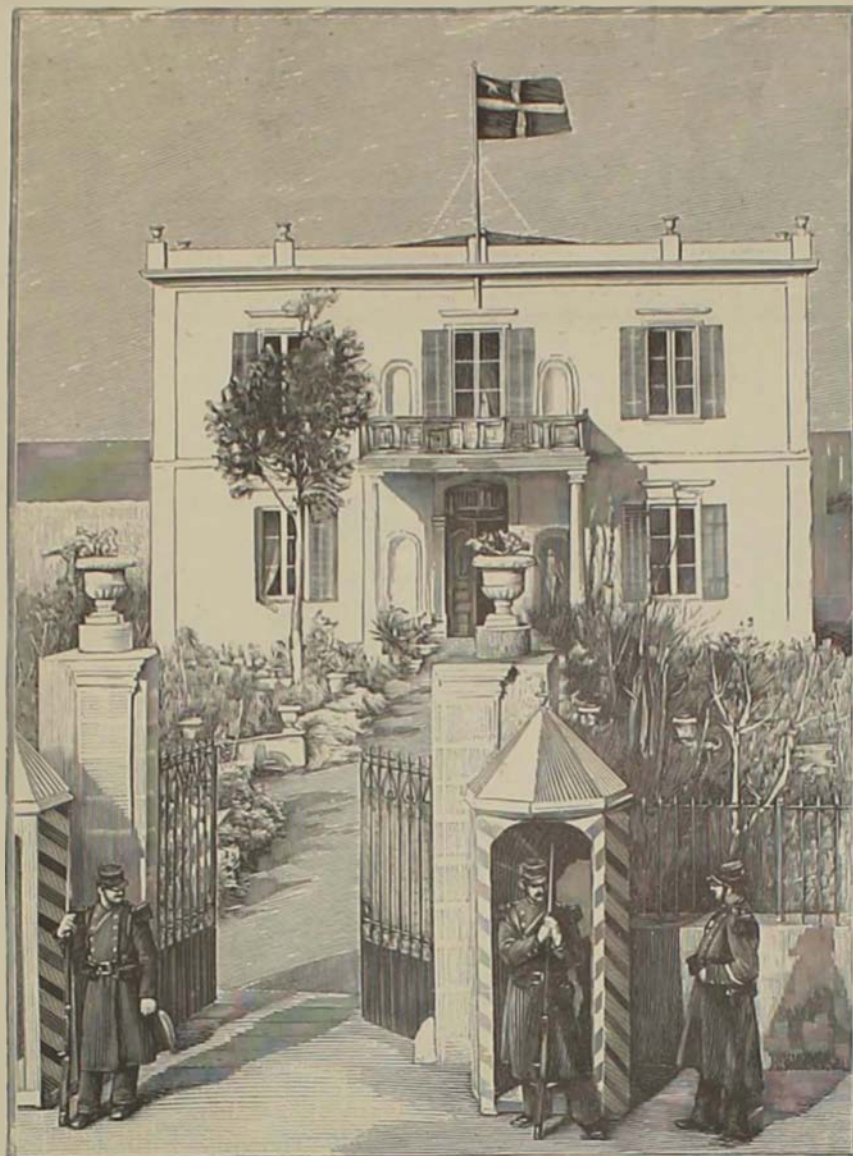
Un détachement de police (un sous-officier et vingt hommes), fourni par le détachement français, sera rendu au Konak à 9 h. 30 du matin, aux ordres du commandant Arlabosse, chef d'état-major, pour maintenir l'ordre.

Le 22, à 7 heures du matin, le détachement russe fournira sur la place des Monténégrins un poste de un sergent et huit hommes qui restera de garde jusqu'au 22 à 8 heures du matin et ne sera pas relâché.

Le 21 à 7 heures du matin, le détachement français fournira sur la place de la Grande Mosquée un poste de un sergent, un caporal et six hommes, qui restera de garde jusqu'au 22 à 8 heures du matin et ne sera pas relevé.

Le 21 après l'entrée du prince, toute la journée et toute la nuit les détachements français, italiens et russes feront circuler en ville tous les quarts d'heures des patrouilles composées de un gradé et quatre soldats.

La gendarmerie et les patrouilles veilleront principalement à ce que les mosquées et autres établissements religieux soient respectés et devront arrêter immédiatement et conduire à la gendarmerie toute personne cherchant à provoquer du désordre. Il est interdit aux habitants, par ordre des amiraux, d'arborer le pavillon grec et le pavillon turc dans les pavois des maisons.



L'habitation du prince Georges gardée par l'infanterie de marine française.

rangée face au Konak, musique française à la droite.

Cette garde d'honneur sera placée sous les ordres d'un officier anglais.

Avant de se rendre au Konak, le cortège s'arrêtera dans la rue de la Mission, devant le passage provisoire qui conduit à la cathédrale.

Le haut-commissaire et les amiraux assisteront à un *Te Deum* célébré à l'église orthodoxe, puis le cortège se reformera dans le même ordre.

Le corps consulaire, les commandants supérieurs, les officiers du corps d'occupation qui ne sont pas avec leurs troupes, les officiers des bâtiments en rade, le comité exécutif, les municipalités, les beys, attendront le haut-commissaire dans le salon du Konak.

A l'arrivée au siège du gouvernement, le doyen des amiraux remettra, au nom du conseil des amiraux, le gouvernement de l'île que ce conseil exerçait depuis le 4 novembre.

A ce moment, le pavillon crétois sera hissé sur la terrasse du Konak et les navires présents en rade (un de chaque puissance) feront une salve de vingt et un coups de canon en même temps qu'ils hisseront le grand pavois, pavillon crétois au grand mât.

Ces mouvements se feront à l'invitation du commandant le plus élevé en grade.

Lorsque les navires en rade de la Sude entendront ces saluts, ils remplaceront dans leur pavois le pavillon national par le pavillon crétois.

Les présentations auront ensuite lieu.

Elles seront faites par le doyen des amiraux dans l'ordre suivant :

Corps consulaire.

Commandants supérieurs des troupes.

Officiers des armées de terre et de mer en bloc.

Comité exécutif.

Municipalités de la Canée d'Halépa et de la Sude.

Beys musulmans.

Les troupes, qui formaient la haie, regagneront leurs casernes dès que le haut-commissaire sera arrivé au

aux habitants, par ordre des amiraux, d'arborer le pavillon grec et le pavillon turc dans les pavois des maisons.

NOTES ET IMPRESSIONS

La plus grande habileté, c'est de bien faire; la plus grande sagesse, c'est de se taire.

G. HANOTAUX.

Il faut beaucoup de courage pour rester modéré, quand tout le monde se montre violent.

CH. LENIENT.

Les majorités n'ont jamais raison.

IBSEN.

Les préjugés, plus encore que les intérêts en conflit, empêchent les hommes de s'aimer.

HUGUES LEROUX.

La calomnie est partout, et le calomniateur nulle part.

EUG. SCRIBE.

La France oublie vite; elle ne connaît ni les basses envies, ni les haines calculées.

G. ROTHAN.

Notre vie publique n'est qu'une suite de crises; celle d'hier n'est pas finie qu'on peut se demander quelle sera celle de demain.

La prospérité d'une nation n'étant faite que de celle des particuliers, travailler, réussir, être heureux sont des formes du patriotisme.

G. M. VALTOUR.



Le prince Georges et son escorte arrivant à la place des Monténégrins.



FÊTES DE LA CANÉE. - La foule acclamant le prince Georges devant le Konack. — (Voir l'article, page 3.)



MADemoiselle MORASSET

PIÈCE EN QUATRE ACTES, DE M. LOUIS LEGENDRE

Représentée pour la première fois au théâtre du Gymnase, le 28 décembre 1898.

A VALENTINE LEGENDRE

MA FEMME

Je dédie ce portrait d'une âme
qui existe.

LOUIS LEGENDRE.

PERSONNAGES

Morasset MM. LÉRAND.
Gélinot NUMÈS.
Lucien Bergonce GRAND.
Michel de Chanlemeuse .. MAURY.
Docteur Bornis GILDÈS.

Gaston de Lussac MM. NUMA.
Maitre Bucheret DELORME.
Un valet de pied LAINÉ.
Hector GOUGET.

Mademoiselle Ternaude... M^{mes} SAMARY.
Thérèse DULUC.
Suzanne de Vimereux... SUZANNE CARLIN
Céline RYTER.
Une bonne J. LAURENT.

Tous droits de traduction, représentation, reproduction, réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège. — La représentation de cette pièce est interdite sans l'autorisation formelle et signée de l'auteur ou de M. Roger. Pour les renseignements, s'adresser à M. Roger, agent général de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques, 8, rue Hippolyte-Lebas.

Pour la mise en scène, s'adresser à M. Libert, au théâtre du Gymnase.

ACTE PREMIER

Une petite serre dans l'hôtel de Morassel. Ameublement rustique très élégant, le dernier mot du bambou. Sur une table, liqueurs, cigares, cigarettes. Portes au fond dissimulées dans les feuillages. A droite et à gauche, portes conduisant aux appartements intimes. Il y a foule dans l'hôtel, pour féliciter Morassel, à l'occasion du mariage de sa fille qui vient d'être célébré il y a une heure à peine.

Scène première

THERÈSE, SUZANNE, M^{lle} TERNAUD

Au lever du rideau, Thérèse, en robe de mariée, entre appuyée au bras de Suzanne et suivie de M^{lle} Ternaud. Toutes deux la conduisent avec mille attentions jusqu'à un canapé où elles l'installent.

M^{lle} TERNAUD. — Tu vas boire quelque chose.

SUZANNE, riant. — De la fleur d'oranger!

THÉRÈSE, souriant. — Petite sotte! Un peu plus je me trouvais mal tout à fait. C'eût été complètement ridicule.

SUZANNE. — Mais non! La chaleur, la foule, l'émotion, autant de bonnes raisons...

THÉRÈSE, l'interrompant. — Que je suis enchantée de n'avoir pas eu besoin d'invoquer. Je déteste qu'on s'attende sur mes petites misères!

SUZANNE, riant. — Orgueilleuse!

THÉRÈSE. — Oh! oui! Ce que j'en veux à mes misérables nerfs de ne pas mieux obéir à ma volonté! (Elle boit le verre d'eau que lui a préparé M^{lle} Ternaud.)

SUZANNE. — Ça va mieux?

THÉRÈSE. — Oui, merci.

SUZANNE. — Maintenant, je vais lâcher de m'ouvrir un passage jusqu'aux sandwiches et autres comestibles. Je suis à jeun, figurez-vous! Chez nous, les jours où il y a chance de grignoter en ville, maman supprime le déjeuner. Il n'y a pas de petites économies! D'ailleurs ce sont les seules qui soient dans nos cordes. Les grosses, c'est bon pour les richards, pour ceux qui justement n'ont pas besoin d'en faire. Donc, je me précipite vers le buffet. On va me croire portée sur ma bouche. Non! Je meurs de faim, tout simplement.

THÉRÈSE, émue. — Ma pauvre chérie.

SUZANNE. — Est-ce que je me plains? Pas de dot, c'est vrai. Donc, pas commode à caser. Mais bah! Je vis dans un tel tourbillon! Impossible de m'apitoyer sur mon triste sort. Pour être malheureux, il faut avoir le temps de réfléchir!

THÉRÈSE. — Tu es une brave petite âme.

SUZANNE. — Moi! Une tête de linotte! (Avec gravité.) La belle âme, c'est vous, Madame la marquise. On le sait bien. Riant. Et pourtant, ma chérie, je crois qu'à l'heure actuelle, tu dois être un peu revenue de tes grands projets. C'est fini, pas vrai? On ne rêve plus de se faire sœur grise, infirmière laïque, missionnaire en jupons? (A M^{lle} Ternaud.) Car vous vous rappelez, tante Zé, elle allait jusque-là!

THÉRÈSE. — Moque-toi de moi! N'empêche qu'hier, je valais peut-être mieux qu'aujourd'hui. Je suis la fille d'un homme très riche, qui est heureusement un très honnête homme. Néanmoins, c'est vrai, ce luxe énorme qui m'environne m'a toujours un peu pesé comme une injustice. Selon moi, une grande fortune, si légitime qu'elle soit, a toujours besoin de se faire pardonner. Les riches ne font jamais assez de bien, car ils ne font jamais tout le bien qu'ils pourraient faire.

SUZANNE, riant. — Forcément. Sans ça, il n'y aurait bientôt plus que des pauvres.

M^{lle} TERNAUD. — Au fond, il n'y a que des pauvres! Car nous ne possédons rien en propre, pas même notre corps. C'est un logis de passage dont nous ne sommes que locataires, — et Dieu ne fait pas les réparations.

SUZANNE. — Un peu de philosophie pour n'en pas perdre l'habitude.

THÉRÈSE. — La philosophie... elle est loin! Aujourd'hui l'humanité se résume pour moi dans un seul homme, mon mari. Je ne dis pas que ce soit mal. Mais tout de même, je ne trouve pas que j'aie lieu d'en tirer vanité. Le bonheur n'est pas moral, il rend égoïste.

SUZANNE, l'embrassant. — Mam'zelle conscience, va! Quel type tu fais! Enfin! Il faut bien qu'il y en ait quelques-unes comme toi... pour les musées!... Je vais déjeuner! (Voyant Thérèse se lever.) Qu'est-ce que tu fais?

THÉRÈSE. — Je rentre en scène.

SUZANNE. — Reste donc tranquille.

THÉRÈSE. — Et mes invités?

SUZANNE. — Tes invités? Ils sont tous au buffet. Pourvu qu'ils m'aient laissé quelque chose!

M^{lle} TERNAUD, à Thérèse. — Elle a raison, repose-toi encore un peu!

Scène II

THERÈSE, M^{lle} TERNAUD

(Toutes deux assises sur un canapé.)

THÉRÈSE, embrassant M^{lle} Ternaud. — Ah! chère, chère tante Zé!

M^{lle} TERNAUD. — Tu es contente?

THÉRÈSE. — Trop! Devant Suzanne, je n'osais pas. Ce n'eût pas été gêné. Mais à toi, il faut que je le dise et que je le dise encore. Oui! Je suis heureuse, heureuse, heureuse! Il me semble qu'à te le bien montrer, je te paye un peu de ma dette.

M^{lle} TERNAUD. — Ta dette? Tu es heureuse parce que tu épouses l'homme que tu aimes. Je ne suis pour rien dans ce grand bonheur.

THÉRÈSE. — Oh! si! Pourquoi suis-je la femme de M. de Chantemeuse? Parce que tu m'as rendue digne de lui.

M^{lle} TERNAUD, souriant. — Tu exagères singulièrement mes petits mérites!

THÉRÈSE. — Non! La Thérèse que je suis, n'est-elle pas ton œuvre? N'est-ce pas toi qui as remplacé ma pauvre maman, qui m'as élevée, qui m'as mis au cœur l'aversion des choses et des gens médiocres, la soif du bien et du beau? Si j'étais une autre femme, je n'aurais pas choisi M. de Chantemeuse, et ce n'est sans doute pas moi qu'il aurait choisie!

M^{lle} TERNAUD. — Tu étais une enfant très bien douée; j'ai essayé de faire de toi une femme accomplie, de réaliser en toi mon idéal. J'ai réussi. Mais ma tâche était douce et facile. Je n'ai pas eu à semer, je n'ai eu qu'à protéger la floraison de toutes les bonnes graines que la nature t'avait prodiguées.

THÉRÈSE. — Flatteuse.

M^{lle} TERNAUD. — Non! Ce serait à moi de te remercier, ma chérie. J'étais seule sur la terre, pas de parents, pas de fortune, vieille fille. Je suis entrée dans cette maison. Tout de suite tu m'as aimée, tout de suite tu m'as trouvée ce nom de tante Zé, qui établissait entre nous le lien d'une étroite et chère parenté. Et moi je t'ai voué une tendresse sans borne, un entier dévouement. (Souriant.) Comme Booz, j'ai de quoi bénir le ciel: sur le tard et contre toute attente, il m'a donné un enfant.

THÉRÈSE, émue. — Un enfant qui t'aime de tout son cœur.

M^{lle} TERNAUD. — Oh! avec un petit coin seulement: tout le reste appartient à M. de Chantemeuse. Mais c'est trop naturel, et je n'en veux pas à l'homme qui te vole à moi... Entendons-nous, je ne lui en veux pas s'il répond bien exactement à l'idée que tu te fais de lui.

THÉRÈSE. — Mais je te défends d'en douter. Va, c'est bien lui, que j'attendais depuis toujours. Ce n'est pas ma raison qui me le dit, c'est le cri de tout mon être. Quand il est là, vois-tu, c'est étrange ce qui se passe en moi! Rien que de le voir, mon cœur s'arrête, ou au contraire il bat à m'étouffer! J'ai chaud et froid. C'est comme une défaillance exquise. Il me semble que je vais mourir!... Comme tu me regardes!

M^{lle} TERNAUD. — C'est que j'ai quelque peine à te suivre. Tu es dans l'amour, ma Thérèse, un pays qui m'est inconnu.

THÉRÈSE. — Un pays de merveilles, tante Zé! La plus surprenante, c'est ce brusque changement qui s'opère en vous aussitôt qu'on y pénètre. J'étais si fière, tu te souviens? Maintenant, je me sens une âme d'esclave. Oui! Je porte des chaînes, et jamais je n'aurais imaginé de la plus complète félicité, ce fut d'être ainsi dépossédée de soi-même, d'être devenue la chose d'autrui, de ne plus agir, penser, respirer que par le bon plaisir d'un inconnu, d'un étranger, d'un homme, qui sans rien dire, sans rien faire, n'a eu qu'à se montrer pour devenir votre maître à l'instant même, et pour toujours!

M^{lle} TERNAUD, regardant à gauche. — Ah! voici mon vieil ennemi, le docteur Bornis!

Scène III

LES MÊMES, LE D^r BORNIS

BORNIS. — Qu'est-ce que j'apprends? On se permet d'être malade et on ne fait pas signe à son médecin. Ce n'était pas la peine de l'inviter...

THÉRÈSE, riant. — Qui vous a dit?... Cette petite bavarde de Suzanne, je parie. (Bornis fait signe que oui.) Mais vous venez trop tard! C'est passé!

BORNIS, l'examinant. — Voyons un peu cette mine!... Toujours un peu trop de nerfs.

THÉRÈSE. — Oh! docteur! Aujourd'hui, vous pouvez bien me permettre ça...

BORNIS. — Voici le traitement! L'hygiène, l'exercice, la marche, le cheval, la bicyclette, ce que vous voudrez!... et pas de médicaments... Je les ai en horreur!

M^{lle} TERNAUD, riant. — Pour mon jardin, ce caillou-là?

THÉRÈSE. — Je vous laisse à vos discussions ordinaires. Il y a encore dans l'hôtel dix mille personnes à qui je dois serrer la main ou tendre la joue. (Riant.) Hein, mon cher docteur, vous qui me recommandez l'exercice!

(Elle sort par la gauche.)

Scène IV

M^{lle} TERNAUD, BORNIS

BORNIS. — Est-elle gentille? (Prenant un cigare.) Vous permettez? (Geste d'assentiment de Mademoiselle Ternaud.) J'aime décidément mieux la fille que le père!...

M^{lle} TERNAUD. — Moi aussi, vous pensez bien.

BORNIS. — Il ne vous va pas, ce cher Morassel?

M^{lle} TERNAUD. — Non. Si quelque chose peut atténuer pour moi le chagrin de perdre la compagnie de ma chère Thérèse, c'est la pensée que je ne verrai plus la figure de ce banquier brutal et joyeux.

BORNIS. — Alors, vous quittez l'hôtel?

M^{lle} TERNAUD. — Ce soir même.

BORNIS. — Où allez-vous?

M^{lle} TERNAUD. — A Marseille, où je suis née. J'y ai conservé quelques relations. De vieux amis m'ont déjà trouvé un gentil appartement au soleil.

BORNIS. — Les nouveaux mariés doivent habiter ici, n'est-ce pas?

M^{lle} TERNAUD. — Oui.

BORNIS. — J'aurais cru que la jeune marquise tiendrait à vous garder pour l'aider à diriger cette lourde maison.

M^{lle} TERNAUD. — Elle me l'a demandé. Mais cette lourde maison est une machine admirablement montée qui marche toute seule. Elle peut parfaitement se passer de moi. Et moi, je suis lasse, j'ai besoin de repos.

BORNIS. — C'est ça! Reposez-vous et ne vous droguez plus.

M^{lle} TERNAUD, éant. — Toujours notre vieille querelle.

BORNIS. — Mais oui. Pour la moindre migraine, vous vous bourrez d'antipyrine; pour la moindre fatigue, vous vous bourrez de kola; pour le moindre mal de gorge vous vous bourrez d'aconit. Et vous allez sans cesse d'un extrême à l'autre, abusant tout à tour de ce qui déprime et de ce qui surexcite... au lieu de laisser la nature, la bonne nature, chercher elle-même son équilibre.

M^{lle} TERNAUD, l'interrompant. — La nature?... Je suis simplement ses indications. Je l'aide, je ne la contrarie pas.

BORNIS. — Vous n'en savez rien.

M^{lle} TERNAUD, souriant. — Ni vous non plus. Ce qu'il y a de certain, c'est que la souffrance physique abêtit: c'est une véritable déchéance. Il est donc immoral de ne pas l'abrégier quand il suffit pour cela d'avaler trois gouttes de quelque chose dans une cuillerée d'eau.

BORNIS. — Une déchéance! Je retiens le mot, et je me permets de vous dire, ma bonne demoiselle, que vous raisonnez comme feu Gribouille! L'antipyrine engourdit la souffrance? Qui sait si ce n'est pas pour amener à la longue un engourdissement général et définitif. La kola réveille, double l'énergie; elle met le feu aux poudres? Qui sait si ce n'est pas pour faire tout sauter.

M^{lle} TERNAUD. — Bornis, vous vous grisez de métaphores. Pour un homme de science...

BORNIS, bougon. — Enfin, vous êtes dans le faux... Comme d'ailleurs toutes les personnes atteintes de littérature.

M^{lle} TERNAUD. — Merci.

BORNIS, de même. — Et vous avez cru faire un chef-d'œuvre en créant votre élève à votre image. C'est une personne naturellement fort exaltée que M^{lle} Morassel. L'éducation que vous lui avez donnée n'était pas pour porter remède à ce danger-là. Heureusement, la voilà mariée, et bien mariée. Le mariage peut chez elle tout remettre daplomb... surtout avec ce mari-là.

M^{lle} TERNAUD. — Je crois en effet que M. de Chantemeuse est un esprit très net, très ferme, en même temps qu'un caractère très élevé.

BORNIS. — Ça, je n'en sais rien, et ce n'est pas le point qui me préoccupe. Ce que je sais, parce que je le vois, c'est que le Chantemeuse en question est un fort beau gas, solide, bien en chair, avec du sang et des muscles. Vous teniez votre élève dans le bleu, dans les nuages: il l'en fera descendre et vivre sur la terre où il lui prouvera qu'il y a du bon, — et même du meilleur.

M^{lle} TERNAUD. — Je ne vous entends pas très bien; mais je soupçonne que vous êtes très inconvenant.

BORNIS, riant. — Pas du tout!

M^{lle} TERNAUD, se levant. — Vous n'avez plus rien de désagréable à me dire? Profitez de l'occasion. Car, qui sait quand nous nous reverrons?

BORNIS. — J'ai encore à vous dire que je vous regretterai infiniment.

M^{lle} TERNAUD. — Comment! Cette personne déséquilibrée...

BORNIS. — Cette personne un peu déséquilibrée, rien qu'un peu, est en même temps l'une des plus intelligentes que je connaisse: je n'en veux pour preuve que la facilité avec laquelle j'ai pris la mauvaise habitude de lui dire toujours tout ce que je pense, de lui servir la vérité sans sucre.

M^{lle} TERNAUD, lui tendant la main. — Alors, fin des hostilités?

BORNIS, souriant. — Non, une simple trêve, je l'espère. Et relenez bien mon conseil. Ne vous droguez plus.

M^{lle} TERNAUD, riant. — Je retiendrai votre conseil, mais vous pouvez être sûr que je ne le suivrai pas.

(Elle sort par la gauche.)

Scène V

BORNIS, MICHEL, GASTON, GÉLINOT, qui entrent par le fond.

MICHEL. — Ici, vous pourrez respirer, causer.

BORNIS, montrant son cigare. — Et fumer!...

GASTON. — Ah! Bornis!... Vous vous offrez des vacances? Vous accordez un sursis à vos malades?

BORNIS. — Toujours spirituel.

GASTON. — On fait tout ce qu'on peut.

BORNIS. — Je vois bien!

GASTON. — Il fait bon dans cette grotte! Fournaise très select, le grand salon, mais fournaise!

GÉLINOT. — Tout Paris dans soixante mètres carrés!... Mystère et compression!

GASTON. — C'est idiot! Dans les mariages du temps

jadis, on n'avait à redouter que l'église et la bousculade de la sacristie. Maintenant, le supplice est double : on s'écrase chez les parents de la jeune épouse. Pourquoi faire ?

BORNIS. — Tiens ! pour luncher !

GÉLINOT. — Tu dois le savoir mieux que personne. On t'a vu foncer sur les victuailles !

GASTON. — Oui, j'ai pas mal travaillé ! Aussi, j'ai droit à une chartreuse ! (So la versant.) C'est drôle ! Les bitters, les vermouths, les choses qui se boivent avant les repas, c'est toujours fabriqué par des laïques : tandis que les choses qui se boivent après, les Bénédictines, les Trappistes et autres Feuillantines, la plupart du temps, ce sont les bons moines qui en abreuvent l'humanité.

BORNIS. — Naturellement ! Les premières ouvrent la voie à tous les excès, ce sont les œuvres du démon. Les secondes corrigent l'effet des premières, ce sont des œuvres pies.

GÉLINOT, riant. — L'absinthe, c'est le péché ; la chartreuse, c'est l'absolution.

GASTON, buvant. — Amen ! (S'assoissant.) Ah ! ce que je suis vanné !

GÉLINOT. — Et moi !

MICHEL, riant. — Vous grognez ! Si vous aviez eu comme moi douze ou quinze cents poignées de mains énergiquement cordiales à fournir sans désemparer.

BORNIS. — Attendez qu'on vous plaigne !

GÉLINOT. — Ton rôle est un peu fatigant. Mais il a de telles compensations !

MICHEL, riant. — Je reconnais loyalement qu'à l'heure présente je dois plutôt faire envie que pitié.

GÉLINOT, riant. — Et que ta chance dépasse un peu ton mérite.

MICHEL. — C'est vrai !

GASTON. — Pas du tout. M^{lle} Morasset est une personne fort agréable, mais il y a plus millionnaire. Avec son nom et sa tournure, le marquis de Chantemeuse, pour prendre femme, n'avait que l'embarras du choix. A-t-il, de sa situation, tiré tout le parti possible ? Je prétends que non !

MICHEL. — Puisque je me déclare satisfait.

GASTON. — Satisfaction égoïste ! Tu ne penses pas au tort que tu fais aux autres !

MICHEL. — Aux autres ?

GASTON. — Oui ! A toute l'intéressante corporation des époux titrés. Tu nous obliges, nous autres, candidats de moindre envergure, à diminuer proportionnellement le chiffre de nos prétentions. Tu fais baisser les cours ! Et c'est pourquoi je ne t'accorde pas une approbation sans mélange. Axiome : quand on prend du galion, on n'en saura trop prendre.

BORNIS. — Aïe !

GÉLINOT. — C'est idiot !

MICHEL, à Gaston. — Tu es trop vorace !

GÉLINOT. — D'où, la princesse Skobaroff.

GASTON. — Comment, tu sais...

GÉLINOT. — Oui ! On prétend que tu songes à l'appliquer cette moscovite, elle, ses millions et ses quarante-cinq printemps bien sonnés.

GASTON. — Dame ! pour se remettre à flot !...

BORNIS. — On saisit la première épave !...

GÉLINOT. — Fût-ce un vieux débris !

MICHEL. — Messieurs, respectons la fiancée de Lussac, — ne fût-ce que pour son grand âge... (Riant.) C'est égal, j'aime mieux épouser ma femme. Elle a peut-être moins de quoi vivre, mais elle a davantage de quoi plaire et elle me plaît infiniment.

GÉLINOT. — Agréable compensation !

GASTON. — Il aime sa femme ! Le vieux jeu, quoi ! Au fond, Michel n'a jamais été qu'un faux frère. (A GÉLINOT.) Tu te rappelles à Condorcet, ça se conduisait comme un simple boursier, ça récoltait des couronnes !

GÉLINOT. — C'est vrai ! Il avait un béguin pour la chimie.

BORNIS, riant. — C'était honteux !

MICHEL, à Gaston. — Depuis, j'en suis bien revenu, grâce aux prédications et aux bons exemples ! Le club, l'alcôve et l'écurie, pendant dix ans, ces trois points ont déterminé le cercle où tournaient toutes mes actions et toutes mes pensées. Je ne parle que pour mémoire du yachting et de l'automobilisme. Je me sentais sous l'œil des camarades et je me tenais ferme.

GASTON, sentencieux. — La crainte des bons camarades est le commencement de la sagesse !

MICHEL, à Gaston. — Oui, mais ça coûte cher ! Un jour, ayant eu la curiosité de regarder dans ma caisse, j'eus la douleur de constater qu'on en voyait distinctement le fond. Eh ! bien, dans cette pénible conjoncture, ai-je déserté les bons principes ? Pour combler le déficit, ai-je cherché à faire un emploi quelconque de mes belles facultés ? Ah ! bien oui ! Travailler ! Vous auriez commencé par me rire au nez, et vous auriez fini par me tourner le dos ! Bravement, je me suis conformé aux coutumes de ma tribu. Je me suis enquis d'une dot. Je l'ai découverte. Par surcroît, la femme qui me l'apporte fera une marquise, ce me semble assez respectable. Comme dit GÉLINOT, j'ai eu de la chance. (Déclamant.) Mais surtout, j'ai été l'homme qui reste fidèle à ses origines, aux enseignements reçus, et c'est de quoi je suis justement récompensé !

GÉLINOT. — Voilà une profession de foi dont je ne te fais pas mon compliment.

GASTON, railleur. — Le chocolat GÉLINOT proteste !

BORNIS, à Michel. — Vous avez oublié que vous répandez votre âme devant le fils d'un grand industriel grand industriel lui-même.

GASTON. — Et l'un des premiers réclamis du siècle.

GÉLINOT. — Je ne fais pas de réclame !

GASTON. — Elle est forte ! Rien qu'entre Paris et Saint-Germain, de mes amis, un esprit très sérieux, a compté plus de seize mille « Chocolat GÉLINOT » se détachant en blanc sur fond bleu de ciel.

GÉLINOT. — Oui ! Mais ça n'est pas de la réclame !

BORNIS. — Qu'est-ce que c'est donc ?

GÉLINOT. — C'est de la modestie !

GASTON. — Bah !

GÉLINOT. — Je suis riche, absurdement riche. Mais je suis un sage. Je tiens à ne jamais perdre de vue mon humble origine, à ne pas donner dans le ridicule de me prendre pour un seigneur. Alors, qu'est-ce que je fais ? Tous les ans, sur mes bénéfices, je prélève une somme considérable, que je consacre à la diffusion de ces innombrables affiches qui vous horripilent. Ces affiches, mes yeux, comme les vôtres, les rencontrent, on peut le dire, à tout bout de champ, partout elles me poursuivent, partout, en ai comme vous, l'inéluctable obsession. Et c'est là pour moi, l'infailible remède contre les surprises de la vanité, contre la folie des grandeurs ! Qu'un moment la tête me tourne, il me suffit de voir sur un mur flamboyer ces deux mots. « Chocolat GÉLINOT » ! Aussitôt la fièvre tombe : je me revois tel que je suis, — un simple épiciériste !

BORNIS, riant. — Bravo !

GASTON. — Très rouillard, le bon GÉLINOT. Il se blague lui-même. Ça nous coupe la roserie sous le pied ! Ce bon GÉLINOT ! Il sera décidément parmi les quelques millionnaires à peu près notables... Quand il aura lâché sa boutique, bien entendu !

GÉLINOT, riant. — C'est une chose que tu ne verras jamais !

GASTON, incrédule. — Allons donc !

GÉLINOT. — J'assiste au mariage de Michel qui est un vieil ami de collège. Quant à fréquenter chez les duchesses, ça non ! Je n'y serais pas accueilli, j'y serais toléré, mis au bout de la table, sauf le jour où l'on aurait besoin de moi... Merci de l'honneur !... Augmenter ma modeste aisance et garder mes aises, voilà le programme et je m'y tiens !

GASTON. — Anarchiste, va ! Dis donc, Michel, heureusement que ton beau-père n'est pas dans ces idées-là. Voilà un homme chic !...

BORNIS. — La meilleure table de Paris !

GASTON. — Une chasse admirable !

BORNIS. — Ça m'est égal, je ne chasse pas.

MICHEL. — Lui non plus.

GÉLINOT. — Comment ?

MICHEL. — Il trouve plus élégant de faire tirer par les autres ses faisans et ses lapins, sans jouer sa partie dans la fusillade. Et il se promène la canne à la main au milieu des hamers.

GASTON. — Il a tort. Il mourra d'un coup de fusil, comme un simple rabatteur. A la chasse comme à la guerre, malheur aux gens désarmés.

MICHEL. — Es-tu bête ?

GASTON. — Mais non.

BORNIS. — Dangereuses ou non, ses invitations font prime ; on se les arrache.

GÉLINOT. — Avec juste motif : il a l'hospitalité magnifique.

GASTON. — Oui ! Et à ce propos, avez-vous remarqué ceci, mes excellents bons ? C'est que nous, les oisifs impénitents, nous les fils des croisades, ce qui nous autorise à vivre les bras croisés, (Protestation générale.) nous sommes précisément ceux dont tous les travailleurs qui ont réussi, tous les ramasseurs de millions, rêvent de capter le difficile suffrage ! Nous avoir, c'est leur marotte à tous ces braves gens. Pourquoi s'écroient-ils ? Pour que nous trouvions chez eux les menus les plus savants, les tirés les plus giboyeux ! (Gesticulant.) Oui, Messieurs, c'est pour nous qu'ils piochent du matin au soir ; c'est pour nous qu'ils s'enrichissent. J'irai plus loin, c'est pour nous qu'ils se ruinent !

BORNIS. — Vous êtes éloquent !

GASTON. — Oh ! Je me suis un peu répandu : j'étais plein de mon sujet.

GÉLINOT. — Et puis, tu voulais faire plaisir à Michel.

GASTON. — Michel ! Il sait bien à quoi s'en tenir ! Il épouse la fille de Morasset. Mais il n'en est pas plus gobeur pour cela... ou du moins, j'espère.

MICHEL. — Va donc ! va donc ! M. Morasset est parfaitement au courant de ce que pensent de lui ses... habitués... Et, sois tranquille, s'il vous invite, ce n'est pas pour vous, c'est pour lui ! On vous a, comme tu dis, quand on a tant de millions ou qu'on paraît les avoir. Eh ! bien, dans la partie que les gens comme lui jouent avec le destin, les gens comme toi ont le rôle et l'utilité des marques et des jetons. Un peu comme au bezique, où l'on annonce le quarante de valets, le soixante de dames, le quatre-vingt de rois, à mesure qu'on franchit les différents échelons de la fortune, on inscrit sur la liste de ses invités, le prince de ceci, le duc de cela ; on annonce, par exemple... quarante de Gaston !

GÉLINOT. — Pas mal envoyé !

MICHEL. — Là-dessus, je vous lâche sans remords. De bons cigares et un bon débinage, c'est plus que suffisant pour vous faire supporter mon absence.

GASTON. — Tu vas retrouver ta blanche épouse ?

MICHEL. — Oui !

GASTON. — Veux-tu te charger d'une commission pour elle ?

MICHEL. — Donne.

GASTON. — Tu lui diras de ma part que, chose extrêmement rare, le costume nuptial, lui va... Oh ! mais là !...

MICHEL. — C'est aussi mon opinion.

GASTON. — Ne fais pas l'Ohello, ramène-nous la mariée.

MICHEL. — C'est dit !

Scène VI

LES MÊMES, MOINS MICHEL

GASTON. — Vous croyez beaucoup à cet amour de collégien ?

BORNIS. — Il me semble que M^{lle} Morasset a tout ce qu'il faut pour l'expliquer.

GASTON. — Ça dépend des goûts.

GÉLINOT. — Elle ne te plaît pas ?

GASTON. — Peuh ! Je trouve que Suzanne de Wimereux par exemple a cent fois plus de montant. Et toi ?

GÉLINOT, très froid. — M^{lle} Suzanne de Wimereux n'est pas en cause ?

GASTON. — Gros mystérieux ! (Soupirant.) Va, je ne l'épouserai pas !

GÉLINOT. — Ni moi non plus.

GASTON. — Oh ! toi ! tu es un gros sac !

GÉLINOT, s'examinant. — Un gros sac, justement. Je n'ai pas le physique de l'emploi ! je pêche par la forme !

GASTON. — Et moi par les fonds ! Hélas ! de père en fils, les Lussac ont toujours dû à Dieu et à diable.

BORNIS. — Les victimes du devoir.

GÉLINOT. — Oh ! Docteur ! Vous aussi ?

BORNIS. — La contagion.

GASTON. — Enfin pour moi voilà le signallement de M^{lle} de Chantemeuse : Une pure cérébrale, un cœur gelé ! Oh ! non ! il n'en faut pas ! (A BORNIS qui hausse les épaules.) Pourquoi haussez-vous les épaules ?

BORNIS. — Vous ne vous y connaissez pas.

GASTON, piqué. — Vous demande pardon. En matière de femmes, je suis très compétent... J'ai fait de fortes études...

BORNIS. — Alors, vous n'avez jamais regardé celle dont vous parlez.

GASTON. — Mais si !

BORNIS. — Mais non ! Un cœur gelé ! Avec ces lèvres et ces yeux-là ! Avec ces nerfs toujours vibrants ! Je vous répète que vous n'y entendez rien !

GÉLINOT. — Incline-toi devant la science !

GASTON. — Mais alors, dites donc, Michel aurait toutes les veines ? Il est trop heureux, cet animal-là ! Ça finira par lui fiche la guigne.

GÉLINOT, riant. — Espérons-le !

GASTON. — Dis donc, GÉLINOT, toi qui es de Marseille, tu dois être ferré sur les faits et gestes du sieur Morasset. C'est de là qu'il a pris son vol ?

GÉLINOT, riant. — C'est le mot ! Il n'est pas neuf, mais c'est le mot !

BORNIS, tranquille. — Ah ! il y a un cadavre ?

GASTON. — Si on lui faisait un peu prendre l'air ?

GÉLINOT, interrogant. — Tu tiens à ce que je raconte...

GASTON, vivement. — Si j'y tiens ? J'en maigris !... Et BORNIS aussi ? Pas, docteur ?

BORNIS, placide. — Pour vous faire plaisir. Et puis nous sommes chez Morasset. Il faut le chiner un peu, c'est classique !

GÉLINOT. — Vous m'arrêterez quand je vous ennuierai.

GASTON. — Oh ! mon cher, nous sommes trop polis...

GÉLINOT, s'asseyant. — Eh ! bien, tant pis pour vous. J'y vais de ma narration ! Il y a une douzaine d'années, le sieur Morasset, comme tu dis, dirigeait à Marseille, sous la rubrique Morasset et C^o, une maison d'escompte, dont quelques bonnes âmes avaient bien voulu faire les fonds. L'escompte nourrissait son homme, mais ne l'engraissait pas. Morasset se retourna d'un autre côté. Avec une partie de sa commandite, il acheta très bon marché de vastes terrains, dont, avec un flair remarquable, il avait deviné le bel avenir. Presque aussitôt, un de ses amis, un certain François Bergonce, gros entrepreneur, offrait de lui racheter à terme les susdits terrains abondamment majorés. Le contrat stipulait qu'au moindre retard dans le versement des intérêts, le vendeur rentrerait en possession, *de plano*, sans autre forme de procès. Simple clause de style, avait dit Morasset. Son acquéreur pouvait compter qu'elle ne serait jamais rigoureusement appliquée. Il en prenait, lui, Morasset, l'engagement solennel, mais purement verbal. Ceci fait, Bergonce commandait les plans, mobilisait les maçons, les peintres, etc., etc... L'affaire était lourde. Il y avait engagé tout son avoir. Ce n'était pas suffisant : il lui fallait un bailleur de fonds. Très obligeamment, Morasset se mettait en campagne et lui dénichait l'homme nécessaire, — lequel était en paille et masquait... vous devinez qui. On poussait la besogne. Les constructions s'élevaient. Mais au bon moment, lorsqu'elles étaient presque terminées, en face d'une grosse échéance, le bailleur de fonds se dérobait tout à coup. Bergonce affolé, s'adressait de nouveau à Morasset, sa Providence. La Providence avait changé d'humeur : ses vrais desseins apparaissaient. Armé de la fameuse clause de style, et se prévalant de ce que les arrérages du prix de vente n'étaient pas régulièrement payés, le vendeur invoquait son privilège et les terrains, ces fameux terrains qu'il avait livrés nus comme la main, Morasset les reprenait tout, bâtis. A la suite de cette fructueuse opération, l'entrepreneur ruiné, mis en faillite, se logeait une balle dans

la tête. (Sursaut de Bornis.) Mais tout est bien qui finit bien; Morasset était lancé : il ne s'est plus arrêté. Et voilà comment nous sommes ici, avec tout Paris du reste, chez ce financier tellement considérable qu'il a fini par être à peu près considéré!

BORNIS, hochant la tête. — Hum!
GASTON, après un petit silence. — C'est tout?
GÉLINOT. — Oui!
GASTON. — En somme, c'est un coup très connu...
BORNIS. — Le coup du père François est également très connu. Ça ne le rend pas plus recommandable.
GASTON, avec un geste d'insouciance. — Bast! Il ne faut pas être trop rigoriste. Après tout, nous descendons tous du péché originel! Moi, j'ai pour système, quand les gens sont très chics, de ne tenir compte que du présent. Sur le passé, je ferme les yeux.
GÉLINOT, railleur. — Pionce-Pilate!
GASTON. — C'est idiot!
GÉLINOT. — Chacun son tour.

Scène VII

LES MÈMES, SUZANNE

SUZANNE, à Gaston. — Eh! bien, monsieur de Lussac, vous êtes un joli lâcheur.

GASTON. — Autant d'erreurs que de mots. Je ne suis pas lâcheur et je ne suis pas joli. On ne dira pas que je me gobe.

SUZANNE. — Vous ne m'avez pas indignement abandonnée devant une assiette de petits fours auxquels je m'efforçais de donner asile?

GASTON. — J'ai craint d'être indiscret. Moi, je n'ose être gourmand que quand on ne me regarde pas.

SUZANNE, piquée. — Alors, je suis gourmande?

GASTON, gouailleur. — Vous ne le saviez pas?

SUZANNE, même jeu. — Vous me dites du mal de moi.

GASTON, aimable. — Il n'y a qu'à vous que j'en dise.

SUZANNE. — Mais devant M. Gélino!

GASTON. — Il n'est pas potinier. Il ne le répètera pas.

GÉLINOT, très froid. — Je n'écouterai même pas, Mademoiselle.

SUZANNE. — Êtes-vous toujours cérémonieux?

GÉLINOT. — Je me tiens à ma place. C'est le meilleur moyen de ne pas m'y faire remettre. Venez-vous, Bornis?

(Ils sortent par la droite.)

Scène VIII

SUZANNE, GASTON

GASTON. — Il y a de la pique entre vous.

SUZANNE. — Non, mais il m'a fait vaguement la cour, l'année dernière, à Cannes... Je ne l'ai pas encouragé. Très brave garçon, mais ça ne me disait pas.

GASTON. — Mademoiselle a sans doute en vue quel-que prince régnant armé d'une forte liste civile?

SUZANNE. — Vous êtes inepte, mon pauvre ami. Je sais parfaitement à quoi m'en tenir sur ce qui m'attend. Dans notre monde, vous, Messieurs, quand vous êtes à la côte, il vous reste encore quelques chances de reprendre le large. Vous avez un nom, un titre, toutes choses qui font on ne peut mieux dans une corbeille de mariage. Mais nous autres, jeunes filles, quand la dot est absente, à quoi nous sert d'être de bonne famille? En me mariant, je prends le nom de mon mari. J'ai beau être née de Vimereux, si mon conjoint s'appelle Potard, je m'appelle M^{me} Potard. Et Potard, nous ne le faisons pas entrer dans notre monde, mais lui nous en fait sortir. C'est gai! Voilà pour l'hypothèse où nous rencontrons ce phénix, un jeune bourgeois bien renté qui s'offre à nous tirer d'affaire. Mais la plupart du temps, ce mortel généreux et godiche se garde bien de se montrer à l'horizon. Et nous restons vieilles filles, vivant sur des invitations qu'il faut acheter par une bonne humeur constante, une facilité de caractère à l'épreuve de toutes les humiliations! Quand je vous dis que c'est gai!

GASTON. — Alors, pourquoi pas Potard, je veux dire Gélino?

SUZANNE. — Parce que je suis de l'école de Thérèse. Oh! de la petite classe! Mais enfin, pour moi, le mariage, c'est l'amour; et, comme je n'aime pas Potard, c'est-à-dire Gélino, je ne l'épouse pas. Voilà!

GASTON, hochant la tête d'un air profond. — C'est très beau ce que vous faites là.

SUZANNE, railleuse. — Qu'en savez-vous?

GASTON, piqué. — Mais...

SUZANNE, même jeu. — Oh! il n'y a pas de « mais ». Je crois qu'à l'examen de morale, vous récolteriez un joli jeu de boules noires.

GASTON, même jeu. — Voilà qui est flatteur!

SUZANNE. — Vous espérez que j'allais vous flatter?

GASTON, chagrin. — Vous n'avez pas du tout de sympathie pour moi, n'est-ce pas?

SUZANNE, le regardant fixement. — Comment se porte la princesse Skobaroff?

GASTON, avec ennui. — Pourquoi me parlez-vous de cette femme? La princesse Skobaroff, c'est mon pen-sum. Tandis que vous...

SUZANNE, riant. — Vous ne pensez pas, j'espère, que je puisse être votre récréation.

GASTON, même jeu. — Vous riez de tout. (Soupirant.) Ah! Vous n'avez pas de rêverie.

SUZANNE, railleuse. — Poétique jeune homme!

Scène IX

LES MÈMES, MICHEL, THÉRÈSE

THÉRÈSE, à Gaston, gaiement. — Il paraît, Monsieur, que vous me voulez contempler encore une fois dans mes blancs atours. Contemplez...

GASTON, très sérieux, l'examinant. — C'est très bien, c'est vraiment très bien. Si j'osais aller jusqu'au bout de ma pensée, je trouverais même que la mariée est trop belle!...

THÉRÈSE, même jeu. — J'espère que le marié n'est pas de votre avis...

GASTON, même jeu. — Il devrait l'être s'il était prudent. (Doctoral.) La lèvre un peu trop rouge, l'œil un peu trop brillant...

THÉRÈSE. — Ça n'est pas bien dangereux!

GASTON, sceptique. — Hé! hé!

MICHEL. — Si tu voulais bien être convenable...

SUZANNE, riant. — Il voudrait bien, mais il ne peut pas, le pauvre.

MICHEL, riant. — Quel fou!

GASTON, à Suzanne. — Vous n'êtes pas comme moi. Il n'y a rien qui me porte sur les nerfs comme le spectacle des gens heureux.

SUZANNE. — Moi pas. Seulement, je ne crois pas que notre présence leur soit bien nécessaire. Allant à Thérèse.) On s'embrasse encore?

THÉRÈSE. — Certainement, ma bonne petite Suzanne.

SUZANNE, émue. — Je suis très contente de ton bonheur, très...

THÉRÈSE, même jeu. — Je te remercie.

SUZANNE. — Alors, à quand?... On ne sait plus...

THÉRÈSE. — Je l'écrirai...

SUZANNE, riant. — Ce n'est pas vrai... Mais c'est toujours gentil de me le promettre.

GASTON, à Suzanne, cérémonieux. — Mademoiselle, tout le monde est parti. Le buffet est libre. Vous plairait-il que je vous y reconduisisse?

SUZANNE. — Vous êtes un impertinent. (Ils sortent en riant.)

Scène X

MICHEL ET THÉRÈSE

MICHEL. — Tout le monde est parti! J'aurais embrassé Gaston pour cette bonne parole et surtout pour la bonne idée qu'il a eue de s'en aller, lui aussi (voyant que Thérèse fait mine de s'en aller.) Vous me quittez?

THÉRÈSE. — Sans doute. N'oublions pas que nous prenons le train là-bas, là-bas. Je vais me mettre en tenue de voyage.

MICHEL. — Pas encore!

THÉRÈSE, souriant. — Vous ne songez pas à me promener dans ce costume.

MICHEL. — Non! Mais je vous demande de le garder encore un peu. Ma Thérèse, restez-là devant moi comme une jolie statue de neige! Vous allez être ma femme, ma femme adorée, et pour toujours : pendant cinq minutes, soyez encore la mariée! Vous l'êtes depuis ce matin, mais officiellement, pour vos invités, pour le public de l'église, pour les passants, pour tout le monde. Je vous demande de l'être encore cinq minutes pour moi tout seul! Demain, après demain, tous les jours de la vie, je vous verrai sous mille aspects, tous délicieux, mais plus jamais sous celui-ci. Laissez donc que je le fixe pour toujours dans ma mémoire, que j'imprime au plus profond de moi-même votre image d'aujourd'hui, dans cette blanche parure qui semble le pur vêtement de votre âme.

THÉRÈSE, lui tendant les mains. — Mon cher mari.

MICHEL, souriant. — Quel air sérieux!

THÉRÈSE. — C'est que je suis très heureuse!

MICHEL. — Alors, souriez.

(Tous deux s'assègent sur le canapé.)

THÉRÈSE. — Ah! Michel, comment accueillir cet hôte si rare, le bonheur parfait! Avec du respect grave ou de la gaieté? On ne sait pas! On a si peu l'habitude! Mon cœur éclate de tendresse, de reconnaissance, et vous voyez, je suis embarrassée, comme endimanchée dans ma joie.

MICHEL, souriant. — C'est peut-être que vous ne vous y laissez pas aller tout simplement... J'ai remarqué cela : vous avez un peu le mal à la mode, la fâcheuse analyse.

THÉRÈSE, souriant. — Affaire d'éducation... Tante Zé n'a jamais combattu ce défaut-là chez moi, au contraire.

MICHEL. — Ah! tante Zé! J'en suis jaloux. Vous l'aimez beaucoup, n'est-ce pas?

THÉRÈSE. — Oui. Elle est d'une bonté si spirituelle! Si je vau quelque chose, c'est à elle que nous le devons. Songez que, pendant des années, elle ne m'a rien dit que de noble et de juste! Cela m'a rendue très intrépidement. Aussi, je vous plains d'avance, pauvre ami.

MICHEL, riant. — Il n'y a vraiment pas de quoi.

THÉRÈSE. — Mais si. (Souriant.) En voyage, vous savez combien les gens qui ont le palais difficile sont de peu commodes compagnons. Moi, c'est mon âme qui ne peut supporter aucun aliment suspect de n'être pas de premier choix. Actes et pensées où traîne le moindre arrière-goût de bassesse ou de vulgarité lui répugnent jusqu'à la nausée. En sorte qu'il faut dès à présent vous armer de courage, prévoir qu'à force d'épurations, nous arriverons très vite, mon cher élu, à demeurer

dans un éternel tête-à-tête, (tendrement) un éternel cœur à cœur.

MICHEL. — Parfait, cela. (Riant.) Pourvu seulement que je ne sois pas épuré à mon tour.

THÉRÈSE, avec émotion. — Oh! non. Mon cœur vous a choisi. Il ne s'est pas trompé. Vous êtes celui qui devait venir et qui est venu. Ah! cette première minute où je vous ai vu! Il m'a semblé que vous aviez dans de la lumière! C'est que vous portiez tout mon bonheur entre vos mains!...

MICHEL, riant. — Comment! voilà que vous m'ornez d'une auréole! Et moi qui croyais que je ne devais mon prestige qu'à mon affreuse réputation!

THÉRÈSE. — Comme c'est laid de dire de pareilles choses! Votre réputation! Je savais bien que vous valiez mieux qu'elle.

MICHEL, souriant. — Souhaitons, mignonne, que je n'en vienne jamais à vous prouver le bien ou le mal fondé de votre jugement. Je me connais, du reste, fort peu. Je ne me suis jamais beaucoup interrogé sur moi-même : sans doute l'instinctive terreur des fâcheuses réponses.

THÉRÈSE, tendrement. — Je réponds pour vous et je réponds de vous.

MICHEL, s'exaltant peu à peu. — Eh! bien, je crois que tu as raison de n'avoir pas trop mauvaise opinion du mauvais sujet que je fus. Pendant des années, c'est vrai, j'ai suivi mes amis; j'ai été du côté de la vie facile, des plaisirs bruyants. Mais au fond, tout au fond de moi, il y avait une chapelle close, qui attendait l'inconnue devant laquelle s'agenouilleraient toutes mes piétés, celle par qui tout devait en moi s'enoblir et s'éclaircir. Elle m'est apparue, la chère figure de miracle! Thérèse, elle a tes yeux, ton sourire, ta voix!

THÉRÈSE, heureuse. — Comment ne pas vous adorer?

(Michel veut l'embrasser. Elle se dégage en rougissant.)

MICHEL, très amoureux, presque à voix basse. — Voilà si longtemps que mon baiser attend cette minute, qu'il a envie de ta bouche. Laisse-le s'y poser.

(Thérèse se laisse aller dans ses bras. Long baiser.)

THÉRÈSE, soupirant, presque défaillante. — Ah! Michel!

MICHEL. — Ma Thérèse!

THÉRÈSE, d'une voix presque éteinte. — Tu m'aimes donc?

MICHEL, souriant, lui mettant un doigt sur les lèvres. — C'est imprimé!... Comment! Tu pleures?

THÉRÈSE, s'essuyant les yeux en souriant. — Il faut bien! Nous sommes si pauvrement organisés pour la joie!

Quand elle est trop grande, les moyens lui manquent pour s'exprimer : elle est obligée d'emprunter ceux de la douleur... Et puis je suis tout étourdie... une sensation qui ressemble à du vertige... comme si j'étais sur un pic très élevé, avec du bleu tout autour... J'ai peur de tomber!...

MICHEL, avec tendresse, à demi-voix. — Ne crains rien : tu tomberais dans mes bras!

THÉRÈSE. — Michel!

MICHEL, doucement. — Réveillons-nous! Il ne faut pas oublier, ma chérie, que nous prenons le train là-bas, là-bas!...

THÉRÈSE, se levant. — Vous ne pensez pas que j'aie l'intention de me mettre en retard. Rendez-vous?

MICHEL, debout. — Ici! Le dernier arrivé paiera un gage.

THÉRÈSE, souriant. — Alors, préparez votre argent!

(Michel sort par la droite.)

Scène XI

THÉRÈSE, MORASSET, en redingote

MORASSET, qui a entendu la dernière réplique. — Son argent? Tu veux dire le mien.

THÉRÈSE. — Oh! mon père! Qu'est-ce que vous dites?

MORASSET, riant. — Je plaisantais. Est-ce que je lui en veux d'être sans le sou, à ce beau marquis? Au contraire! Sans ça, nous ne l'aurions pas. (Thérèse va pour sortir.) Un instant, je t'apporte quelque chose. (Il tire de sa poche un mince volume élégamment relié.)

THÉRÈSE. — Qu'est-ce que ce joli volume?

MORASSET, gravement. — Mes œuvres!

THÉRÈSE, étonnée. — Hein?

MORASSET, même jeu. — J'ai bien dit : mes œuvres! Ou du moins, une partie de mes œuvres, que j'ai fait reliair à ton intention.

THÉRÈSE, même jeu. — Vous avez fait un livre, vous?

MORASSET, souriant. — J'en ai même fait plusieurs... du même style et de la même valeur. (Lui donnant le volume.) Tiens, tu peux feuilleter pour te rendre compte.

THÉRÈSE, ouvrant le livre, avec un petit air de confusion. — Des billets de banque!

MORASSET. — Trouve-moi un ouvrage mieux composé, plus complet, un résumé plus saisissant de toutes les passions qui se chamailent dans le cœur de l'homme. (Souriant.) J'ai pensé que ça ne ferait pas mal dans ta bibliothèque de voyage.

THÉRÈSE, sérieuse. — Vous êtes un père très généreux, à qui je n'ai rien à reprocher que de m'avoir toujours donné trop de son argent et pas assez de son temps. Je vous aime presque sans vous connaître.

MORASSET, l'embrassant. — Tu as raison, mais que veux-tu? J'étais ambitieux, je le suis toujours, ça gêne un peu les épanchements. Mais! va vite, ne te mets pas en retard. Tu vois que je suis déjà sous les armes.

THÉRÈSE. — Vous nous accompagnez à la gare?

MORASSET. — Mais certainement! Allons, va, va, que je ne sois pas l'occasion d'une première querelle dans ton ménage.

Scène XII

MORASSET, puis UN INCONNU

(Morasset est resté seul un instant, les yeux fixés sur la porte par laquelle Thérèse a disparu. En se retournant, il se trouve face à face avec un jeune homme venu par le fond. Ce jeune homme est vêtu proprement, mais ses habits fatigués trahissent un long usage. Il salue Morasset, puis d'un ton assez raide) :

L'INCONNU. — Monsieur Morasset, je suppose?

MORASSET, surpris. — Oui. (Interrogeant.) Monsieur?

L'INCONNU. — Je me nommerai dans un instant. Vous êtes surpris de voir aujourd'hui dans vos salons un particulier d'une si médiocre apparence. C'est qu'à vrai dire, je n'étais pas prié à cette fête : je m'y suis faulxé. Il a bien fallu : vous vous obstinez à laisser mes lettres sans réponse.

MORASSET. — Vos lettres?

L'INCONNU. — Depuis un mois, je vous ai écrit huit fois : deux fois par semaine. En outre, comme vous ne me donniez pas signe de vie, je me suis présenté chez vous à différentes reprises. Impossible d'arriver jusqu'à vous. Vous êtes bien gardé, monsieur Morasset, mieux gardé qu'un ministre. Ça se comprend! Un ministre ne doit se défendre que contre les quémendeurs de places; vous, il vous faut tenir à distance tous ceux qui pourraient venir vous réclamer des complaisances.

MORASSET. — Qu'est-ce que cela veut dire?

L'INCONNU. — Donc, je m'étais toujours heurté jusqu'ici à une consigne infranchissable, à des huissiers invincibles, trop bien payés sans doute pour qu'on les puisse corrompre. Et d'ailleurs la corruption n'est pas une arme à la portée des pauvres diables! Enfin aujourd'hui, dans la cohue des invités, j'ai pu me glisser sans être remarqué, et me voici : je tiens enfin mon audience. Vous me demandiez qui j'étais? Je suis Lucien Bergonce.

MORASSET, ayant l'air de chercher. — Bergonce?

BERGONCE. — Oui, le fils de François Bergonce, l'homme que vous avez acculé à la faillite et au suicide.

MORASSET, sans se démonter. — Voilà de bien gros mots. Mais je n'ai pas l'intention de les relever. Je ne discuterai pas avec vous. D'abord, aujourd'hui, je marie ma fille et je ne m'occupe pas d'autre chose. J'ai congé. Puis l'affaire Bergonce dont vous voulez sans doute m'entretenir est une affaire terminée, définitivement réglée...

BERGONCE, amer. — Enterrée...

MORASSET, toujours calme. — Si vous voulez.

BERGONCE. — Il y a des morts qui sortent de terre.

MORASSET. — On le dit. Je n'en crois rien. Je ne suis pas superstitieux. En tout cas, l'affaire Bergonce est de celles dont je suis absolument décidé à ne plus entendre parler.

BERGONCE, se montant. — Il faut cependant que vous m'écoutez!... Qu'est-ce que vous comptez faire pour moi?

MORASSET. — Moi? Mais rien du tout.

BERGONCE, même jeu. — Ah! prenez garde!

MORASSET, ironique. — Vous me menacez?

BERGONCE, changeant de ton. — Non. Je suis stupide. Je m'y prends mal. Excusez-moi. Je suis aigri. J'ai traversé de mauvais jours et l'avenir s'annonce plus difficile encore. Je suis marié. J'ai épousé par amour une jeune fille qui n'avait pas plus d'argent que moi. Il n'y a que les pauvres pour faire toujours la bêtise d'écouter leur cœur et rien que leur cœur. J'ai quelque instruction. J'écris dans les journaux : du reportage, des entrefilets, ce que je puis attraper. Nous vivions de ces rognures. Jusqu'à présent c'était possible. Mais un enfant nous est venu; nos ressources sont épuisées. Je n'ai pas le temps d'attendre qu'un livre ou une pièce nous tire d'embarras. J'ai pensé à vous. J'ai pensé que peut-être le succès vous aurait changé, que sorti de la bataille, vous auriez pitié des vaincus, que vous auriez à cœur de réparer les désastres dont vous étiez cause, et...

MORASSET, l'interrompant, avec ironie. — Et vous voici. Et vous venez tout bonnement demander quelques billets de mille à un homme qui d'après vous aurait causé la mort de votre père. Mais, mon cher Monsieur, pour cet homme-là, si telle est bien l'opinion que vous avez de lui, le seul sentiment qui vous soit permis, c'est une belle et bonne haine!... Haissez-moi donc, laissez-moi tant que vous pourrez. Vous ne serez pas le seul et il y a longtemps que j'y suis fait. Mon appétit ne s'en portera pas plus mal et ma bourse ne s'en portera que mieux.

BERGONCE, réprimant un mouvement de colère. — Si j'étais seul, croyez-vous que je me serais infligé l'humiliation de venir à vous la main tendue! Mais j'ai charge d'âmes! N'écouter que ma rancune, mes moyens ne me le permettent pas!

MORASSET. — Restons-en là. Si vous croyez avoir des droits contre moi, faites-les valoir. Mais je suis bien tranquille.

BERGONCE. — C'est tout ce que vous trouvez à me dire?

MORASSET. — Oui.

BERGONCE, avec violence. — Ah! vous êtes toujours le même! sans conscience et sans pitié.

MORASSET. — Et vous, vous êtes un insolent que je vais faire jeter dehors à l'instant même. (Il va vers le bouton de la sonnette.)

BERGONCE, l'arrêtant. — Attendez! Encore un mot!... Je ne cherche plus à vous attendrir, c'est perdre son temps. Non, je vous propose une affaire, un marché. (Tirant un papier de sa poche.) — Voici un article que j'ai écrit à tout hasard, précisément pour le cas où je trouverais chez vous l'accueil que je viens d'y recevoir... J'y raconte vos débuts, dans quelle fange sinistre votre fortune a pris sa source. Cet article... je vous le vends. Achetez-le moi ou bien on l'imprime ce soir, et demain, vous êtes marqué au front.

MORASSET, riant. — Mais très bien! Mais bravo! Tous mes compliments. Et voilà de mes puritains! Ah! ça, dites-donc, l'homme vertueux, votre affaire, votre marché, vous savez comment ça s'appelle en bon français de correctionnelle ou de Cour d'assises? Du chantage, du joli chantage!

BERGONCE, sombre. — Du chantage! oui. Mais vous m'y forcez! Monsieur Morasset, ce sont les honnêtes gens comme vous qui font les malhonnêtes gens comme moi.

MORASSET. — Monsieur Lucien Bergonce, j'ai pris la bonne habitude de ne me fâcher et de ne m'étonner de rien. Patience et bonne humeur : telle est ma devise! En conséquence de quoi, je vous prie très tranquillement de remettre votre petite ordure dans votre poche et de déguerpir d'ici, l'un portant l'autre.

BERGONCE, lui présentant l'article d'un air menaçant. — Vous ne voulez pas?

MORASSET. — Sous aucun prétexte.

BERGONCE, même jeu. — Vous êtes imprudent!

MORASSET, railleur. — Mais non! Croyez-moi, j'ai la peau dure; n'essayez pas de me mordre : vous y laisseriez vos dents.

(Il pousse le bouton de la sonnette.)

BERGONCE, vivement. — Vous sonnez?

MORASSET, même jeu. — Oui, tout patient que je sois, cette conversation m'échauffe un peu les oreilles. J'y coupe court. Question d'hygiène... (Au valet de pied qui paraît.) Reconduisez Monsieur. (Il sort.)

Scène XIII

BERGONCE, LE VALET DE PIED

A peine Morasset est-il disparu que Bergonce tombe accablé dans un fauteuil. Au bout d'un instant, le valet de pied très correct croit devoir le rappeler à la réalité.

LE VALET DE PIED. — Monsieur?

BERGONCE, en sursaut. — Hein! Qu'est-ce que vous me voulez?

LE VALET, surpris. — Monsieur n'a pas entendu?

BERGONCE. — Quoi?

LE VALET. — M. Morasset m'a commandé de reconduire Monsieur.

BERGONCE, en colère. — Eh! bien, vous me reconduirez quand je m'en irai.

LE VALET. — C'est que l'idée de M. Morasset était bien claire : il faut que Monsieur s'en aille tout de suite.

BERGONCE, même jeu. — Je m'en irai quand cela me plaira.

LE VALET, choqué. — Oh! Monsieur ne voudrait pas qu'il y ait des histoires.

BERGONCE, même jeu. — Pourquoi pas?

LE VALET, même jeu. — Monsieur me met dans une sale position. Monsieur a pourtant l'air d'un homme comme il faut. Et je ne sais pas, moi, mais il me semble qu'un homme comme il faut, quand il s'est mis dans le cas qu'on le fiche à la porte, il doit s'en aller sans faire de polin.

BERGONCE, se levant. — Si vous croyez que je vais me gêner chez ce... (En ce moment, il aperçoit Thérèse qui entre; elle est en costume de voyage et tient son sac à la main.) Sa fille!... (Il se consulte un instant, puis il s'avance rapidement vers elle.) Madame, je vous prie de vouloir bien m'écouter.

THÉRÈSE, surprise. — Moi, Monsieur! A quel propos?

BERGONCE. — Je vais vous l'expliquer.

THÉRÈSE. — Mais, Monsieur, qui êtes-vous?

BERGONCE. — Je vais vous l'apprendre. Seulement, veuillez donner l'ordre qu'on nous laisse. Ce que j'ai à vous dire ne doit être entendu que de vous seule.

THÉRÈSE. — Mais...

BERGONCE. — Ne me répondez pas par un refus, il s'agit de votre père...

THÉRÈSE, frappée. — De mon père?...

BERGONCE. — Oui, quelque chose de très grave!...

THÉRÈSE, après une hésitation, au valet de pied. — Laissez-nous.

(Le valet de pied sort.)

Scène XIV

BERGONCE, THÉRÈSE

THÉRÈSE. — Eh! bien, Monsieur? Qu'avez-vous à me dire?

BERGONCE, la regardant. — J'hésite.

THÉRÈSE, consultant la montre de son bracelet. — Je n'ai que quelques minutes...

BERGONCE, prenant son parti. — Madame, vous êtes très heureuse, n'est-ce pas?

THÉRÈSE. — Ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

BERGONCE. — Si! car votre bonheur, d'un mot, je peux le détruire...

THÉRÈSE. — Je comprends de moins en moins.

BERGONCE. — Vous aimez, vous estimez votre père?

THÉRÈSE, avec un sursaut. — Quelle question?

BERGONCE. — En sorte que si quelqu'un vous venait

dire : « Cet homme que vous environnez d'amour et de respect, il y a dans son passé des choses indignes, des faits abominables. »

THÉRÈSE, avec indignation. — J'arrêtera cette personne au premier mot en lui disant qu'elle ment! — Mais qui donc oserait?

BERGONCE. — Moi.

THÉRÈSE. — Vous?

BERGONCE, lui tendant son article. — Veuillez lire ceci!

THÉRÈSE. — Qu'est-ce que cela?

BERGONCE. — Une chronique qui doit paraître demain.

THÉRÈSE. — Contre mon père?

BERGONCE. — Oui!

THÉRÈSE, avec force. — Que m'importe! J'ai confiance dans mon père, une confiance absolue. Il est riche, il a des envieux. Ce n'est pas moi, sa fille, qui ferai leur jeu en prêtant l'oreille aux sottises qu'ils peuvent inventer contre lui.

BERGONCE, avec énergie. — Il n'y a pas invention, mais révélation...

THÉRÈSE, l'interrompant. — Assez, Monsieur, retirez-vous. Je ne m'explique pas que je vous aie tant laissé dire.

BERGONCE. — Vous refusez de prendre connaissance de cet article?

THÉRÈSE. — Absolument.

BERGONCE. — Il paraîtra donc.

THÉRÈSE. — Je vous le répète : peu m'importe... (Elle va pour sortir.)

BERGONCE. — Nous verrons si votre mari prendra la chose aussi légèrement.

THÉRÈSE, revenant. — Mon mari!

BERGONCE, avec apreté. — Nous verrons si le marquis de Chantemeuse, porteur d'un nom illustre, héritier d'un patrimoine d'honneur dont il est comptable vis-à-vis de sa race, ne vous exprimera pas son indignation quand demain il se verra le gendre d'un homme cloué au pilori.

THÉRÈSE reste un instant silencieuse; on voit qu'il se livre en elle un violent combat. Puis tendant brusquement la main. — Donnez! (Bergonce lui remet l'article. Elle le lit; sa lecture achevée, sans rendre l'article, elle s'écrie d'une voix altérée.) — Je ne crois pas un mot de tout cela.

BERGONCE. — Interrogez votre père.

THÉRÈSE. — Inutile. Mais je suis bien sûre qu'il saurait réduire à néant tous ces mensonges. C'est une pure infamie. Pourtant je préfère qu'elle ne s'étale pas au grand jour. (Avec mépris.) — Combien?

BERGONCE, froidement. — Pour vous? Rien! (Mouvement de stupour de Thérèse. Avec une colère toujours croissante.) Je suis dans la misère avec femme et enfant, et comme la colère, elle ne conseille rien de bon... J'ai voulu vendre cet article à votre père. Avec un pareil homme, on pouvait faire un pareil marché. Avec vous, non; avec vous, ce n'est pas à la bourse qu'il faut viser, c'est au cœur! Vous êtes heureuse, trop heureuse; cela est injuste! Vous venez de me faire sentir votre mépris : je ne vous le permets pas, vous n'en avez pas le droit! Car il y a ici un étrange renversement de rôles... Vous qui me parlez de si haut, c'est à vous de baisser le ton! Mademoiselle Morasset, je m'appelle Lucien Bergonce!... Je suis le fils de la victime, vous la fille du meurtrier!

THÉRÈSE, éperdue. — Monsieur!...

BERGONCE. — Gardez cet article, je vous le donne! Vous savez tout... Cela me suffit!... Je suis vengé! (Il sort.)

Scène XV

THÉRÈSE seule

(Elle reste un instant immobile et comme désespérée. Tout à coup, prenant son parti, elle pousse le bouton de sonnette. Le valet de pied paraît.)

Dites à mon père que je désire lui parler à l'instant, que je le prie de venir chez moi.

(Elle se dirige vers la gauche.)

ACTE II

Un petit salon dans l'appartement de Thérèse. Portes au fond, à droite et à gauche. Mobilier Louis XVI. Tonalité claire. Le désordre d'un départ.

Scène première

CÉLINE, HECTOR, habit noir, culotte courte

CÉLINE, à genoux devant une malle dont elle essaie de boucler les courroies. — Satanées bretelles!

HECTOR, qui la regarde sans lui prêter la moindre assistance. — On va s'abîmer ses jolis ongles.

CÉLINE. — Si ce n'est pas honteux, un grand escogriffe comme vous qui laisse une petite femme s'esquinter, et qui reste là, les bras ballants.

HECTOR, imperturbable. — Les bagages, ce n'est pas dans mon emploi.

CÉLINE. — Bien la peine de venir me relancer jusque chez mademoiselle, pour m'assommer de vos déclarations.

HECTOR, galant. — Je les réitère. (Important.) Mais vous ne voudriez pas qu'un premier maître d'hôtel se rabaisse à faire le service d'un simple valet de pied,

CÉLINE, debout. — Vous aimez mieux que ce soit moi.

HECTOR. — Non. (Allant à la sonnette électrique.)

CÉLINE. — Qu'est-ce que vous faites?

HECTOR. — Je sonne trois coups pour Jean. (Revenant vers Céline.) Les femmes n'ont pas comme nous le senti-

ment de leur dignité. (Entre un valet de pied. Lui montrant la malle, avec noblesse.) Cette malle à boucler.

(Le valet de pied se met à la besogne.)

CÉLINE, à Hector, à mi-voix. — Maintenant, allez! Mademoiselle n'aurait qu'à revenir. Elle se demanderait ce que vous faites chez elle.

HECTOR. — Pas de danger. Je l'ai vue entrer dans la serre. Elle avait son chapeau sur la tête. En ce moment, elle doit être à roucouler avec son greluon de mari. (Se penchant vers Céline.) Ça ne vous fait pas cet effet-là? Moi, les mariages d'inclination, ça m'émoustille.

(Au moment où il va embrasser Céline, la porte du fond s'ouvre; Thérèse paraît. Céline se sépare précipitamment d'Hector.)

Scène II

LES MÊMES, THÉRÈSE

HECTOR, souriant d'un air naïf. — Mademoiselle, Madame... j'étais ici... j'étais venu aider Jean pour cette malle.

THÉRÈSE, à Jean. — C'est bien!... Otez cela... (Hector et Jean emportent la malle. A Céline.) M^{lle} Ternaude est encore chez elle?

CÉLINE. — Oui, Madame, je crois.

THÉRÈSE, lui remettant son chapeau. — Allez vous en assurer. Dites-lui qu'elle ne parte pas sans que je l'aie revue. (Céline sort.)

Scène III

THÉRÈSE SEULE, PUIS MORASSET

(Thérèse s'assied, lire de sa poche l'article de Bergonce, et le relit. Entre Morasset.)

MORASSET, toujours épanoui. — Tu m'as fait demander?

THÉRÈSE. — Oui! Quelque chose à vous dire!

MORASSET. — Dis vite! (Il s'assied.)

THÉRÈSE. — Mon père. (S'arrêtant.) C'est bien difficile.

MORASSET. — Quelle singulière figure! Il y a quelque chose qui te tracasse?

THÉRÈSE, hésitant. — J'ai peur de vous fâcher.

MORASSET, riant. — Toi! Ce serait bien la première fois.

THÉRÈSE. — J'ai toujours été si fière d'être votre fille!

MORASSET. — Et tu as raison! Je ne suis certainement pas le premier venu!...

THÉRÈSE. — Aussi, que quelqu'un puisse vous juger mal... Oh! c'est une idée que je ne pourrais pas supporter!

MORASSET. — Je suis moins difficile que toi... Pourvu qu'on ne me dise rien de désagréable en face!...

THÉRÈSE. — Mais si cela arrivait!

MORASSET. — Un homme dans ma position? Ça n'arrivera pas!... On me craint!... Mais pourquoi supposer?... Est-ce que par hasard on m'aurait attaqué devant toi?

THÉRÈSE. — Oui!...

MORASSET, surpris. — Pas possible!... Quand cela? Où cela?

THÉRÈSE, montrant l'article, avec effort. — Là-dedans.

MORASSET. — Qu'est-ce que ce chiffon de papier?

THÉRÈSE. — Un article de journal qui allait paraître... et qui ne paraîtra pas?

MORASSET, pris de soupçon. — Hein?

THÉRÈSE, avec embarras. — On y raconte... Oh! des choses qui ne sont pas, des imaginations, des calomnies, qui ne reposent sur rien, j'en suis convaincue. Mais un our comme aujourd'hui, vous comprenez... j'ai mieux aimé que cela ne fût pas imprimé!...

MORASSET, inquiet. — Alors?

THÉRÈSE. — Alors, j'ai offert de l'argent!...

MORASSET. — Tu as fait cela?

THÉRÈSE. — Oui!... Mais!...

MORASSET, debout sans l'écouter, avec violence. — Tu as donné dans le panneau! Ah! Voilà de la belle besogne!

THÉRÈSE. — Il fallait!...

MORASSET, même jeu, allant et venant. — Alimenter de pareils coquins, ça ne sert qu'à leur aiguïser l'appétit! En voilà un à qui j'avais jeté la porte sur le nez: tu la lui rouvres à deux battants. (S'arrêtant.) Mais comment l'as-tu vu, ce Bergonce? J'avais donné l'ordre!...

THÉRÈSE. — Je suis entrée juste comme il sortait. Il m'a aperçue, s'est approché de moi, et...
MORASSET. — Et v'là, comme ça tout de suite, à la première sommation, tu as accepté sa marchandise. Mais il avait tenté de me la coller, à moi, et je n'avais rien voulu savoir. Tandis que toi? Tu m'as livré à une bande! Me voilà propre!... Payer, c'est avouer!...

THÉRÈSE. — Je n'ai rien payé.

MORASSET, surpris. — Ah!

THÉRÈSE. — Vous ne m'avez pas laissé achever. Je vous disais que j'avais offert de l'argent à M. Lucien Bergonce. Cet argent, il l'a refusé.

MORASSET. — Bah! Mais alors, comment ce papier se trouve-t-il entre les mains?

THÉRÈSE. — Il me l'a laissé pour que j'en puisse discuter avec vous le contenu.

MORASSET, avec un rire de mépris. — Ah! Ah! Très bien! le mouvement tournant! Je n'y coupe pas! Discuter? Moi? allons donc. Tu vas me faire le plaisir de mettre ça en tous petits morceaux. Et si ce jeune musicien revient prendre de mes nouvelles, nous lui ferons répondre par le commissaire de police.

THÉRÈSE, se rassérénant. — Ah! je savais bien! Vous êtes sûr de vous!

MORASSET. — Parbleu!

THÉRÈSE. — Parce que vous n'avez rien fait de mal? MORASSET. — Rien du tout!

THÉRÈSE. — Et dans cette histoire, Bergonce, il n'y a pas un mot de vérité!

MORASSET avec humour. — Eh! je ne sais pas ce que raconte ce maître chanteur, et encore une fois je ne veux pas le savoir. Il est probable que, dans ce qu'il dit, il y a du vrai et du faux. C'est avec ce mélange détonant que d'ordinaire ces greffins-là chargent leurs bombes.

THÉRÈSE, reprise d'inquiétude. — Du vrai!... Mais cette affaire de terrains, à Marseille, c'est une invention? Vous ne l'avez pas faite?

MORASSET. — Mais si!

THÉRÈSE, frappée. — Ah!... Et avant cette affaire-là, vous étiez déjà riche?

MORASSET, fiant. — Moi! Riche d'espérances, oui! J'avais pour tout avoir mon crédit et mon savoir-faire! C'est là le trait marquant de ma biographie. Parti de zéro! J'ai bien marché!...

THÉRÈSE, anxieuse. — Ainsi, cette spéculation, c'est d'elle qu'est sorti votre fortune?

MORASSET. — Sans doute! Où veux-tu en venir?

THÉRÈSE dans un trouble grandissant. — Alors, ce François Bergonce...

MORASSET. — Eh! bien?

THÉRÈSE. — Sa ruine, sa mort... tout cela est exact?

MORASSET, rembruni. — Exact... exact... Est-ce que je sais, moi!... (avec impatience.) Et puis, qu'est-ce que tu me chantes avec François Bergonce? C'est de l'histoire ancienne, tout ça.

THÉRÈSE, fondant en larmes. — Oh! mon Dieu!

MORASSET, saisi. — Tu pleures!

THÉRÈSE, même jeu. — Oh! oui!

MORASSET. — Qu'est-ce qui te prend?

THÉRÈSE, avec douleur. — J'étais si heureuse!... Et maintenant!...

MORASSET. — Et maintenant? Qu'est-ce qu'il y a de changé maintenant? Qu'est-ce que tout ça signifie? Vas-tu passer à l'ennemi, douter de moi sur le dire de cet intrigant?

THÉRÈSE. — Ce n'est pas lui qui me fait douter de vous, c'est vous-même!

MORASSET, interloqué. — Comment?

THÉRÈSE. — Vous ne niez pas ce passé qu'on ressuscite!

MORASSET. — Le passé, le passé! J'affirme que personne n'a rien à me reprocher. Bergonce a manqué d'estomac. Ça ne me regarde pas. A la guerre comme à la guerre.

THÉRÈSE. — Mais vous n'étiez pas en guerre; cet homme n'était pas un adversaire. Il s'était fié à vous.

MORASSET. — Rétablissons les faits. Il voulait se servir de moi. C'est moi qui me suis servi de lui. Dans toutes les affaires, il y a un perdant et un gagnant. J'ai gagné. Tant mieux pour nous.

THÉRÈSE. — Avez-vous gagné loyalement? Tout est là!

MORASSET, se montant. — Ah! mais, dis donc?

THÉRÈSE. — Oh! je donnerais ma vie pour que vous puissiez justement vous irriter, me punir comme un enfant dénaturé. Mais non. Je vous aime et voici qu'il me faut vous dire des choses qui vous blessent, des choses qui vous obligent à baisser les yeux devant moi!

(Et c'est elle qui se cache la figure entre les mains.)

MORASSET, avec colère. — Eh! je ne baisse les yeux devant personne. Tu ne sais rien de la vie. Tu n'entends goutte à tout cela. J'ai usé de mes droits.

THÉRÈSE, avec douleur. — Mais si, vous avez spolié ce malheureux? Personne n'a ce droit-là.

MORASSET. — Celui que j'ai spolié, pour parler ton style, était assez grand pour se défendre. C'était à lui de calculer ses forces, de ne pas prendre une affaire trop lourde pour ses épaules. Il l'a laissée tomber, je l'ai ramassée. Du diable s'il y a là matière à chicane! Et je suis bien bon de discuter là-dessus.

THÉRÈSE, joignant les mains. — Oh! mon père! mon père!

MORASSET. — En somme, de quoi peut-on m'accuser? D'avoir beaucoup d'argent! Voilà mon seul tort. Je déclare que, loin de m'en repentir, je ne demande qu'à l'aggraver.

THÉRÈSE. — Ce n'est pas votre richesse qu'on vous reproche, c'est son origine.

MORASSET. — La belle phrase! On la ressort à tous ceux qui commettent le crime d'avoir trop réussi!

THÉRÈSE. — Non! Ou du moins tant que les imputations injurieuses restent dans le vague, on peut les mépriser, n'y rien répondre. Mais quand on articule contre vous des faits précis, appuyés de preuves!...

MORASSET, interrompant avec colère. — Des faits précis, appuyés de preuves! Il n'y en a pas. Et s'il y en avait, tu es ma fille, ton devoir strict serait de les tenir pour nuls et non avenue. Non! mais ne faut-il pas maintenant que je rende des comptes à mademoiselle, que je lui fasse mes excuses d'avoir été actif, habile, d'avoir fait d'elle un des plus beaux partis de France? Ma parole, c'est à crever de rire!

THÉRÈSE, d'une voix tremblante. — Mon père, dans tout ce que vous me dites, il n'y a pas un mot qui détruise l'accusation portée contre vous. Actif, habile, oui, vous l'êtes. (Avec douleur.) Vous ne l'avez que trop prouvé!...

MORASSET, fier. — Et toi, tu n'as pas le sens commun! Tu mériterais... (So calmant.) Je m'emballe!... C'est stupide!... Il vaut mieux tout simplement hausser les épaules. (Il se dirige vers la porte.)

THÉRÈSE, lui barrant le chemin. — Non! ne vous en allez pas! Voilà vingt ans que je vous chéris, que je vous

respecte. Ce passé de tendresse, de vénération, vous ne voudrez pas le détruire d'un mot, me l'arracher d'un geste indifférent! Mon père, ne démentez pas en une minute les sentiments que vous m'avez toujours témoignés. Ne faites pas entre nous de l'irréparable.

MORASSET, redescendant. — Allons bon! Les grandes phrases, les grands gestes! La tragédie! Moi qui ne peux pas la sentir. Enfin, qu'est-ce que tu veux?

THÉRÈSE, d'une voix étouffée par les larmes. — Je vous supplie... Oh! J'ai tant de chagrin de vous parler ainsi!... Je vous supplie de faire ce qu'il faut pour que je sois la fille d'un honnête homme.

MORASSET. — C'est-à-dire?

THÉRÈSE. — Rendez cet argent, mon père, oui, tout l'argent que vous a rapporté cette malheureuse affaire!... C'est un gain de mauvais aloi!... Rappelez-vous!... Il y a eu mort d'homme!...

MORASSET. — Puisque je le dis que je ne suis responsable de rien. Est-ce qu'on peut empêcher les foues de faire des folies? Se tuer, ça ne prouve pas qu'on ait raison, au contraire.

THÉRÈSE, avec une énergie douloureuse. — Rendez cet argent, mon père!... C'est le prix du sang!... Rendez cet argent!

MORASSET, avec force. — Jamais, entends-tu bien, jamais!... Ah! on voit bien que tu ne sais pas de quoi tu parles! Il s'agit d'une somme énorme, du plus clair de ma fortune, de la tienne par conséquent!

THÉRÈSE, simplement. — Votre honneur avant tout.

MORASSET, allant et venant. — Mon honneur? Mais si je t'écoulais, demain, je serais un homme à la mer!

THÉRÈSE. — Comment?

MORASSET. — Tu veux que je me rende la fable de tout Paris? Pour te faire plaisir, je vais aller crier sur les toits que je suis un voleur! C'est ça que tu demandes?

THÉRÈSE, protestant. — Mon père!...

MORASSET. — Dame, c'est clair! Si je restitue, c'est que j'ai tort, et que je le reconnais! Je te le répète: payer, c'est avouer!

THÉRÈSE, avec fermeté. — Je ne vous demande pas de faire du bruit autour de cette restitution. Mais je vous affirme qu'elle est nécessaire. Quant à moi, tant que votre fortune ne sera pas lavée de cette tache, je n'en toucherai pas un sou, je vous le jure!

MORASSET, gouailleur. — Ah! voilà du nouveau! Heureusement que ta dot est entre les mains de ton mari.

THÉRÈSE. — Il la rendra!

MORASSET, stupéfait. — Qu'est-ce que tu dis? C'est de la démenche.

THÉRÈSE. — C'est de la simple probité!

MORASSET, avec emportement, allant et venant. — En voilà assez! Oh! je vois ce que c'est! J'ai eu tort de ne pas surveiller ton éducation, de laisser la bride sur le cou à cette M^{lle} Ternaude! Une excellente femme, mais un esprit faux, archi-faux. C'est elle qui t'a troublé la cervelle avec ses théories saugrenues, qui a fait de toi une espèce de Don Quichotte toujours en quête de moulins à vent.

THÉRÈSE, avec force. — Mes idées n'ont rien d'extraordinaire. Ce n'est pas M^{lle} Ternaude qui les a inventées; elles sont gravées dans tous les cœurs. Regardez bien dans le vôtre, vous les y retrouverez.

MORASSET. — Tout ça, c'est de la rhétorique, de la déclamation, des choses en toc. J'ai trimé toute ma vie. J'ai été travailleur, débrouillard. Le succès m'a récompensé... Voilà la justice, la bonne, et je m'y tiens.

THÉRÈSE, suppliante. — Vous vous trompez!

MORASSET, s'animant de plus en plus. — Tais-toi! Je ne suis ni d'âge ni d'humeur à écouter les sermons, surtout ceux des petites filles qui n'y voient pas plus loin que le bout de leur catéchisme. (Changeant de ton.) Et puis te voilà bien fière! Tout cet argent que j'ai amassé, au prix de quel labeur, ça te fait l'effet d'une chose négligeable, qu'on peut jeter comme ça au ruisseau, sans regrets et sans émotion? (Avec véhémence.) Mais ces millions dont tu me prèches le mépris, tu ne sais donc pas qu'ils représentent tout l'effort, tout le drame de ma vie. Ils sont la chair de ma chair, les fils de ma peine et de ma pensée. Je me confonds avec eux; qu'on me les retire, je ne suis plus rien, je n'ai plus de raison d'être!

THÉRÈSE. — Mon père!...

MORASSET. — Quoi? mon père!... (Changeant de ton.) Je ne devrais pas te parler de moi, car toi aussi tu es en cause. Cet argent auquel tu lances l'anathème, est-ce que tu n'as pas toutes les raisons du monde pour le bénir? Car enfin, si tu es heureuse (et tu l'es certainement, quoi que tu en dises), c'est à lui que tu le dois, à lui seul!

THÉRÈSE, indignée. — Oh!

MORASSET, même jeu. — Tant pis, tu me pousses à bout. Il faut bien te montrer les choses telles qu'elles sont, puisque tu en as pris une vision si biscornue. Tu l'appelles la marquise de Chantemeuse, sais-tu pourquoi? C'est que Mademoiselle Morasset avait huit cent mille francs de dot, et que le marquis de Chantemeuse n'avait plus que des créanciers.

THÉRÈSE, révoltée. — C'est indigne, ce que vous dites-là. Mon mari m'aime!

MORASSET. — Évidemment! Mais l'amour n'est venu qu'après l'enquête financière et la constatation des apports. Ton mari est un parfait gentleman, mais il est de son temps, tout à fait dans le train. Pour mener la vie à toute vapeur, il sait qu'il faut avoir provision de combustible. Il en manquant; il s'est adressé à nous. Ça prouve qu'il n'était pas sot et c'est pour ça qu'il me va!

THÉRÈSE, avec force. — Vous calomniez Michel.
MORASSET. — Je le calomnie? Proposez-lui donc un beau petit cinquième et du pain sec. Tu verras comme il te recevra et si l'amour lui paraît un dessert suffisant pour corser ce faible ordinaire.

THÉRÈSE, résolue. — Eh! bien, c'est dit! Je vais la lui faire, cette proposition.

MORASSET, incrédule. — Bah!

THÉRÈSE, même jeu. — Et tout de suite!

MORASSET, haussant les épaules. — Ma pauvre petite! On voit bien que tu ne connais pas le cœur des hommes.

THÉRÈSE. — Je connais celui de Michel.

MORASSET. — Tu veux risquer l'épreuve?

THÉRÈSE. — Oui.

MORASSET. — Tant pis pour toi!

On frappe à la porte de gauche.

THÉRÈSE. — C'est sans doute lui qui vient me chercher. (Montrant à Morasset la porte du fond.) Restez là, et écoutez.

MORASSET. — Comme tu voudras!

On frappe de nouveau. Thérèse va ouvrir. Michel paraît.

Scène IV

LES MÊMES, MICHEL

MICHEL. — Pas encore prête?

MORASSET, avec un sourire contraint. — Ne la grondez pas. Elle va vous expliquer que c'est ma faute. (Il sort par le fond.)

Scène V

THERÈSE, MICHEL

MICHEL à Thérèse galement. — Pour un pari bien perdu, c'est un pari bien perdu. Un quart d'heure que je pose devant la serre! Las de jouer le rôle de ma sœur Anne, je me décide à venir aux nouvelles, et...

THÉRÈSE, prenant les mains de Michel et le regardant les yeux dans les yeux. — Michel, vous m'aimez?

MICHEL, souriant. — Combien de fois faudra-t-il te le répéter pour que tu le croies? Dix fois? Cent fois? Donne un chiffre, n'importe lequel. Aucun n'est pour me lasser. Oui, je t'aime, je t'aime, je t'aime. Nulle parole, en passant sur mes lèvres, n'y laisse une pareille impression de douceur. Seulement, cette parole si douce, je voudrais qu'elle l'eût depuis longtemps persuadée, que ce ne fût plus aujourd'hui qu'une tendre musique, ayant pour seul objet de caresser ton cœur, non de vaincre tes doutes.

THÉRÈSE, s'appuyant contre son épaule. — Mon cher aimé! Quel bien tu me fais! ah! c'est que maintenant, si ton amour me manquait...

MICHEL. — Mon amour ne te manquera pas, chère trembleuse, tu peux en être sûre. (Tirant sa montre.) Mais par contre, tu peux être sûre aussi que nous allons manquer le train.

THÉRÈSE. — Nous ne parlons pas.

MICHEL, stupéfait. — Comment? Que se passe-t-il? (Ils s'asseyaient sur une causeuse.)

THÉRÈSE. — Michel, vous croyez avoir épousé une fille riche?

MICHEL, embarrassé. — Ma chère Thérèse, voilà un sujet d'entretien, vous devez le comprendre, que j'aimerais mieux ne jamais aborder avec vous.

THÉRÈSE, poursuivant. — Voici la vérité: je suis pauvre!

MICHEL, souriant. — A quel jeu jouons-nous? C'est une épreuve?

THÉRÈSE. — Non.

MICHEL. — M. Morasset aurait perdu sa fortune depuis hier, comme cela, d'un seul coup, sans crier gare! C'est bien peu vraisemblable.

THÉRÈSE. — Mon père n'a pas perdu sa fortune depuis hier; mais, depuis un instant, je sais que, cette fortune, il m'est impossible d'en rien accepter!

MICHEL. — Comment voulez-vous que je comprenne quelque chose à un pareil changement à vue? Il faudrait m'expliquer...

THÉRÈSE, très émue. — Michel, au nom de cet amour que vous m'avez juré, je vous demande de me croire sur parole, sans autre explication.

MICHEL. — Et moi, Thérèse, au nom de cet amour que vous m'avez juré, je vous demande de n'avoir pas de secret pour moi et de me mettre de moitié dans ce mystère. (Avec une certaine amerlume.) Permettez-moi de dire que c'est bien le moins.

THÉRÈSE, frappée du ton et de la phrase. — Vous voulez savoir?

MICHEL. — Sans doute!

THÉRÈSE. — En effet, c'est votre droit. (Prenant l'article et le lui donnant.)

MICHEL lit l'article; Thérèse le regarde anxieusement. Michel repliant l'article avec calme. — C'est cet article qui vous a émue?

THÉRÈSE, surprise. — Se pourrait-il qu'il vous laissât indifférent?

MICHEL. — De qui tenez-vous cela?

THÉRÈSE. — De l'auteur lui-même, de M. Lucien Bergonce.

MICHEL. — Le fils! Il est bien intéressé dans la question! Dit-il la vérité?

THÉRÈSE, baissant la tête. — Mon père n'a pu le démentir.

MICHEL, contrarié. — Ah!

THÉRÈSE. — Vous voyez, il y a eu dans la vie de mon père une heure mauvaise, une faute grave! Cette faute,

je lui ai demandé de l'effacer, de rejeter l'injuste profit qu'il en avait retiré. Il s'y refuse. Dès lors, je n'ai, moi, qu'une chose à faire: refuser la dot qu'il me constituait. N'ai-je pas raison?

MICHEL, toujours calme. — N'allons pas si vite. Les choses, par bonheur, ne sont pas si simples que vous les voyez. D'abord votre père a-t-il à craindre un éclat?

THÉRÈSE. — Non! mais le cri de la conscience!

MICHEL. — Celle de votre père a-t-elle crié?

THÉRÈSE. — Mais la mienne, la vôtre?

MICHEL. — Pardon, ma chère enfant. Je ne suis pas homme d'affaires. (Souriant.) Ni vous non plus. Et c'est tant mieux pour nous. Je sais seulement que, dans toutes les opérations où il y a un grand mic-mac d'argent, il est fort malaisé de distinguer celui qui est acquis en tout bien tout honneur, de celui qui peut prêter matière aux contestations. Donc, quand les contestations ne s'élèvent pas, le plus simple est de croire qu'elles n'ont aucun motif de s'élever. Ce Bergonce et consorts, dont vous embrassez si généreusement le parti, ont-ils cherché noise à votre père. Lui ont-ils fait des procès?

THÉRÈSE. — Non.

MICHEL. — C'est donc qu'ils l'estimaient tout à fait en règle, qu'ils se jugeaient sans droit contre lui. Ce jugement des vrais intéressés est évidemment définitif. Pourquoi ne pas l'accepter?

THÉRÈSE, vivement. — Oh! Michel! La loi écrite peut suffire aux gens de morale facile, aux probités médiocres, mais...

MICHEL. — Dans quelle étrange discussion nous engageons-nous? Un brave homme s'est donné beaucoup de mal, a piétiné dans des sentiers difficiles, peut-être même dangereux, pour faire à vos petits pieds un chemin de velours. Quelle rage vous pousse à détruire son œuvre? (Souriant.) Grâce à lui, marquise, vous êtes une fleur d'amour et de grand luxe. Soyez-lui reconnaissante à ce bon jardinier... et ne lui reprochez pas ses procédés de culture.

THÉRÈSE debout. — Est-ce bien vous qui parlez?...

MICHEL. — Mais oui! et laissez-moi vous dire que vous ne comprenez pas votre père. Je suis d'un monde qui s'en va, que les hommes comme lui poussent par les épaules. Cela ne m'empêche pas de lui rendre justice. En aucun temps, on n'a rencontré la grande fortune en se promenant tranquillement dans les sentiers battus de la morale conventionnelle. Mais pour oser en sortir, pour se jeter à travers champs et se risquer aux grandes aventures, il faut un cœur solide, un cerveau agile et fécond, tout un ensemble de qualités qu'on ne rencontre que chez les hommes tout à fait hors pair. A ces êtres d'exception, ne demandons pas qu'ils se résignent à passer sous le niveau de la moyenne humanité, ce n'est pas pour eux que les règles sont faites. Vous êtes la fille d'un conquérant, ma chère: admirons-le et ne nous plaignons pas.

THÉRÈSE. — Non, c'est impossible, ce n'est pas vous qui me conseillez...

MICHEL. — Je vous conseille, ma chérie, d'éviter le scandale. Réfléchissez! Refuser votre dot? Ce serait disqualifier votre père.

THÉRÈSE. — Alors, vous êtes de son avis. En face d'un bien mal acquis, vous trouvez qu'il est moins déshonorant de le garder que de le rendre?

MICHEL. — Vous raisonnez toujours dans l'hypothèse où les torts de votre père seraient démontrés.

THÉRÈSE. — J'ai vu son crime devant moi. J'ai vu le fils de ce malheureux...

MICHEL. — Justement! Vous êtes sous le coup d'une émotion trop vive, trop récente. Vos nerfs sont ébranlés: en ce moment ce sont eux qui vous mènent. Quand vous aurez repris votre sang-froid!...

THÉRÈSE. — Mon sang-froid? Mais c'est le vôtre qui me surprend. Vous me voyez bouleversée d'une révélation qui me touche en plein cœur, qui m'atteint dans mon affection, dans ma piété filiales, et vous m'écoutez, vous me parlez sans le moindre trouble, presque le sourire aux lèvres. Michel, à mon tour de vous demander: Est-ce une épreuve?

MICHEL. — Mais non! Je vous dis ce que je pense et j'essaie de vous le dire tranquillement pour vous rendre la tranquillité.

THÉRÈSE. — Mais voyez au contraire dans quelle angoisse vous me jetez. Il n'y a pas une heure, vous étiez si différent! Vous me disiez des choses si belles et si douces!...

MICHEL. — Je ne me dédis pas, je m'explique. Je mets au point. Mon petit enfant, crois-en ma jeune, mais coûteuse expérience. La vie n'est qu'une suite de compromis, de transactions entre ce qu'on veut et ce qu'on peut. Le devoir, c'est d'aller jusqu'au bout de ses forces, mais non au-delà! Le devoir, ce n'est pas de bien faire, c'est de faire de son mieux.

THÉRÈSE. — Et vous trouvez que pour nous il n'y a rien de mieux à faire...

MICHEL. — Que de nous résigner.

THÉRÈSE. — A rester riches!... c'est trop facile!

MICHEL. — Tu vois bien que non, puisque tu y soulèves tant de difficultés... Non, ma Thérèse, tu ne m'apparais pas sous les espèces d'une petite bourgeoise allant au marché elle-même et raccommoquant les frusques de son mari. Car nous en serions là, ma chère enfant. Je ne t'ai pas épousée pour ta dot, tu le sais bien. C'est bien toi que j'ai choisie, la mignonne, l'adorable Thérèse que tu es. Il n'en reste pas moins que mon patrimoine est à peu près nul. Nous voilà ruinés! Que deviendrons-nous? En ce qui me concerne, je pos-

sède évidemment toutes les qualités requises pour bien remplir dans le monde la place que ma naissance et la fortune semblent nous assigner; certainement j'y peux jouer à la satisfaction générale les brillantes inutilités. Mais s'il me fallait tout à coup sortir de mon emploi, m'atteler à d'infinies besognes, ferais-je bonne figure à ce mauvais sort? J'ai peur que non! Bref, ma chère enfant, je crois que je ferai un assez bon riche, mais je ferais sans doute un très mauvais pauvre. (Il s'avance vers Thérèse en souriant et veut l'embrasser.)

THÉRÈSE, se reculant, d'une voix vibrante. — Oh! laissez-moi.

MICHEL, surpris. — Thérèse!

THÉRÈSE. — Je vous vois donc tel que vous êtes.

MICHEL. — Qu'est-ce que ça veut dire?

THÉRÈSE, même jeu. — Certes, je n'avais pas de préjugés bêtes sur la distinction des castes. Je ne vous jugeais pas supérieur aux autres hommes parce que vous vous appelez le marquis de Chantemeuse. Je vous jugeais supérieur néanmoins. Vous dites que vous m'avez choisie? Mais moi aussi, j'avais fait choix de vous parmi tant d'autres prétendants extrêmement titrés qui briguaient l'honneur, je veux dire l'avantage, de me passer au doigt l'anneau de mésalliance. Donc, c'est vers vous que j'ai été, de mon plein gré, parce que vous m'avez paru, comme vous le dites, vous soucier vraiment de ma personne, et non de ma dot. J'avais cru être aimée. (Mouvement de Michel.) Oh! entendez-moi, j'avais cru être aimée comme je souhaitais de l'être; j'avais cru que votre amour ne s'adressait pas qu'à ma personne physique, mais qu'il allait jusqu'à mon être moral, jusqu'à la forme particulière de mon âme et de ma pensée. Eh! bien, je m'étais trompée!

MICHEL. — Mais non, je vous assure que...

THÉRÈSE, sans l'écouter, ouvrant la porte du fond, à Morasset qui paraît. — Vous pouvez rentrer, mon père.

Scène VI

LES MÊMES, MORASSET

THÉRÈSE, poursuivant d'une voix haletante. — C'est moi qui avais tort!... (Montrant Michel.) Vous connaissez monsieur mieux que moi. Il est bien dans le train, comme vous dites... La mode n'est plus aux consciences timorées. La sienne est bonne personne. Vous pouvez vous entendre. (A Michel.) Monsieur de Chantemeuse, j'ai été sâcheusement élevée, je le vois!... Je ne sais prendre mon parti de rien... Je manque décidément d'ironie... Intelligence étroite qui n'a pas la vaste compréhension de la vôtre... C'est une grâce providentielle que nous nous apercevions dès maintenant de ce désaccord profond... Nous ne sommes pas faits pour vivre ensemble! Nous rougirions vite l'un de l'autre: je n'ai pas assez d'esprit pour vous et vous en avez trop pour moi! (Elle sort précipitamment par le fond.)

Scène VII

MICHEL, MORASSET

MORASSET, haussant les épaules. — Elle va chez M^{lle} Ternaude! Je vais vous la ramener. (Il fait un pas vers le fond.)

MICHEL, l'arrêtant. — Non! s'il vous plaît! Je ne m'impose à personne. (Il prend son chapeau.)

MORASSET. — Ecoutez-moi. Vous êtes en colère...

MICHEL, l'interrompant. — C'est extraordinaire, n'est-ce pas?

MORASSET. — Tout s'arrangera!

MICHEL. — Vous êtes optimiste.

MORASSET, essayant de plaisanter. — Dans les affaires, il faut bien, sans ça on n'en ferait jamais.

MICHEL, sèchement. — Je n'en fais pas.

MORASSET, sérieux. — Dans votre intérêt, dans l'intérêt de tout le monde, croyez-moi, pas de résolutions brusques.

MICHEL, ironique. — C'est un monopole que vous réservez à votre fille.

MORASSET, vivement. — Hé! elle vous aime, ma fille. Elle passe par une crise, mais elle vous aime! Vous n'allez pas jeter les cartes avec un pareil atout!

MICHEL, même jeu. — Vous, un homme pratique, vous croyez à l'amour?

MORASSET, vivement. — Comme à toute autre force de la nature, à la vapeur, à l'électricité. On ne sait pas ce que c'est, mais cela est. L'important, c'est d'avoir cette force à son service. Voilà pourquoi je reste calme. Thérèse vous aime. Nous la tenons!

Michel secoue la tête et s'assied sans rien répondre.

Morasset se dirige vers le fond.

ACTE III

A Marseille, chez M^{lle} Ternaude. Salon très modeste; porte au fond, sur l'antichambre; à gauche, porte en pan coupé. — A gauche, au premier plan, une fenêtre. — Devant la fenêtre, une table à ouvrage; entre la porte et la fenêtre, un canapé; à côté de ce canapé un petit guéridon, sur lequel se trouve une pharmacie de voyage. Au milieu de la pièce, une table. Au lever du rideau, M^{lle} Ternaude est seule en train de coudre.

Scène première

M^{lle} TERNAUDE, puis THÉRÈSE

THÉRÈSE, entrant, son chapeau sur la tête, une ombrelle à la main. — Toujours à la besogne. Tu seras grondée.

M^{lle} TERNAUD. — Tu n'as rien emporté. Il faut bien que je travaille pour toi pendant que tu cherches des leçons.

THÉRÈSE. — Oh! Sois tranquille, j'en trouverai... Le piano, la peinture, j'ai tous les talents. Nous allons vivre dans l'opulence.

M^{lle} TERNAUD, hochant la tête. — Pourquoi plaisantes-tu? Tu n'as pas besoin de te contraindre avec moi.

THÉRÈSE, assise sur le canapé avec une subtile expression de fatigue et de tristesse. — Tu as raison. Je n'ai aucun motif de rire et je n'en ai vraiment pas envie.

M^{lle} TERNAUD, secouant la tête, comme à elle-même. — C'est peut-être ma faute, tout ce qui est arrivé. Lorsque tu es venue me dire : « Nous partons ensemble. Je quitte mon père, mon mari. Je vivrai près de toi, de mon travail... » tu te rappelles, j'ai tout fait pour combattre ton projet. Tu l'as emportée, tu m'as dit des choses dures, tu m'as demandé si moi aussi je n'avais que des principes de façade, des semblants de délicatesse. J'ai faibli, et nous sommes venues ici, à Marseille, dans ce petit appartement que, pour moi, j'aurais trouvé très suffisant, et dont j'ai honte parce que je t'y vois! J'ai eu tort, puisque je ne t'approuvais pas et que je continue à ne pas t'approuver.

THÉRÈSE. — Tu ne m'approuves pas d'avoir fait mon devoir?

M^{lle} TERNAUD. — Quel était-il, ton devoir? C'est là justement la question!

THÉRÈSE. — Il n'y a pas de question! Mon devoir, c'était de forcer mon père à faire le sien. Il s'y est refusé. Mon mari, je veux dire M. de Chantemeuse, lui a donné raison. Ils se comprennent et je ne les comprenais pas; je n'avais qu'à les laisser ensemble.

M^{lle} TERNAUD. — Comme tu es tranchante. Comme tu exagères les choses! Ça aussi, c'est de ma faute.

THÉRÈSE. — Mais non!

M^{lle} TERNAUD. — Si. Ecoute... J'ai travaillé de mon mieux à te faire une âme très droite. J'ai peur de l'avoir faite trop rigide. Mieux aurait valu, peut-être, te montrer la vie telle qu'elle est, non telle que je la rêvais.

THÉRÈSE. — Où veux-tu en venir? A renier tes leçons, à te reprocher de m'avoir faite pareille à toi? Sois donc tranquille! Tu as développé mes instincts, tu ne les as pas créés. L'âme que j'ai, bonne ou mauvaise, je l'ai apportée en naissant. Tu n'en pouvais pas plus changer la couleur que celle de mes yeux.

M^{lle} TERNAUD. — L'éducation doit mettre les nuances, et c'est peut-être ce que je n'ai pas su faire. Tout au contraire, je t'ai donné à l'excès le goût de l'absolu. Hélas! nous évoluons, comme on dit maintenant, parmi les contingences, il ne faut pas se montrer trop sévère pour les faiblesses humaines. Crois-moi, ma Thérèse, reste au-dessus d'elles, mais sache les comprendre et les pardonner.

THÉRÈSE. — A condition que je n'en profite pas.

M^{lle} TERNAUD. — Ton mari t'aimait. Je suis persuadée qu'il t'aime toujours.

THÉRÈSE. — Avec ma dot.

M^{lle} TERNAUD. — Il ne voyait pas pour vous de bonheur, ni même d'existence possible en dehors de votre monde, de cette atmosphère de bien-être compliqué où vous aviez toujours vécu. Tout autre à sa place...

THÉRÈSE, brusquement. — Ne parlons plus de lui, veux-tu... Cela me fait si mal. (Elle se lève, va à la table du milieu et essaie de lire; elle ne tarde pas à repousser le livre; elle regarde au loin devant elle; des larmes silencieuses coulent sur ses joues.) Pourquoi, lorsqu'on a fait le sacrifice de ses rêves, n'obtient-on pas au moins le repos de la pensée?... Pourquoi ce qu'on a tué dans son cœur y revient-il toujours comme un fantôme?

M^{lle} TERNAUD se lève, va à elle et lui met affectueusement la main sur les cheveux.)

THÉRÈSE. — Six jours depuis notre départ, et il ne m'a pas donné signe de vie.

M^{lle} TERNAUD. — Sait-il seulement où tu es?... Et toi, sais-tu ce qu'il fait?

THÉRÈSE, fébrile. — Ce qu'il fait? Il s'amuse, puisque, selon toi, c'est la seule existence qui lui convienne.

M^{lle} TERNAUD. — Ai-je jamais dit cela?

THÉRÈSE. — A peu près. Et quant à découvrir où je me cache, ce n'était pas difficile. Tu es ma seule amie véritable, tu étais mon refuge désigné; il savait bien que j'étais partie avec toi.

M^{lle} TERNAUD. — Pouvait-il supposer que je t'emmènerais à Marseille.

THÉRÈSE. — Il avait ton adresse, tu l'as donnée plusieurs fois devant lui.

M^{lle} TERNAUD. — Eh! Justement! Il a dû croire que je te ferais prendre une tout autre direction.

THÉRÈSE. — Pourquoi?

M^{lle} TERNAUD. — Pour dépister ses recherches.

THÉRÈSE. — Ne le défends pas. Sois avec moi, je t'en prie, tout à fait avec moi, car je n'ai plus que toi, tante Zé. (Se jetant dans ses bras.) Je n'ai plus que toi.

M^{lle} TERNAUD. — Tu souffres.

THÉRÈSE. — Beaucoup! Et pour beaucoup de raisons. Mais la plus douloureuse, vois-tu, c'est qu'à force de douter des autres, on arrive à douter de soi.

M^{lle} TERNAUD, protestant. — Oh!

THÉRÈSE. — Oui, je me demande si j'ai vraiment cette âme que tu regrettais de m'avoir faite!... Jusque'ici, j'ai toujours été très droite et très pure; j'ai le ferme propos de demeurer telle. (Avec douleur.) Mais enfin! Je suis la fille de mon père! J'étais si sûre de lui!... Comment serais-je sûre de moi?

M^{lle} TERNAUD. — Ma pauvre enfant, voilà encore que tu t'exaltes!

THÉRÈSE, allant et venant. — Tant mieux si c'est le moyen de m'élever au-dessus de moi-même. Car c'est peut-être vrai, ce que tu disais tout à l'heure : cette Thérèse que je croyais être, si sévère pour les autres et pour elle-même, c'est peut-être toi qui l'as créée de toutes pièces, c'est peut-être une invention de ton esprit, un personnage tout différent de celui que la nature m'avait destiné. Je suis tranchante, exagérée; c'est peut-être que pour me hausser à ce personnage difficile, il me faut un grand effort, une tension perpétuelle qui m'enlève la bonne grâce et la mesure. (Tout en parlant, elle est allée jusqu'à la fenêtre. Elle l'ouvre violemment, en poussant un profond soupir.)

M^{lle} TERNAUD. — Tu me désoles! Thérèse va chercher une fiole dans la pharmacie. Qu'est-ce que tu cherches?

THÉRÈSE. — La kola. J'ai besoin d'un coup de fouet. Le courage, la volonté, tout ça se trouve dans ce petit flacon.

M^{lle} TERNAUD. — Laisse donc les drogues en repos.

THÉRÈSE, essayant d'être gaie. — Quand vous m'en donnez l'exemple, chère Madame!

M^{lle} TERNAUD. — Je t'ai inculqué ma manie. Encore un reproche à me faire. Bornis ne s'est pas fait faute de me le dire.

THÉRÈSE, préparant la kola sur la table du milieu. — Bornis t'a dit cela pour te taquiner ou par jalousie. Les médecins en veulent aux médicaments qui permettent de se passer d'eux. (Elle boit.)

Scène II

LES MÈMES, SUZANNE

SUZANNE, entrant en coup de vent, avec un cri joyeux. — Mais oui, c'est bien elle. (Se jetant au cou de Thérèse.) Ma chère Thérèse!

THÉRÈSE. — Suzanne!

M^{lle} TERNAUD. — En voilà une surprise!

SUZANNE. — Et la tante Zé! Bonjour tante Zé. (Elle lui serre les mains.) Figurez-vous, j'avais laissé maman à l'hôtel. Quand nous sommes en voyage, règle générale, c'est ce que je fais. J'installe maman dans le reading room avec des journaux, des revues et des romans, et je pégrine avec Ursule, notre vieille femme de chambre. Elle aime mieux ça, cette bonne mère — et moi aussi! Donc, je m'étais lancée à travers Marseille. Je m'amusa. J'adore les ports de mer, surtout celui-là. On y trouve de tout, du nègre, du maltais, de l'italien, du grec, un vrai plum-pudding de nations. Tout d'un coup Ursule me dit : « Oh! Mademoiselle! Voyez donc cette personne qui traverse la chaussée! »... Je regarde... Thérèse!... Je m'arrête, pétrifiée... (A Thérèse.) La femme de Loth, ma chère! (riant.) Tu m'avais changée en statue! Positivement! Enfin! je retrouve l'usage de mes jambes. Mais, tu avais pris de l'avance. Et naturellement, comme je voulais me dépêcher, à chaque instant quelqu'un ou quelque chose me barrait la route, si bien que nous t'avons perdue de vue, je ne sais combien de fois. Mais le ciel était pour nous. (Avec une volubilité croissante.) Je t'ai vue entrer dans cet immeuble. Restait à découvrir l'étage où tu perchais. Pas de concierge. Je sonne au premier. C'était un médecin. Au second. Je tombe sur un incoercible bavard qui veut à toute force me faire entrer chez lui pour visiter ses collections. Je me dégage et je grimpe. Tout cela a pris du temps. Mais enfin je suis arrivée et te voilà! Maintenant, tante Zé, une chaise et un verre d'eau. Car j'ai trop couru, j'ai trop parlé : j'ai la langue sèche et les jambes rompues. (Elle s'assied.)

M^{lle} TERNAUD. — Une orangeade?

SUZANNE. — Parfait!

M^{lle} TERNAUD. — Je vais vous la préparer moi-même. J'y suis remarquable.

Scène III

THÉRÈSE, SUZANNE

THÉRÈSE. — Comment te trouves-tu à Marseille?

SUZANNE. — Nous y passons, en route pour Cannes où les Latour-Vauquelin nous ont subitement invitées à prendre nos quartiers d'hiver. Tu comprends, ces gens, ils s'assomment dans leur grande villa. Alors ils recrutent des pensionnaires surtout, parmi ceux et celles qu'ils soupçonnent d'être au courant des derniers potins. Tu penses si je vais être sur la sellette, moi, ton intime.

THÉRÈSE. — On s'occupe donc de moi?

SUZANNE. — Quelle question! On ne s'occupe que de toi. Epouser un gentil garçon pour lequel on laissait voir un fort sentiment et le planter là le jour de la cérémonie, au moment de monter en sleeping, tu m'avoueras que ce n'est pas ordinaire et tu ne peux pas t'étonner que ça fasse du bruit autre part que dans Landerneau. Donc, je vais être la proie des questionneurs. Fais-moi ma leçon, ma chérie! Que faudra-t-il que je réponde?

THÉRÈSE. — Tu répondras que tu ne sais rien, et que tu n'as, par conséquent, rien à dire.

SUZANNE, se récriant. — On ne voudra jamais me croire. On m'accusera de mal reconnaître les bienfaits dont on m'abreuve. J'entends d'ici le vieux Latour-Vauquelin s'écrier avec sa voix de basse-taille : « Voilà donc le paiement de l'hospitalité! » Mais tu sais, au fond, les Latour-Vauquelin, je m'en moque. Non, ça n'est pas pour eux, ma bonne petite, c'est pour moi que je veux

des détails, beaucoup de détails! Qu'est-ce qu'il y a, voyons. (Interrogeant.) Monsieur de Chantemeuse?...

THÉRÈSE, rompant les chiens. — Comment a-t-on vu mon départ? Je n'avais mis personne dans ma confiance, pas même toi.

SUZANNE. — Et vos quarante domestiques! Autant de bons semeurs de mauvaises nouvelles! En vingt-quatre heures tout Paris savait l'événement. Ce qu'il fait travailler les cervelles! Je ne te rapporte pas tout ce qu'on imagine pour expliquer cette fugue.

THÉRÈSE. — Je n'y tiens pas.

SUZANNE. — Et tu fais bien, car ce n'est pas tout le temps très bienveillant.

THÉRÈSE, avec ironie. — Bien entendu, c'est moi qu'on accuse?

SUZANNE. — Dame! C'est toi qui es partie. Oh! ton mari est très correct. Il s'est terré. On ne le voit pas. Mais tout de même, on sait qu'il est resté dans l'hôtel avec ton père. Alors on se dit : « Evidemment les torts ne sont pas de son côté. »

THÉRÈSE, même jeu. — Evidemment.

SUZANNE. — Ma chère, les apparences sont contre toi, et il n'y a pas à dire non. C'est là-dessus que les envieux et les indifférents établissent leur diagnostic. Tant qu'on ne saura pas le fond des choses...

THÉRÈSE, sûrement. — Je ne veux pas qu'on le sache.

SUZANNE. — Mais, c'est fou! Réfléchis un peu... Moi qui t'aime et qui te sais par cœur, je suis et je me déclare pour toi envers et contre tous. « Ma chère Thérèse ne peut rien faire qui ne soit absolument bien! » Voilà ce que je pense et ce que je dis... Mais on me ferme la bouche avec cette vieille rengaine que je suis ton amie et que, par conséquent, je ne suis pas impartiale; qu'au surplus, s'il y avait en ta faveur un argument péremptoire, je ne manquerais pas de le produire, au lieu de m'en tenir à d'énergiques et vagues affirmations. Ma chérie, c'est cet argument sans réplique qu'il faut me fournir pour paralyser d'un seul coup toutes les mauvaises langues.

THÉRÈSE. — Ma chère Suzanne, je te remercie d'avoir confiance en moi. Je te demande de continuer, mais sans insister pour connaître mon secret. Je ne peux pas te le confier. Il est de ceux qu'on rend plus lourds en les partageant, fût-ce avec sa meilleur amie. (Elle lui serre la main.)

SUZANNE, tristement. — C'est donc si grave!

THÉRÈSE. — Oui.

SUZANNE. — Qu'est-ce que tu vas faire?

THÉRÈSE. — Rester ici avec ma vieille tante Zé, et vivre de mes leçons.

SUZANNE. — Toi! Quelle idée! Est-ce que tu es faite pour mener une existence pareille?

THÉRÈSE. — Je suis faite comme toute créature humaine pour faire ce que je dois.

SUZANNE. — Mais, ton père? Tu n'as rien contre ton père?

THÉRÈSE, nerveuse. — Je t'ai demandé de ne pas m'interroger.

SUZANNE. — Moi qui t'avais quittée en plein bonheur! Et maintenant!... Oh! j'ai du chagrin! (Elle pleure.)

THÉRÈSE. — Ça passera.

SUZANNE, avec une gravité douce. — Tu n'es pas gentille de me dire ça. Et c'est si injuste! Tu étais plus riche, plus intelligente, plus jolie que moi. Ça ne m'a pas empêchée de t'aimer! Et c'est au moment où tu as de la peine que mon cœur changerait? Non, va! c'est une saine amitié que celle qui a résisté à l'excès de tes prospérités. Car rien n'est plus faux que le préjugé courant sur le grand nombre d'amis qu'ont les gens heureux!... Les gens heureux n'ont presque jamais que des envieux et des parasites. La véritable amitié, ça pousse surtout dans les ruines comme le lierre et la mousse.

THÉRÈSE, émue. Je te prie de me pardonner... J'ai les nerfs un peu tendus; je te l'ai fait sentir, j'ai été ingrate, car tu m'as fait du bien. Depuis que tu es là, j'ai le cœur moins serré. Crois bien que moi aussi, je t'aime très sincèrement. Embrasse-moi. Je te souhaite tout le bonheur...

SUZANNE, l'interrogeant. — Que tu mérites... Allons! je te laisse. Je m'en vais bien triste. Tu me donneras de tes nouvelles?

THÉRÈSE. — Oui.

SUZANNE. — Villa des Lys, chez les Latour-Vauquelin. (Soupirant.) Oh! ce qu'ils vont me raser!

Scène IV

LES MÈMES, M^{lle} TERNAUD

(Au moment où Suzanne va sortir, M^{lle} Ternaud rentre avec la boisson qu'elle a préparée.)

M^{lle} TERNAUD, à Suzanne. — Et l'orangeade?

SUZANNE. — Ah! c'est vrai! J'avais oublié que j'avais soif. Au galop, tante Zé. J'avais juré de rentrer de bonne heure. Mais nous causons si bien. Le temps a pris ses jambes à son cou. Il faut maintenant que je fasse comme lui. (Elle avale rapidement l'orangeade.) Exquis, bonne tante Zé. Je suis navrée, vous savez, navrée. (Serrant la main de Thérèse.) Encore adieu, ma chérie. (Dans le corridor.) Allons, Ursule. (Elle sort.)

Scène V

THÉRÈSE, M^{lle} TERNAUD

M^{lle} TERNAUD. — Tu lui as expliqué?

THÉRÈSE. — Non!... Je blame ce que mon père a fait, mais rien ne me force à le raconter.

M^{lle} TERNAUD. — Ta conduite parle assez haut contre lui.

THÉRÈSE, vivement. — Ma conduite ne lui fait aucun tort. C'est à moi qu'elle en fait. Suzanne vient de me l'apprendre.

M^{lle} TERNAUD, indignée. — Mais c'est affreusement injuste.

THÉRÈSE. — Je ne demande pas qu'on me rende justice : je veux être en paix avec moi-même. Qu'on dise de moi ce qu'on voudra, et qu'on laisse mon père tranquille : tout est pour le mieux. De cette façon, je me suis satisfaite et je ne lui ai rien coûté. (Voyant que M^{lle} Ternaud met son chapeau.) — Tu sors ?

M^{lle} TERNAUD. — Oui. Il manque encore pas mal de petites choses pour que notre ménage soit au complet et...

Scène VI

LES MÊMES, UNE BONNE

LA BONNE, tenant la porte entrouverte, accent marseillais. — Y a là un monsieur qui demande après Madame.

THÉRÈSE, faisant un pas vers la porte. — Ah ! (Elle s'arrête, pâle d'émotion.)

M^{lle} TERNAUD. — Comment est-il, ce monsieur ?

LA BONNE. — Oh ! très comme il faut. Des moustaches grises, bien frisées, et des gants propres.

M^{lle} TERNAUD. — Dites à ce Monsieur qu'il veuille bien se nommer. Autrement, je ne pourrais le recevoir.

(La bonne disparaît.)

THÉRÈSE, à M^{lle} Ternaud. — Ce n'est pas lui.

LA BONNE rentre et présente sans plateau une carte à M^{lle} Ternaud.

M^{lle} TERNAUD, jetant les yeux sur la carte, à Thérèse. — Ton père !

THÉRÈSE. — Oh ! (Vivement, elle prend son chapeau, son ombrelle et se dirige vers la porte de gauche.)

M^{lle} TERNAUD. — Tu ne veux pas le voir ?

THÉRÈSE, la main sur le bouton de la porte. — Je n'en sais rien... Laisse-moi le temps de me remettre.

M^{lle} TERNAUD. — Il va te demander... m'interroger...

THÉRÈSE. — Réponds-lui... ce que tu voudras ! (Elle entre dans sa chambre.)

M^{lle} TERNAUD, après un moment d'hésitation à la bonne. — Faites entrer.

(La bonne disparaît.)

Scène VII

M^{lle} TERNAUD, MORASSET

MORASSET, très sec. — Vous sortiez?... Je ne vous retiendrai pas longtemps... Où est Thérèse ?

M^{lle} TERNAUD. — Elle est mariée, je n'en suis plus responsable.

MORASSET. — Oh ! pas d'équivoque. C'est vous qui la cachez, j'en suis sûr !

M^{lle} TERNAUD. — Je ne la cache pas.

MORASSET. — Allons ! Vous vous êtes faite complice de cette écervelée. En faisant cela, Mademoiselle, vous avez manqué de jugeotte et de loyauté ?

M^{lle} TERNAUD. — De loyauté ?

MORASSET. — Oui, Mademoiselle, de loyauté. Du reste, voilà dix ans que vous travaillez contre moi.

M^{lle} TERNAUD. — Je ne vous comprends pas.

MORASSET. — Je vous avais confié Thérèse : qu'est-ce que vous en avez fait ? Un personnage de roman, la jeune fille selon la formule Feuillet ou George Sand...

Ah ! vous lui avez rendu un fameux service !

M^{lle} TERNAUD. — Monsieur Morasset ?

MORASSET. — Quoi ! Monsieur Morasset ! Je vous avais chargée de l'éducation de ma fille. Je ne pouvais pas m'attendre que cette éducation serait exceptionnelle. Je pensais que vous lui donneriez de bons principes, ça va de soi, que vous lui apprendriez à être honnête, mais sans exagération, comme tout le monde.

M^{lle} TERNAUD. — Comme vous, par exemple ! Bref, vous me reprochez de ne pas l'avoir élevée dans vos idées !

MORASSET. — Parfaitement ! La vie n'est pas quelque chose de très propre, c'est évident. On est donc absurde, on est impardonnable d'égarer l'esprit d'un enfant dans les jardins de la chimère, de lui créer des besoins factices, de lui donner le goût exclusif et d'ailleurs impossible à satisfaire, d'une nourriture trop relevée. Vous avez mal élevé ma fille, Mademoiselle Ternaud. Vous ne lui avez pas donné mes idées, qui sont les idées courantes, des idées pratiques. Non, vous lui avez soufflé les vôtres, et en lui bourrant la cervelle d'excessifs scrupules, de préjugés vermoulus, vous lui avez rendu intolérable le contact des réalités, de l'humanité vraie. Vous avez fait son malheur tout simplement. Sa conduite présente est la conséquence logique de son éducation. C'est pourquoi, je vous le répète, dans tout ce qui se passe, vous êtes responsable et complice.

M^{lle} TERNAUD. — Il n'y a pas une heure, j'inclinai à me juger moi-même un peu sévèrement. Vous me rassurez. Je ne suis pas d'accord avec vous : c'est le sûr indice que je n'ai pas mal agi.

MORASSET, avec colère. — Ne le prenez pas de si haut. Il n'y a qu'un mot pour caractériser votre conduite : c'est de la trahison !... Ce n'est pas pour ça que je vous payais.

M^{lle} TERNAUD, outrée. — Oh !... (Se maîtrisant.) Vous n'êtes pas de sang-froid.

MORASSET. — Si fait ! Mais je vous parle sans ménagement, comme à une ennemie.

M^{lle} TERNAUD. — Moi ! Une ennemie ?

MORASSET. — Oui, car c'est vous qui êtes entre ma fille et moi, vous seule ! Sans vous...

Scène VIII

LES MÊMES, PUIS THÉRÈSE

M^{lle} TERNAUD va rapidement à la chambre où est entrée Thérèse. (Elle l'appelle.) — Thérèse ! Thérèse !... (Thérèse paraît.) Voici ton père qui m'accuse d'être le seul obstacle à votre réconciliation. C'est à toi de lui répondre... Je ne veux plus intervenir entre vous ; ma dignité me le défend. Expliquez-vous !... (Embrassant Thérèse.) Quoi qu'il arrive, compte sur moi. (A Morasset.) Je vous laisse le champ libre, Monsieur. (Elle sort.)

Scène IX

MORASSET, THÉRÈSE

MORASSET. — Bon voyage ! Je me trompe !... Mauvais voyage ! Et qu'on ne vous revoie plus. Thérèse ! c'est cette vieille détraquée qui a fait tout le gâchis ! C'est elle qui nous a séparés. Mais, tu l'oublieras, elle et ses conseils imbéciles. Je te retrouverai ! Car enfin, j'ai beau être très occupé, je suis un père excellent. (Mouvement de Thérèse.) Oh ! je n'y ai pas grand mérite ? Tu as toujours été très gaie, très aimante. Aussi quand j'ai vu sortir, comme un diable de sa boîte, cette Thérèse inconnue, pleine de discours solennels et revêches, vrai, je suis resté bleu ! C'est fini, hein ? On s'embrasse ?

THÉRÈSE. — De tout mon cœur, si vous avez fait ce que je vous demandais.

MORASSET. — Toujours la marotte !... (Avec un enjouement forcé.) Ah ! ça, décidément, c'est du délire, le délire de la restitution !...

THÉRÈSE. — Oh ! mon père ! Pouvez-vous plaisanter en une pareille matière et dans un tel moment ?

MORASSET. — Pourquoi donc pas ? Je suis enchanté de te revoir, moi ! Et quant à prendre au sérieux les lurlutaines, ça, non, pas plus la semaine qui vient que celle qui s'en va !

THÉRÈSE, avec émotion. — Je vous ai pourtant donné la preuve la plus forte que rien ne me ferait renoncer à mes idées : je leur ai sacrifié plus que ma vie, mon bonheur !

MORASSET. — Tu as fait un coup de tête, ça ne compte pas !

THÉRÈSE, même jeu. — Je vous ai dit il y a dix jours ce que je pensais, ce que je pense toujours. Je vous aime, mon père. C'est pourquoi je veux qu'il n'y ait rien contre vous qui puisse...

MORASSET, l'interrompant. — Hé ! Il n'y a contre moi que ton intolérance ! Comprends donc...

THÉRÈSE. — Non ! Il y a des choses qu'il vaut mieux ne pas comprendre : c'est le plus sûr moyen de ne pas les faire !

MORASSET. — Mais, sapristi, on ne vit pas de belles théories qui ne sont d'ailleurs que de vieilles phrases !... Tu admettras bien...

THÉRÈSE. — Non ! Rien ! Je vous l'ai dit : je ne suis pas souple. Je me tiens à l'antique, à l'immuable formule : « L'honneur avant tout. » Le vôtre était en péril, j'ai tâché de le sauver !

MORASSET, changeant de ton. — Oui, parlons-en. Crois-tu que les extravagances soient propres à me faire reluire. Si c'est toi qui me jettes la première pierre, je suis bien sûr d'être lapidé !

THÉRÈSE. — Ce n'est pas vous, c'est moi qu'on juge mal. Mais moi, peu m'importe.

MORASSET, railleur. — Ah ! ça, il faudrait s'entendre. Ou les mauvais jugements sont à craindre, ou ils ne le sont pas. Si tu declares n'en pas souffrir, tu ne peux pas avoir peur que j'en souffre.

THÉRÈSE. — Ce qui m'aide à les braver, c'est que je ne les mérite pas. Moi, je n'ai pas de reproches à me faire.

MORASSET, vivement. — Et moi, je ne m'en fais pas et personne que toi ne s'avise de m'en adresser.

THÉRÈSE. — Parce qu'on ne sait pas, ou qu'on vous redoute. Mais moi qui sais... Ah ! tenez, nous sommes encore plus séparés que vous ne le pensiez. Par la blessure que j'ai reçue, toute ma confiance s'en est allée. Aujourd'hui, ce n'est plus telle ou telle partie de votre fortune, c'est votre fortune tout entière qui m'est suspecte, — et que je repousse.

MORASSET. — Allons ! allons ! Tout cela est absurde. Heureusement que tu es tombée sur un mari raisonnable, un garçon intelligent avec qui je m'entends à merveille. Nous sommes convenus qu'on te laisserait le temps de réfléchir, comptant bien que tu nous reviendrais de plein gré. Mais puisque ce bon mouvement se fait trop attendre, en avant les grands moyens. Je ne te rappelle plus à la raison, j'use de mon autorité, je t'emène.

THÉRÈSE, avec étonnement. — Vous m'emenez ?

MORASSET. — Certainement.

THÉRÈSE, calme. — Non, mon père, vous ne m'emenez pas !

MORASSET. — Hein ! Tu prétends me résister en face ?

THÉRÈSE. — Vous m'y forcez ! Je vous déclare que je ne vous suivrai pas.

MORASSET. — Voilà comment tu arranges les choses ? Par bonheur, il y a le code. Je suis ton père. Tu n'as que vingt ans. Tu me dois obéissance.

THÉRÈSE. — Je ne suis qu'une femme et vous tablez sur mon ignorance probable de la loi. Mais sans avoir étudié votre code, je suis renseignée sur un point : depuis huit jours, vous n'avez plus d'autorité sur moi.

MORASSET, ironique. — Voyez-vous ça !

THÉRÈSE. — Je suis émancipée par mon mariage. Seul, mon mari pourrait réclamer l'assistance des pouvoirs publics et même de la force armée pour me faire réintégrer le domicile conjugal. Du reste, lui aussi trouverait à qui parler. (Amèrement.) — Mais je ne crois pas qu'il se soucie d'engager avec moi ce genre de conversation.

MORASSET. — C'est ce qui le trompe. Ton mari est ici !

THÉRÈSE, très émue. — Ah !

MORASSET. — Je ne fais que le précéder. J'ai tenu à passer le premier, d'abord pour dire son fait à cette M^{lle} Ternaud. Je le lui ai dit. Ça m'a soulagé. Puis c'était moi qui étais la cause de votre malentendu. J'espérais le dissiper à moi tout seul. Amour-propre d'auteur. Je n'ai pas réussi. Michel va venir à la rescousse.

THÉRÈSE, dans la plus grande agitation. — Je ne veux pas le voir... non, à aucun prix.

MORASSET. — Ah ! pardon ! Il paraît que je n'ai plus d'autorité sur toi. A ton mari de faire valoir la sienne. (La porte du fond s'ouvre, Michel paraît.)

Scène X

LES MÊMES, MICHEL

MORASSET, à Michel. — A vous la parole, mon cher. Je n'ai rien obtenu. Tâchez d'être plus éloquent. (Il se dirige vers la porte.)

THÉRÈSE, vivement. — Restez...

MORASSET. — Ah ! elle a peur ! C'est bon signe ! (Il sort.)

Scène XI

THÉRÈSE, MICHEL

Moment de silence.

THÉRÈSE, àprement, à Michel qui est resté au fond. — Ainsi, c'est bien vous ! Vous pouvez vous représenter devant moi !

MICHEL, très doucement. — Vous deviez revenir ou je devais vous rejoindre ; mais il était certain que nous devions nous retrouver.

MICHEL, même jeu. — Non !

THÉRÈSE, ironique. — Vous avez des arguments nouveaux pour me prouver que je ne vois pas les choses telles qu'elles sont.

MICHEL. — Je ne suis pas ici pour recommencer d'inutiles discussions. J'y suis uniquement parce que je vous aime.

THÉRÈSE, indignée. — Ah ! taisez-vous !

MICHEL. — Vous m'aviez fait une grave injure. D'abord je n'ai pas su qui l'emporterait dans mon cœur, de l'amour ou de l'orgueil blessé. Voilà pourquoi j'ai mis plusieurs jours entre l'affront et la décision à prendre... Vous le voyez : c'est l'amour qui a vaincu.

THÉRÈSE, même jeu. — Vous m'aimez, vous ?

MICHEL. — Oui, Thérèse.

THÉRÈSE. — Allons donc ! Est-ce que cet amour dont vous osez me parler a pu changer une parcelle de votre cœur ? Non ! mon père m'a renseignée. Il m'a vanté votre raison, votre intelligence. J'ai compris. Vous êtes toujours le même ! Eh ! bien, moi non plus, je n'ai pas changé.

MICHEL. — Écoutez-moi.

THÉRÈSE, poursuivant d'une voix sifflante mais qui finit par se mouiller de larmes. — Ou plutôt, si, j'ai changé, oh ! oui, du tout au tout ! Vous vous croyiez bien sûr de moi, n'est-ce pas ? Vous en étiez resté au préjugé commode que la passion a tous les droits, y compris celui d'immoler la conscience ! Mon départ aurait dû vous ôter cette illusion. Ah ! oui, je vous aimais. Mais mon amour m'est apparu indigne de moi ; j'ai résolu de m'en guérir et je m'en suis guérie.

MICHEL. — Thérèse.

THÉRÈSE. — Oui ! j'ai souffert, je ne m'en cache pas. Cet amour que vous ne méritiez plus, il avait poussé en moi de fortes racines et il était à la minute de s'épanouir tout à fait. Pourtant, je n'ai pas hésité. (Se frappant la poitrine.) Je me le suis arraché de là, mon cœur dut-il venir avec. Et maintenant, c'est fini ! c'est fini ! Vous n'êtes plus rien pour moi, rien ! (Elle s'assied et s'essuie brusquement les yeux.)

MICHEL, doucement. — Vous le croyez ?

THÉRÈSE. — Ah ! Dieu ! S'il est une chose dont je suis sûre !...

MICHEL, même jeu. — Vous vous trompez.

THÉRÈSE. — Vous avez de l'audace.

MICHEL. — Je vous connais mieux que vous-même.

THÉRÈSE. — En vérité...

MICHEL, s'agenouillant. — Thérèse ! Ce que tu penses, ce que tu ressens, veux-tu que je te le dise, puisque tu l'ignores ! C'est que tu m'aimes, toi aussi !

THÉRÈSE, reculant. — Moi ?

MICHEL, la retenant par la main. — Oui, toi ! c'est que tu as gardé comme moi l'ardent, l'ineffaçable souvenir de notre premier baiser.

THÉRÈSE, essayant de se dégager. — Mais je vous défends de me parler ainsi. Moi, penser sans horreur à ce moment de faiblesse ! Je me prendrais en haine et en dégoût.

MICHEL, debout et la retenant. — Je te dis que tu n'as rien oublié, que tu comptais comme moi les jours, les heu-

res, les minutes en m'attendant. Et maintenant, quand tu te crois le cœur brûlé de colère, tu te trompes, te dis-je, c'est un feu divin qui le pénètre et l'amollit.

THÉRÈSE. — C'est monstrueux! Ah! ça, quels mots faut-il vous cracher à la figure pour vous convaincre que je vous exècre, que je vous...

MICHEL, l'interrompant. — Insulte-moi, cela ne change rien aux choses! Thérèse, tu es une amoureuse! Oui, tu t'es révélée tout entière dans le premier choc de nos lèvres.

THÉRÈSE. — Moi!...

MICHEL. — Tu m'as aimé à première vue. C'est toi qui me l'as dit. Est-ce qu'alors tu l'inquiétais de savoir ce que je valais moralement? Non! Tu en as cru l'angoisse délicate qui te serrait le cœur quand je touchais ta main. Qu'est-ce que cela te fait que je sois bon ou mauvais? En amour, il n'y a que l'amour qui compte et nous nous aimons.

THÉRÈSE, avec désespoir. — Tout cela, c'est l'erreur, le passé, ce qui ne sera plus jamais.

MICHEL, d'une voix de plus en plus chaude. — C'est ce qui sera jusqu'à notre dernier souffle. Il y a entre nous un lien plus fort que la volonté, plus fort que tout.

THÉRÈSE. — Il n'y a plus entre nous que mon mépris.

MICHEL. — Il y a l'amour, il y a le désir!... Depuis six jours que je souffre loin de toi, crois-tu que ce soit ton âme que j'évoque? Non, c'est ton corps charmant, c'est ta taille souple, tes lèvres de délices, ces lèvres que tu m'as données et que tu vas me rendre!

THÉRÈSE, d'une voix étranglée par l'émotion. — Livrez-moi passage... ou j'appelle!

MICHEL, la prenant dans ses bras. — Je suis ton mari. Personne n'entrera ici sans ma permission.

THÉRÈSE, se débattant. — Laissez-moi... Laissez-moi... C'est une infamie! (Longuement Michel l'embrasse sur les lèvres. Thérèse, d'une voix mourante, comme au premier acte) Ah! Michel!...

MICHEL, après un temps, la tenant presque défaillante, à demi-voix. — Tu vois bien que tu m'aimes.

THÉRÈSE se dégage brusquement, et se jetant dans un fauteuil, les deux mains sur le visage, elle murmure. — Ah! je suis une misérable! (Elle pleure éperdument.)

MICHEL tout près d'elle, très tendrement. — Ma chérie!...

THÉRÈSE se relevant avec une exaltation croissante. — Vous avez dit vrai!... Je ne me connaissais pas!... Mais maintenant, je sais qui je suis et je me juge! Vous m'avez prise dans vos bras et j'y suis restée, non par violence, mais par ma volonté, ou plutôt par une trahison de ma volonté. J'ai été lâche; je sens que je le serais encore!... Comprenez-vous cela? Je vous méprise et je vous aime! Et moi, je me méprise de vous aimer. Se donner sans estime ou se donner sans amour, la honte est pareille. Cette honte-là, je n'en veux pas, oh! non, je n'en veux pas.

MICHEL, inquiet. — Thérèse!

THÉRÈSE, même jeu, à Michel. — Il y avait en moi une créature de sens que je ne soupçonnais pas, une créature capable des pires abdications. Elle est née de ton baiser, il faut qu'elle l'efface. (Elle court à la pharmacie demeurée ouverte, y saisit un flacon et en avale d'un trait le contenu.)

MICHEL, courant à elle. — Que fais-tu? Qu'y a-t-il dans ce flacon? (Il s'en empare et regarde l'étiquette.) De la morphine! (Avec un cri d'épouvante.) Oh! malheureuse!

THÉRÈSE. — Maintenant, peu importe que je t'aime et que tu le saches. Je n'ai plus peur, ni de toi ni de moi. (Elle se laisse aller dans ses bras.)

MICHEL. — Je te sauverai. (Il veut se dégager pour courir à la porte du fond, criant) Du secours!

THÉRÈSE, se cramponnant à lui. — Non! N'appelle pas! C'est inutile!... Mon bien-aimé, restons seuls jusqu'au bout. Ce ne sera pas long!... (Elle tombe défaillante. Michel la porte sur la chaise longue.)

MICHEL, dégagé, se relève, va à la porte comme un fou et appelle: Quelqu'un! — Du secours!...

LA BONNE, accourant. — Qu'est-ce qu'il y a? (Apercevant Thérèse inanimée.) — Jésus! La jolie dame, elle est morte!

MICHEL. — Un médecin! Vite!... Courez! (La bonne disparaît, il revient vers Thérèse et s'agenouille près d'elle.)

MICHEL, avec désespoir. — Oh! pourquoi as-tu fait cela? THÉRÈSE, d'une voix qui s'affaiblit. — Je ne pouvais vivre ni sans toi, ni avec toi... Cette fois, je m'en vais loin, bien loin... Je ne pourrai pas revenir... et tu ne pourras pas me rejoindre!...

MICHEL, sanglotant. — Mais je t'adore!... ma Thérèse!... Ne t'en va pas!... Reste avec moi, je t'en supplie... Tu verras!... Je travaillerai... Je ferai ce que tu voudras... THÉRÈSE, d'une voix presque éteinte. — Trop tard!... (Elle perd connaissance.)

ACTE IV

Dans une petite villa, au golfe Juan. Salon en cretonne; dans un pan coupé à gauche, large baie donnant sur un perron; on aperçoit un coin de la Méditerranée à travers des mimosas en fleurs et de grands phénix. Au premier plan à gauche, porte donnant sur une antichambre; au premier plan à droite, porte menant à la chambre de Thérèse. Mobilier amusant, du goût, sans aucun luxe. Près de la baie grande ouverte, un cheval avec une aquarelle commencée.

Scène première

MICHEL, GÉLINOT, tenant à la main une poterie émaillée.

MICHEL. — Voilà l'objet! Sans amour-propre d'auteur, cet émail me paraît assez réussi.

GÉLINOT. — C'est ravissant.

MICHEL, se frottant les mains. — Je crois qu'avec ma combinaison, laquelle est fort simple, nous tenons un joliillon de bénéfices.

GÉLINOT. — Tu es étonnant!

MICHEL. — En quoi?

GÉLINOT. — Après la rupture avec ton beau-père, rupture encore inexplicable... (Geste de Michel.) Je ne veux rien savoir... tu es venu me demander un moyen de te suffire à toi tout seul. J'avais ici cette fabrique de céramique qui ne marchait guère. Je l'y ai placée, croyant te rendre service, et il se trouve que j'ai tout simplement fait une très bonne affaire!

MICHEL, riant. — Neuf! C'est le tableau des braves gens qui gagne. Il y a des moments comme ça!

GÉLINOT. — On les compte. Toujours est-il qu'en moins d'un an, tu es devenu un chef de laboratoire excellent.

MICHEL, riant. — Merci, patron!

GÉLINOT. — Et tu as l'air si content!

MICHEL. — J'en ai l'air et la divine chanson.

GÉLINOT. — Avec les huit mille francs de traitement!

MICHEL. — Tu oublies que tu me loges, et, ce me semble, assez coquettement. Tu as eu la bonne idée d'établir ta fabrique dans un coin merveilleux: ce golfe Juan est un décor de féerie. Pendant que tu étais en verve, tu as eu l'idée non moins heureuse de m'installer ici, pas trop loin de mes fourneaux, — mais à l'abri de leurs cheminées; en sorte que, tous les dimanches, comme aujourd'hui, je peux très facilement m'imaginer que je suis un bon bourgeois fort à son aise, qui se paie une jolie villégiature d'hiver, — tout en faisant des économies, car nous en faisons!

GÉLINOT. — Toi qui avais le geste auguste du semeur, (Il fait le geste.) qui lançais si follement l'argent par les fenêtres!

MICHEL. — J'essaie maintenant de le ramasser... sans me salir les mains. (Riant et montrant la poterie.) Si, en me les salissant. Mon bon Gélino, je te suis tendrement reconnaissant. Va, de nous deux, l'obligé, c'est bien moi. Si tu ne nous avais pas tendu la perche, nous restions joliment embourbés. Or, je veux bien reconnaître que mon cher patron n'a peut-être pas à se plaindre de la façon dont je tiens mon emploi: mais il reconnaîtra, lui, qu'en me l'offrant il me croyait tout à fait incapable de le tenir.

GÉLINOT, souriant. — Non! Pas tout à fait...

Scène II

LES MÊMES, THÉRÈSE

MICHEL. — Vous faites bien d'arriver, ma chère. Nous étions là à nous faire des congratulations réciproques. C'était du dernier grotesque.

GÉLINOT. — Mais non! Ce n'est pas vous, Madame, qui me désapprouverez d'avoir exprimé à votre mari un peu de la grande estime qu'il m'inspire. (Geste de protestation de Michel.)

THÉRÈSE, heureuse. — Certes non. Je regrette même de vous avoir interrompu. Vous dinez avec nous demain, ne l'oubliez pas. GÉLINOT. — J'abuse véritablement: c'est la troisième fois depuis huit jours...

MICHEL, l'interrompant. — Ne dis pas de bêtises!

GÉLINOT. — Si. Je me rends très bien compte que je suis encombrant. Que voulez-vous? c'est de l'égoïsme. J'ai beau posséder un tas d'immeubles, mon cœur n'a pas de chez lui. Alors je viens chez vous le chauffer à votre bonheur.

MICHEL. — Marie-toi.

GÉLINOT, assombri. — Non! j'avais fait un rêve. J'ai cru le saisir. Il s'est évaporé. Je ne rêverai plus et je ne me marierai pas. (Silence.)

MICHEL, lui tendant son porte-cigarettes. — Une cigarette?

GÉLINOT, prenant et allumant. — Merci! (À Thérèse.) Il y a longtemps que M^{lle} de Vimereux ne vous a écrit?

THÉRÈSE. — Comment! vous ne savez pas? Vous ne lisez donc pas la « liste des Étrangers »? Suzanne est à Cannes.

GÉLINOT. — Vous l'avez vue?

THÉRÈSE. — Pas encore. Mais elle ne peut tarder à venir me trouver.

GÉLINOT. — Toujours chez les Latour-Vauquelin?

THÉRÈSE. — Non, elle a changé de pension. Cette année, elle est descendue chez les Morainval. Oh! elle est très demandée.

MICHEL, comme malgré lui. — Pas en mariage.

THÉRÈSE, vivement. — Si! Seulement, elle est très difficile.

GÉLINOT. — C'est vrai! Mais elle a le droit de l'être.

MICHEL. — Je ne veux pas en dire de mal. Je mentirais, car je n'en pense que du bien, beaucoup de bien... D'ailleurs, elle est l'amie de Thérèse: cette caution me suffit. (Un temps.)

GÉLINOT. — J'en ai été très amoureux. Elle n'a pas voulu de moi. Je ne lui en garde pas rancune. Avec de l'amour trahi, on ne fait que de la haine... Mais M^{lle} de Vimereux a toujours été avec moi d'une parfaite loyauté. Et quoi qu'en pense le moraliste, je lui souhaite sincèrement tout le bonheur qu'elle ne m'a pas permis de lui donner! Michel lui serre la main silencieusement. Un point, c'est tout! Au revoir, mes amis.

MICHEL. — Où vas-tu?

GÉLINOT. — Promener mon auto. Ça ne te tente pas?

MICHEL, souriant. — Beaucoup! Mais moins que de rester ici. C'est dimanche, mon jour de pleine liberté, le seul jour où il me soit permis d'être tout à ma femme et à monsieur notre fils. Ce pauvre dimanche! Je me rappelle l'horreur qu'il m'inspirait quand c'était le jour d'oisiveté... des autres! Maintenant, une fois par semaine, j'ai l'âme légère d'un collégien en vacances: je jouis délicieusement de mes heures de flânerie. (Avec une gravité comique.) Pourquoi, Monsieur? C'est que je les ai gagnées par mon travail! (Riant.) Et maintenant, mon cher patron, à votre tour. Allez travailler. Allez faire votre métier de chauffeur.

GÉLINOT, sur le bout du perron. — Mes compliments à M^{lle} Ternaud. Que devient-elle? On ne la voit plus.

THÉRÈSE, riant. — Oh! depuis qu'elle est grand-mère, elle ne quitte plus la nounou. En ce moment, elle surveille la promenade de Christian.

GÉLINOT. — À demain. (Il sort.)

Scène III

MICHEL, THÉRÈSE

(Thérèse s'installe devant son aquarelle. Michel s'assied auprès d'elle, un peu en arrière; tous deux regardent le paysage.)

THÉRÈSE. — Quels toits! C'est décourageant pour les pauvres peintres!

MICHEL. — On voudrait dire des choses devant ça. Mais non! Il vaut mieux pas. Cette nature-là dépasse la puissance du verbe.

THÉRÈSE, travaillant. — Comme c'est violent! Les vibrations lumineuses sont tellement intenses qu'il semble qu'on les perçoive même par les oreilles, qu'on entende le soleil.

MICHEL. — C'est presque trop beau. Ça a l'air d'une récompense.

THÉRÈSE, se tournant vers lui tendrement. — C'en est une! Ne l'as-tu pas méritée, mon cher aimé!

MICHEL, souriant. — Parce que j'ai quitté pour une vie qui m'intéresse mes habitudes de désœuvré. C'est comme si tu me félicitais de n'avoir pas hésité entre la santé et la maladie.

THÉRÈSE. — Rien ne l'obligeait à une pareille transformation, à l'enterrer dans des provinces, à devenir l'employé de M. Gélino. Tu étais toujours le marquis de Chantemeuse. Tu pouvais m'oublier.

MICHEL. — Voilà l'erreur! Non, ma Thérèse, je ne pouvais pas: je n'aurais jamais pu l'oublier. Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait par pure nécessité, parce que je ne pouvais pas faire autrement... Ah! Quand je t'ai vue si pâle, les paupières déjà fermées, quand l'ombre de la mort a passé sur ton cher visage, j'ai senti la grande secousse, celle qui fait tomber des yeux les plus prévenus les bandeaux les mieux attachés! J'ai vu la vérité, qu'il n'y avait qu'une route à suivre: la tienne!

THÉRÈSE. — Michel!

MICHEL. — Ton père, lui, s'est obstiné...

THÉRÈSE. — Chut!

MICHEL. — Ne parlons pas de lui, c'est convenu.

THÉRÈSE, tendrement. — Ainsi, c'est bien vrai? Tu ne regrettes rien?

MICHEL. — Si! Je regrette d'avoir gâché mon temps, d'avoir laissé la rouille se mettre sur mon cerveau. Je me demande souvent si je suis capable, à moi tout seul, de te refaire une fortune, de te rendre la large existence à laquelle tu as droit.

THÉRÈSE, vivement. — Qu'est-ce que tu dis? Changer? Oh! non! On est si bien... on est si près l'un de l'autre! Ici, rien ne gêne, rien ne distrait notre mutuelle tendresse. Pour loger les grands bonheurs, rien ne vaut les petits coins!

MICHEL, attendri, l'attirant à lui et l'embrassant. — Ma Thérèse!

THÉRÈSE, souriant. — Prends garde, tu prends l'accent! MICHEL. — Méchante! (L'embrassant de nouveau.) Je me venge.

THÉRÈSE, toujours dans ses bras, avec un long soupir. Ah! Michel! quand je pense que ces choses ont failli ne pas être! (Baisant la voix.) Veux-tu que je te dise? Lorsque je t'ai quitté si brusquement, puis, quelques jours après, quand j'ai voulu mettre la mort entre nous, j'ai cru que c'était le devoir. Je l'ai fait bravement, sans hésiter!... (Avec tendresse.) Mais c'était... avant! Maintenant... ah! maintenant, il me semble que je ne pourrais plus!...

MICHEL, dans un long baiser. — Adorée!...

Scène IV

MICHEL, THÉRÈSE, M^{lle} TERNAUD

M^{lle} TERNAUD, entrant joyusement. — Ne vous dérangez pas. Mes chers enfants, je vous annonce que M. le comte de Chantemeuse, votre fils, est bien décidément un ange.

THÉRÈSE, riant. — Je m'en doutais.

M^{lle} TERNAUD. — Il vient de se promener une heure durant sans pousser le moindre cri.

MICHEL, grave. — Et il a dit des choses remarquables.

M^{lle} TERNAUD. — Non, mauvais père. Il n'en dit pas encore. Mais je suis sûre qu'il en pense.

Scène V

LES MÈMES, SUZANNE

SUZANNE, qui est entrée par le perron sans être annoncée. — Me voilà!

THÉRÈSE, avec un cri joyeux. — Enfin! Ma bonne Suzanne!...

(Elle l'embrasse, Suzanne et Michel se serrent la main.)
SUZANNE, galement. — Inutile de s'informer. A votre air, on voit tout de suite qu'ici on ne casse pas de sucre sur le dos de la Providence. (A Mlle Ternaude.) Tante Zé, mes deux jolies sont à votre disposition.

M^{lle} TERNAUD. — Et je me dépêche d'en profiter, ma mignonne.

SUZANNE. — Et le bébé?

M^{lle} TERNAUD, gravement. — M. le comte est en train de goûter.

(Elle sort.)

Scène VI

MICHEL, THÉRÈSE, SUZANNE

SUZANNE, se jetant dans un rocking-chair. — Ah! mes petits amis, qu'il fait bon chez vous! On respire à pleins poumons. Ça sent la bonne humeur, la liberté! Crevants, les Morainval, absolument crevants. Encore plus que les Latour-Vauquelin. D'ailleurs, même largeur d'esprit, même bienveillance pour le prochain. Croyez-vous qu'on y potine encore sur vous?

MICHEL. — Après dix-huit mois!
SUZANNE. — C'est improbable, hein? mais c'est comme ça! (A Michel.) On continue à parler ferme contre la longévité de vos nobles résolutions.

MICHEL, souriant. — Tant pis pour les parieurs.
SUZANNE. — C'est un tuyau que vous me donnez?
MICHEL. — Tout ce qu'il y a de plus solide. Demandez à Thérèse.

SUZANNE. — Ah! ça, qui voyez-vous ici?
THÉRÈSE. — Personne.

MICHEL. — Nous seuls et c'est assez!
SUZANNE. — Vous ne vous ennuyez pas?

MICHEL. — Non! Et surtout on ne nous ennue pas!
SUZANNE, avec conviction. — Vous êtes admirables!

THÉRÈSE, riant. — C'est bien sans le faire exprès.
SUZANNE. — Moi, vous savez, cette vie d'ermite, j'en mourrais. Pas toujours folâtre, le monde. Mais c'est mon élément. Peut-être que les poissons rouges ne s'amuse pas énormément dans leur bocal; mais il ne faut pas les en sortir!... (Soupirant.) — Ah! si j'avais seulement... voyons, combien?... Vingt-cinq mille francs de rente...

THÉRÈSE. — Qu'est-ce que tu ferais?
SUZANNE. — J'épouserais un délicieux jeune homme qui a tous mes goûts, ou, si vous aimez mieux, tous mes défauts et qui fait peut-être en ce moment le même rêve que moi. Malheureusement, sous le rapport de la monnaie, nous sommes tous les deux logés à la même enseigne, et on ne peut pas dire que ce soit fastueux.

MICHEL, riant. — Vous voulez faire rapidement fortune? Consultez une somnambule. Achevez des obligations à lots. Du hasard on peut tout attendre, même le bien!

SUZANNE. — Le hasard! Je n'en dis pas de mal! C'est le patron des bons à rien! Il faut bien qu'ils aient quelque chose pour eux...

THÉRÈSE, qui regardait dans le jardin. — Il va te faire une surprise agréable, le hasard.

SUZANNE. — Ça le changera.

THÉRÈSE. — Je t'annonce M. de Lussac.

SUZANNE, riant. — Oh! Ça n'est pas une surprise!

THÉRÈSE. — Ah!

SUZANNE. — C'était chose convenue.

THÉRÈSE, souriant. — Un rendez-vous?

SUZANNE. — Oui, ma bonne dame. Ne vous en offusquez pas. Nous sommes si sûrs de nous, si raisonnables! Alors nous jouons un peu avec le feu. Il n'y a aucun danger et c'est amusant!... Ce sont les petits profits de la sagesse.

Scène VII

LES MÈMES, GASTON

GASTON. — Mesdames, Monsieur, votre serviteur... Il est furieux, votre serviteur! Quel soleil! Quelle poussière! Ah! le Midi!...

MICHEL. — Tu ne vas pas en dire du mal?

GASTON. — Si. La nature avait fait quelque chose de très bien : elle nous avait donné l'hiver à Paris, c'est-à-dire l'ombre et la fraîcheur, pour nous reposer des beaux jours, des atroces beaux jours, pendant lesquels nous avons été cuits, séchés, saupoudrés de microbes. On a trouvé que ce n'était pas bien arrangé comme ça; on invente des pays où l'été recommence! C'est idiot!

MICHEL, riant. — Alors, qu'est-ce que tu viens faire à Cannes?

GASTON. — J'y viens pour te voir.

MICHEL. — Blagueur!

GASTON. — Evidemment. Tu veux la vérité?...

MICHEL. — Non.

GASTON. — Tu l'auras tout de même.

SUZANNE. — La vérité, c'est une personne bien court vêtue. Est-ce que les dames peuvent rester?

GASTON. — Oui. Elles nous seront même utiles pour d'ultérieures délibérations. (A Michel.) Tu me demandais ce que j'étais venu faire à Cannes? J'y suis venu réfléchir! — A Paris, il n'y a pas moyen: on fait trop de bruit.

MICHEL. — Et quel est l'objet de tes réflexions?

GASTON. — Voici! Vous savez que depuis pas mal de temps, on s'entretenait tout bas et même tout haut d'un projet d'union entre le jeune Gaston de Lussac et la noble princesse Sonia Skobaroff.

MICHEL. — Ce n'était pas sérieux.

GASTON. — Si fait. Tout ce qu'il y a de plus sérieux, c'était même lugubre. Or, le jeune Gaston vient d'être mis en demeure de faire nettement connaître ses intentions.

MICHEL. — Alors?

GASTON. — Alors, il se demande, le jeune Gaston, devant cette occasion qui passe, si bien décidément il doit la saisir par l'un de ses rares cheveux.

MICHEL, haussant les épaules. — Quelle folie!

GASTON. — Une folie! flétri! Ce serait un mariage de raison, un vrai. Alors, tu ne me conseilles pas?... Pourtant, au nom du patriotisme!... L'Alliance!... Non? (Se tournant vers Thérèse.) Et vous, Madame? (Thérèse garde le silence.) Non plus? (A Suzanne.) Et vous Mademoiselle. (Suzanne se tait.)

Même enthousiasme? Allons! j'ai bien fait d'envoyer ma lettre.

SUZANNE, vivement. — Quelle lettre?

GASTON, triomphant. — Ma lettre de démission, parbleu. Voyons, sérieusement, est-ce que vous avez cru?...

MICHEL, riant. — Ouf! J'étais vraiment inquiet!

GASTON, tragique. — Cet homme a douté de moi! Voilà le châtiment.

SUZANNE. — Comment? Vous renoncez à couronner la flamme de cette vieille exotique! Un million de revenus! Tous les rieurs seraient de votre côté.

GASTON. — Oui! Mais il y a moi qui ne rirais pas! Non, tenez, je n'ai pas d'ambition. Si j'avais seulement...

THÉRÈSE, souriant. — Vingt-cinq mille francs de rente.

GASTON. — C'est ça! Vingt-cinq mille francs de rente...

SUZANNE. — Qu'est-ce que vous feriez?

GASTON, sourit. — Vous ne vous en doutez pas?

SUZANNE, un peu troublée, mais souriante, à Thérèse. — Thérèse, montre-moi donc un peu la bonbonnière. Et surtout, allons faire connaissance avec M. ton fils.

Scène VIII

MICHEL, GASTON

GASTON. — Le voilà, le rêve.

MICHEL. — Elle est charmante.

GASTON. — Et, je suis charmant, et nous ferions très bien en paire, c'est convenu! Mais pas plus d'argent l'un que l'autre, ça tranche la question!... Parlons de toi.

Alors, mon vieux Michel, ça marche, la cuisine? Tu as mordu au vernis et à la terre glaise?

MICHEL. — Parfaitement! Oh! je ne déroge pas! Gentilhomme potier, c'est bien l'équivalent de gentilhomme verrier!... Et je vis dans un état très proche voisin de la parfaite béatitude.

GASTON. — Renversant! Quand tu m'as écrit ça la première fois, je n'y croyais pas! Cette orgie de vertu! Je me disais, il s'offre ma tête. Et puis j'ai réfléchi. En somme, on est dès le collège ce qu'on sera plus tard dans la vie. Tu étais un bon élève, un enfant sage. Tu devais nous lâcher, suivre ta vocation, devenir un homme utile. Ça y est! Mais ça me semble roide! Et le beau-père, qu'est-ce qu'il dit de tout ça?

MICHEL. — Monsieur Morasset? C'est à toi que j'en demanderais des nouvelles, si je désirais en avoir, ce qui n'est pas. Entre ma femme et moi, il y a convention de ne jamais parler de lui.

GASTON. — Toujours en froid?

MICHEL. — Oh! le Groënland!

GASTON. — Et on ne peut pas savoir ce qui a amené la formation de cette banquise?

MICHEL. — Non! Tout ce que je peux te dire, c'est que M. Morasset est un homme très orgueilleux qui a mal placé son orgueil!

GASTON, riant. — Un mauvais placement?... Morasset? Il n'est pas coutumier du fait. Tu sais qu'il n'a pas l'air de beaucoup vous regretter. Réceptions sur réceptions, dîners, soirées musicales et dramatiques, grandes balades tous les samedis avec des tableaux magnifiques... à ce qu'on m'a dit. Car moi, je n'en suis plus. Tu comprends... Par égard pour toi.

MICHEL, riant. — Voilà un sacrifice qui me va droit au cœur.

GASTON. Ça ne te paraît rien à toi! Parbleu! Tu n'as jamais aimé que la chasse à courre.

MICHEL, même jeu. — J'y renonce. Je veux engraisser.

GASTON. — C'est qu'il est gai, l'animal! Et il n'a plus le sou. Comment fais-tu?

MICHEL. — Je te l'ai dit. Je suis heureux. Et surtout, j'ai conscience de valoir mieux qu'autrefois. Vois-tu, mon vieux, on peut renouveler son âme aussi bien par le bonheur que par l'expiation. L'expiation nécessaire est une doctrine surannée, barbare comme la chirurgie d'avant les anesthésiants... Aujourd'hui le chloroforme est là pour épargner au patient toute souffrance et presque tout danger. Il en peut aller de même pour une âme qui semblait perdue. Il suffit parfois de l'endor-

mir au sein d'une vie sans orages, sans événements. Pendant son sommeil, une main invisible dont elle n'a pas senti l'action a opéré le mal qui la rongait. Les forces morales se sont refaites. On s'était endormi un misérable; on se réveille un honnête homme. (S'arrêtant en étant devant la singulière figure de Gaston.) Qu'est-ce qui te prend. Pourquoi me regardes-tu avec ces yeux ronds?

GASTON. — Tu m'abrutis!

(Une domestique entre par la gauche et remet une carte à Michel: il la lit, fait un geste de surprise; puis, s'adressant à la bonne.)

MICHEL. — Faites entrer. (A Gaston) Bucheret!

GASTON. — Le notaire de Morasset?

MICHEL. — Oui. Il arrive de Paris et désire me parler (regardant la carte), mais, dit-il, pas devant ma femme.

GASTON. — Je le laisse.

MICHEL. — Non, reste.

Scène IX

LES MÈMES, BUCHERET

MICHEL, allant vivement à Bucheret et lui serrant la main. — Qu'est-ce qu'il y a, mon cher Monsieur Bucheret? Rien de grave, j'espère?

BUCHERET. — Si! un grand malheur.

MICHEL, frappé. — Ah!

BUCHERET. — Un grand malheur! Oui. Il n'y a pas d'autre mot officiel pour annoncer un pareil événement.

MICHEL. — Dites vite...

BUCHERET. — M. Morasset est mort.

MICHEL, stupéfait. — M. Morasset?

BUCHERET. — Hier, à deux heures. Je n'ai pas voulu vous envoyer un télégramme. — J'ai préféré venir moi-même.

MICHEL. — Je vous remercie. Mais qu'est-il donc arrivé?

BUCHERET. — Il a été tué chez lui, dans une battue de sangliers. Une balle égarée, un ricochet probablement.

GASTON. — Parbleu! avec cette manie qu'il avait de se promener les mains dans les poches, au milieu de gaillards armés jusqu'aux dents. Tu le souviens? J'avais prédit que ça lui jouerait un vilain tour.

MICHEL, avec reproche. — Gaston!

GASTON. — Tu le pleures?

MICHEL. — Non! Je ne suis pas hypocrite. Mais il s'agit du père de Thérèse, et je sais qu'elle aura une grande douleur. (Il sort par la droite.)

Scène X

GASTON, BUCHERET

GASTON. — C'était un rude homme, ce Morasset!

BUCHERET. — En effet, il n'était pas tendre.

GASTON. — Voilà une grosse nouvelle, et une fameuse affaire pour Michel. J'espère qu'il va envoyer un formidable coup de pied dans ses cruches. A moins que le papa Morasset n'ait fait la fumisterie de débiter sa fille. Car il y avait brouille. Vous ne savez pas le pourquoi?

BUCHERET. — Je ne m'en doute même pas.

GASTON. — Y a-t-il un testament? Pardon! je vous questionne. Mais, c'est que j'ai beaucoup d'amitié pour Michel. Alors, vous comprenez, je voudrais être fixé sur son sort.

BUCHERET. — Au point où nous sommes, je peux sans indiscrétion vous dire ce qui est à ma connaissance. M. Morasset m'avait parlé de faire un testament et de me le confier. La mort l'a surpris avant qu'il n'ait exécuté son projet.

GASTON. — Alors, M^{me} de Chantemeuse va se retrouver fort à son aise.

BUCHERET. — Une quinzaine de millions pour le moins.

GASTON. — Joli gâteau.

BUCHERET, ironique. — Vous en accepteriez volontiers une tranche.

GASTON. — Si on me l'offrait! (Avec un soupir comique.) Hypothèse peu vraisemblable, bâtons-nous de le reconnaître.

Scène XI

LES MÈMES, SUZANNE

SUZANNE, à Bucheret. — Thérèse vient dans un instant, Monsieur Bucheret. C'est un coup terrible. Il y avait du tirage entre elle et son père; mais au fond, elle avait pour lui une grande affection. (A Gaston.) Monsieur de Lussac, si nous laissons le champ libre aux entretiens de famille?

GASTON. — Je voudrais présenter mes devoirs à M^{me} de Chantemeuse...

SUZANNE. — Tout à l'heure. Nous n'irons pas loin. Là, dans le jardin.

GASTON. — Sous les palmiers... Paul et Virginie!... Eglogue!

SUZANNE. — Vous rirez donc toujours?

GASTON. — Oui. J'ai eu une nourrice qui ne me faisait que des contes gais. Depuis ce temps-là... ils disparaissent par le perron. Au même instant Thérèse entre soutenue par Michel. Elle est très pâle.

Scène XII

BUCHERET, MICHEL, THÉRÈSE, M^{lle} TERNAUD

(Thérèse tend sans rien dire la main à Bucheret. Elle s'assied et pleure silencieusement. Michel, Bucheret et M^{lle} Ternaud l'entourent.)

THÉRÈSE, à Bucheret. — Il y a longtemps que vous ne l'avez vu ?

BUCHERET. — Hier même, j'étais à cette malheureuse battue...

THÉRÈSE. — Ah ! (Ses pleurs redoublent.)

BUCHERET. — J'ai eu le temps de rentrer à Paris, de prendre le rapide, et me voici tout à vous.

(Thérèse lui serre la main sans pouvoir parler.)

MICHEL, consultant un indicateur. — Il est 3 heures à peine, en nous jetant dans le train de 3 heures 58, nous serons à Paris demain à 9 heures 15 du matin.

THÉRÈSE, d'une voix faible. — Oui... (Après un silence.) Monsieur Bucheret, c'est bien un accident, n'est-ce pas ? Vous me dites la vérité ?

BUCHERET, étonné. — Certainement.

THÉRÈSE. — Il ne vous avait pas paru soucieux tous ces temps-ci ? La vie ne semblait pas lui peser ?...

BUCHERET, vivement. — Mais non. Vous m'avez demandé la vérité : jamais M. Morasset ne m'avait paru plus libre d'esprit, plus dégagé de toute préoccupation attristante.

THÉRÈSE, le cœur froissé. — Ah !

BUCHERET. — Je m'en étonnais ! Je ne comprenais pas qu'il prit si facilement son parti de votre désaccord. Mais ses affaires allaient à miracle. Cela seul paraissait lui importer. (Après un temps.) Monsieur votre père laisse une très grande fortune.

THÉRÈSE, d'une voix étouffée. — Hélas !

Un silence.

BUCHERET. — Je suis votre ami et votre notaire. Le moment venu, celui-ci réclamera vos instructions.

THÉRÈSE. — Ce n'est pas moi qui dois vous en donner.

BUCHERET. — Qui donc ?

THÉRÈSE. — Mon mari !

BUCHERET. — Pardon. En cette matière, et vu les termes de votre contrat de mariage, c'est vous seule qui avez pouvoir de décision. Votre mari ne peut que vous offrir ses conseils.

THÉRÈSE. — Eh ! bien, donc, je ferai ce qu'il me conseillera.

MICHEL. — Vous conseiller ? A quoi bon ? Il n'y a pas deux partis à prendre.

THÉRÈSE, vivement. — Il faut refuser cette succession. (Mouvement de Bucheret.)

MICHEL, froidement. — Tout au contraire !

THÉRÈSE, surprise. — Quoi ?

MICHEL, même jeu. — Il faut l'accepter.

THÉRÈSE. — Oh ! Michel.

BUCHERET, doucement. — Il s'agit de quinze millions.

THÉRÈSE, avec véhémence. — Y en eût-il dix fois plus.

MICHEL, l'interrompant. — Du calme, ma chère amie. — Il n'y a ici que deux amis au courant de tout, nous pouvons parler librement. — Maître Bucheret, si Madame refuse la succession de son père, à qui doit-elle retourner ?

BUCHERET. — Aux héritiers les plus proches, côté paternel exclusivement.

MICHEL. — Donc, vous voyez le résultat de votre refus, l'enrichissement inutile d'indifférents collatéraux. Et vous êtes sûre qu'ainsi les millions de M. Morasset n'iront pas où ils doivent aller. Voilà pourquoi je dis, ma Thérèse, que vous avez l'impérieux devoir d'accepter sa succession, de recueillir tout cet argent, quelle qu'en soit l'origine.

THÉRÈSE, avec angoisse. — Ah !

MICHEL. — Mais ceci fait, rien ne vous oblige à le garder !

THÉRÈSE, se jetant dans ses bras. — Oh ! j'ai eu peur !

MICHEL, souriant doucement. — Et de quoi, grands dieux ! Tu as cru que la tête me tournait, qu'une tentation trop forte me prenait devant cette richesse venue trop près de moi. Non, mille fois non ! La richesse, c'est l'ennemie. Elle nous rejeterait à tout ce que j'ai connu, à tout ce dont j'ai pris le dégoût, à la vie mondaine, à l'oisiveté tapageuse et stérile. Qui peut dire ce qui en résulterait ? Va, ma Thérèse, nous avons le bonheur, il faut nous y tenir. Ce n'est pas un sacrifice, ce n'est pas de la grandeur d'âme, c'est du bon sens.

THÉRÈSE, toujours dans ses bras. — Mon aimé !...

MICHEL. — Maîtresse de cette fortune dont tu ne veux pas, ni moi non plus, tu en disposeras, non pas à ton gré, mais comme tu le dois. Une partie servira aux restitutions nécessaires ;... et pour le reste, il ne manque pas d'œuvres intéressantes à entretenir ou à créer. Ce fleuve de richesse dont la source n'est pas assez pure, nous le dirigerons vers les régions désolées ; nous ferons fleurir de la joie dans les sables de la misère. Ainsi, ma Thérèse, nous purifierons tout cet argent, et en affir-

mant, en toutes circonstances, que tu exécutes les volontés de ton père, nous obtiendrons que sa mémoire soit non seulement respectée, mais glorifiée.

THÉRÈSE. — Quel cœur tu as !

MICHEL, tendrement. — J'ai le tien, puisque tu me l'as donné.

Scène XIII

LES MÈRES, GASTON, SUZANNE

SUZANNE. — On peut rentrer.

(Gaston serre la main de Thérèse avec émotion.)

THÉRÈSE, à Gaston qui veut se dégager. — Non ! Laissez-moi ! (À Suzanne.) Je pars pour Paris, ma chère Suzanne. Mais avant, je voudrais obtenir de toi quelque chose ?

SUZANNE, surprise. — Quoi donc ?

THÉRÈSE. — Je voudrais que tu misses ta main dans celle que je tiens.

SUZANNE. — Volontiers. Nous sommes très amis.

THÉRÈSE. — Je voudrais que vous fussiez mieux que cela et que cette poignée de main que vous vous donnez devant moi fût celle des accordailles définitives !

SUZANNE, tristement, quittant la main de Gaston. — C'est impossible... tu le sais bien !

THÉRÈSE. — Pourquoi ?... Tu as à compter d'aujourd'hui les vingt-cinq mille francs de rente qui te semblaient réglementaires.

SUZANNE. — Comment ?

THÉRÈSE, avec émotion. — C'est mon père qui le les donne !

SUZANNE, se jetant à son cou. — Ah ! ma chère Thérèse.

GASTON, intervenant. — Pardon, je suis très ému, très reconnaissant, mais je ne peux pas accepter...

MICHEL. — Pour quel motif ? Et puis, est-ce qu'on t'offre quelque chose, à toi ?

GASTON, qui ne demande qu'à être persuadé. — C'est vrai !...

SUZANNE, radieuse à Gaston. — Alors...

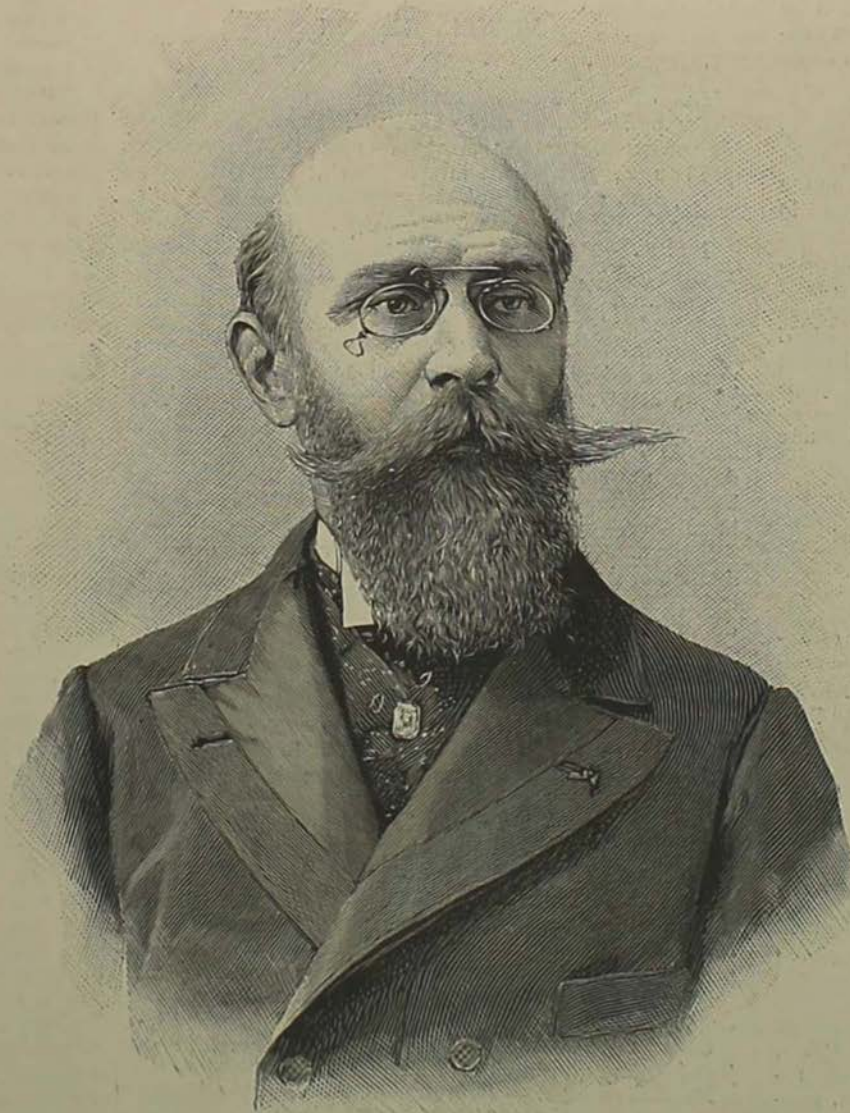
GASTON, lui embrassant la main. — Tant pis !... C'est trop bête de boudier contre son cœur. Je me sacrifie.

BUCHERET, à M^{lle} Ternaud, montrant Michel et Thérèse. — Hein ! Que dites-vous de ces jeunes gens !

M^{lle} TERNAUD. — Ce sont des sages !

BUCHERET. — Oui, mais la sagesse, à ce prix-là, quel luxe !

RIDEAU



M. LOUIS LEGENDRE. — (Voir l'article, page 20.)

A LA RECHERCHE D'ANDRÉE

Qu'est devenue l'expédition d'Andrée? Ont-ils été noyés en pleine mer ou glacés par les froids terribles du pôle, ces vaillants explorateurs qui n'ont pas hésité à se lancer dans la plus aventureuse des entreprises pour le seul progrès de la science, ou bien vivent-ils encore, perdus dans l'immense désert de la zone arctique, se soutenant péniblement par des prodiges d'industrie et grâce au produit de leur chasse? L'absence prolongée de nouvelles autorise, hélas! les plus sinistres pronostics. Andrée est parti, il y a juste dix-huit mois, le 11 juillet 1897; depuis, un seul message authentique de l'audacieux aéronaute, daté du 13 juillet midi, nous est parvenu. Ce jour-là, le ballon se trouvait seulement à 225 kilomètres au-delà du Spitzberg et flait non plus au nord mais à l'est, 10° sud. A partir de ce moment, le mystère le plus complet enveloppe le sort de l'expédition et on se trouve réduit à de simples hypothèses. Il y a donc lieu de tenir compte uniquement de celles qui reposent sur des données scientifiques.

Suivant M. Ekholm, Andrée n'est point sorti de la zone arctique. Les lois des mouvements de l'atmosphère et la direction suivie par l'aérostat pendant les deux premières journées du voyage induisent ce savant à penser que le ballon n'a pu avancer vers le nord qu'en décrivant une série de zig-zags (1). Il évalue par suite à trente-trois jours le temps nécessaire pour la traversée de la calotte polaire, en admettant constante la vitesse de 110 kilomètres par vingt-quatre heures observée durant les deux premiers jours. Or, d'après les calculs de M. Ekholm, le ballon ne pouvait flotter plus de dix jours, et, en sacrifiant la nacelle, plus de seize ou dix-sept (2). Cette hypothèse semble confirmée par les faits. Si Andrée avait abordé dans la région voisine du détroit de Behring, depuis longtemps il serait de retour. Débarquant à la fin d'août 1897, soit dans le nord-est de la Sibérie, soit dans le nord-ouest de l'Amérique, il aurait rencontré des Tchoutches ou des Esquimaux qui, pendant l'hiver dernier, l'auraient conduit en traîneaux aux premiers postes russes ou américains. Cet été, l'ingénieur suédois Stadling a parcouru une notable étendue du littoral nord de la Sibérie; partout ses recherches ont abouti à un résultat négatif. Nulle part, il n'a relevé de traces des aéronautes. De l'Amérique boréale aucun renseignement non plus ne nous est parvenu. Si donc, contrairement à l'hypothèse de M. Ekholm, Andrée est arrivé dans l'Asie septentrionale ou dans le nord du Canada, il y a tout lieu de redouter qu'il ait, comme une partie de l'équipage de la *Jeannette* à l'embouchure de la Lena, péri de froid et d'inanition avant de joindre des indigènes.

Pour les autres régions, les pronostics ne sont guère plus favorables. D'après la direction des vents qui ont régné dans le Spitzberg septentrional, on croit que, pendant la journée du 13 juillet 1897, le ballon a été poussé vers le nord-est. Aussi bien, pensait-on qu'Andrée avait atterri sur la banquise dans les parages de la terre François-Joseph et que, battant en retraite sur les glaces flottantes, il avait atteint avant l'hiver la station et les magasins de vivres du cap Flora sur la côte méridionale de cet archipel. L'inquiétude a donc redoublé à la nouvelle que les courageux aéronautes ne se trouvaient pas à cette station et qu'aucun indice de leur passage n'avait été relevé, soit sur les îles méridionales de la terre François-Joseph, soit sur la banquise voisine.

Du Spitzberg, les nouvelles ne sont pas meilleures. Durant l'été dernier, une mission suédoise dirigée par le Dr Nathorst, a exploré cet archipel. Pendant une journée entière, elle a minutieusement examiné les plages de l'île des Danois dans l'espérance de découvrir les squelettes de pigeons voyageurs revenus à leur gîte avec quelque dépêche des aéronautes. Ses recherches n'ont eu aucun succès.

Cet îlot désormais fameux dans l'histoire des explorations polaires présente actuellement le spectacle de la plus poignante dévastation. Le hangar à l'abri duquel le ballon a été gonflé, a été culbuté par les tempêtes, et ses débris sont éparpillés sur le sol comme la paille d'une meule renversée par le vent. En approchant, vous diriez un immense cimetière de planches.

Pour terminer la revue des terres polaires, ajoutons qu'au Groënland non plus la présence d'Andrée n'a pas été signalée. En tout cas, c'est de ce côté que l'attention doit se tourner. Comme l'a démontré le célèbre voyage du *Fram*, les glaces polaires sont entraînées par une lente dérive des eaux, du sud-est au nord-ouest, des îles de la Nouvelle-Sibérie au Groënland oriental et poussées ensuite au sud le long de cette dernière terre. Le courant qui baigne la côte est du Groënland est l'exutoire du bassin arctique; il a déjà restitué les fameuses épaves de la *Jeannette*, peut-être un jour nous apportera-t-il la clef du poignant mystère qui nous anguisse?

CHARLES RABOT.



ILE DES DANOIS AU SPITZBERG. — État actuel du hangar où a été gonflé le ballon d'Andrée. — (Phot. de M. Kjellström de l'expédition Nathorst.)

(Voir, dans nos numéros des 24 et 31 juillet 1897, les gravures représentant le hangar et le départ du ballon.)

(1) Voir l'illustration du 18 décembre 1897.

(2) M. Machuron, le neveu de M. Lachambre, le constructeur du ballon, estime, au contraire, que l'aérostat pouvait flotter trente ou trente-cinq jours. Andrée semble également avoir partagé cette croyance. Répudiant toute idée de polémique, qui, du reste, serait oiseuse en ce moment, nous avons cru devoir citer les deux opinions.

LIVRES NOUVEAUX

Science politique et sociale.
Littérature. — Théâtre.

L'Allemagne de 1810 à 1852, par E. Denis. 1 vol. in-8° de la Bibliothèque d'histoire illustrée. H. May, 5 fr.

Comment l'Allemagne, pendant les cinquante premières années de ce siècle, a sans cesse, consciemment ou non, travaillé pour le roi de Prusse, ou, si l'on préfère, préparé les voies à l'hégémonie prussienne, c'est ce que M. Denis avait à nous indiquer dans ce volume; et de fait il nous l'indique, au total, mais avec tant de digressions et de développements épisodiques que l'unité de son sujet risque à plus d'une reprise de nous échapper. Nous serions même tentés de trouver que l'histoire littéraire et artistique de l'Allemagne tient trop de place dans l'ensemble du livre, si ce n'en était, par ailleurs, la partie la plus originale et la plus personnelle. Mais elle se superpose à la partie politique, sans qu'on voie assez de lien qui l'unite à elle; et mieux eût valu, peut-être, réserver cette partie pour des chapitres spéciaux, de façon à mettre en pleine lumière l'évolution de la politique allemande depuis Stein et Metternich jusqu'au prince de Bismarck. Le livre est, d'ailleurs, fort bien illustré, et contient, en particulier, une foule de portraits des plus intéressants.

Vingt ans au Parlement, par Jules Delafosse. 1 vol. in-8°, Ollendorff, 7 fr. 50.

Quoi que l'on puisse penser des opinions politiques naguère représentées à la Chambre des députés par M. Delafosse, il y a deux choses que l'on ne peut contester, et que, d'ailleurs, ce recueil de discours achève de mettre en pleine évidence : c'est d'abord que M. Delafosse est un homme d'un sens politique très fin, doublé d'un dialecticien très habile et très élégant; et c'est aussi que, dans les questions de politique étrangère, il a une compétence au moins égale à celles des meilleurs spécialistes en ces délicates matières. La partie de son livre qui est consacrée à la *Question d'Égypte*, notamment, ses discours sur les *Missions Françaises en Orient*, sur la *Politique Française en Extrême-Orient* et sur le *Conflit Gréco-Turc* : autant de modèles d'exposition claire et forte, à peine entachée, çà et là, d'un parti-pris trop visible. Encore ce parti-pris est-il toujours d'un patriotisme plus que d'un esclandre; et maintes des affirmations les plus contestées de M. Delafosse nous font aujourd'hui l'effet de vraies prophéties. Une longue étude sur la *Question d'Égypte*, placée au seuil du livre, achève de lui donner un vif intérêt d'actualité.

Un Été à Londres, souvenirs d'un passant, par Edouard Deiss. 1 vol. in-18, illustré de nombreuses photographies, Flammarion, 3 fr. 50.

M. Edouard Deiss a publié, naguère, sous le titre de *À travers l'Angleterre industrielle et commerciale*, une sorte d'enquête économique des plus intéressantes, que nous sommes d'autant plus heureux de pouvoir rappeler, à l'occasion de son nouveau volume, que celui-ci est loin d'avoir la même valeur. L'enquête, ici, se réduit à un examen tout superficiel des rues, des jardins, et des palais de Londres; et sauf les photographies, très amusantes dans leur variété et leur naturel, rien de ce que nous y trouvons n'est bien nouveau pour nous. Mais M. Deiss est un homme de bon sens, qui fait effort pour juger par lui-même, au lieu de s'en rapporter aux opinions convenues; et si, par exemple, ses impressions d'art, dans les Musées de Londres, sont d'une médiocrité assez inutile, d'autres chapitres de son livre, au contraire, ont de quoi nous intéresser comme un témoignage de l'effet produit par la vie anglaise sur un Français de culture moyenne, libre de toute prévention dans un sens ou dans l'autre.

Psychologie du socialisme, par Gustave Le Bon. 1 vol. in-8° de la Bibliothèque de Philosophie contemporaine, Alcan, 7 fr. 50.

Connaissez-vous l'ouvrage de M. Le Bon sur les *Civilisations de l'Inde*? Connaissez-vous sa *Psychologie des foules*? Connaissez-vous son mémoire sur la *Fumée du tabac*? Ce sont des ouvrages de genre très divers, car M. Le Bon est ce qu'on appelle un esprit encyclopédique; mais encyclopédique ou non, c'est un excellent esprit, un des plus réfléchis, et des plus pénétrants, et des plus modérés de notre temps. Et tel il apparaît dans tous ses ouvrages, et tel encore nous le retrouvons dans ses essais sur le socialisme. Jamais on n'a été moins dupe des idées toutes faites et des mots tout faits. Non que M. Le Bon se refuse à prendre au sérieux les théories socialistes; il se contente de les traiter en psychologue, c'est-à-dire de rechercher les sentiments qui les ont produites, et aussi les sentiments des masses à qui elles s'adressent. Au lieu de nous apparaître comme un dogme abstrait, le socialisme se montre à nous, de cette façon, comme un phénomène de la vie sociale; et nous sommes ensuite tout à fait à l'aise pour partager ou non les hypothèses de l'auteur sur les chances d'avenir qui lui sont réservées.

L'Idéalisme social, par Eugène Fournière. 1 vol. in-8°. Alcan, 6 fr.

Pille donc, ô bon voleur inconnu; pille, si tu y trouves ton compte, celui qui ne craint pas de piller autrui et l'avoue sans effronterie

comme sans honte. Mais, on l'en avertit ici, si tu l'avisais de transformer ces utiles outils de l'esprit en armes perdées contre l'esprit, ce bien désormais mal acquis ne te profiterait point; et ces pages vivantes ne seraient plus entre les mains que des feuilles sèches ou se lirait les fautes et la confusion! C'est M. Fournière qui nous prévient ainsi, dans sa préface, des dangers que nous réserverait un mauvais emploi des « pages vivantes » qu'il nous offre. Et, dans ces conditions, nous avons d'autant plus de regret de voir que, vivantes ou non, ces pages sont en tous cas très obscures, pleines de formules ambiguës, et extrêmement difficiles à suivre avec sécurité. Le malheur de M. Fournière, comme de quelques-uns de ses confrères en socialisme, est de ne pouvoir se résigner à parler simplement, laissant aux spécialistes l'appareil des termes techniques et de la dialectique savante.

Études sur la littérature française (3^e série), par René Doumic. 1 vol. in-18, Perrin, 3 fr. 50.

Qu'il étudie les auteurs classiques ou contemporains, qu'il nous parle de Montesquieu et de Lamotte, ou d'Alphonse Daudet et de M. Loti, M. Doumic garde toujours les mêmes qualités de pénétration élégante et de ferme, vigoureuse, impartiale critique. Ni la complaisance, ni la prévention, ni aucune autre des formes de l'illusion n'ont de place dans ses essais; et s'il est souvent sévère, on sent qu'en toute circonstance il essaie d'être juste. Rien de plus intéressant, à ce point de vue, que son étude sur les lettres de Mérimée; et rien de plus sage, de plus judicieux et, au total, de plus sérieux, sous son apparence ironique, que ses jugements qu'il porte sur l'hypothèse sociologique de M. Demolins, ou sur les fantaisies historiques des derniers défenseurs du naturalisme.

La Vie d'un théâtre, par Paul Ginisty. 1 vol. in-16 de la collection des *Livres d'or de la Science*, avec 40 fig. dans le texte et 4 planches en couleur hors texte. Schleicher, 1 fr.

Critique dramatique, auteur dramatique, et directeur d'une de nos grandes scènes, M. Ginisty connaît mieux que personne les mille aspects divers de la vie d'un théâtre; et son petit livre est certainement le manuel le plus instructif à la fois et le plus amusant qu'on ait jamais consacré à un sujet de ce genre. Relations des auteurs avec le personnel des théâtres, relations des directeurs avec les acteurs et des acteurs entre eux, attributions respectives des décorateurs, des machinistes, des metteurs en scène, des contrôleurs, des souffleurs et des chefs de claque, tout cela, que nous connaissons jusqu'à présent assez mal, nous est désormais rendu familier, sans que le côté technique de l'exposition cesse un instant d'être sérieux et précis, mais sans qu'il s'avise un instant de nous ennuyer.

Romans.

La Sœur Aînée, par André Foulon de Vaulx. 1 vol. in-18, Lemerre, 3 fr. 50.

Malheur aux femmes d'officiers trop intellectuelles qui, transplantées dans une petite ville après avoir suivi, à Paris, les cours de la Sorbonne, s'intéressent à de jeunes poètes locaux, et rêvent de remplir auprès d'eux un rôle de « sœur aînée ». Car c'est un rôle que les petites villes ne comprennent guère, ni même les grandes; et les pauvres femmes, raillées par leurs voisins, grondées par leurs maris, n'ont d'autre ressource que de s'en aller mourir de phthisie dans les Pyrénées. Telle est, sans doute, la thèse qu'a voulu soutenir M. Foulon de Vaulx; ou bien, s'il n'a point cherché à soutenir une thèse, mais simplement à nous raconter une anecdote touchante, on se demande pourquoi il a mis à nous la raconter un ton si solennel, avec tant de préparations et de commentaires. L'expérience du roman lui manque, cela se sent; et il parait en revanche avoir une certaine expérience de la poésie, car les nombreux vers qu'il a intercalés dans son récit sont tous fort gentiment tournés, et quelques-uns même tout à fait agréables.

Byblis changée en fontaine, par Pierre Louys. 1 vol. in-16 illustré de la collection « Lotus Alba », Borel, 1 fr. 50.

Ces délicieuses fantaisies poétiques de M. Pierre Louys ont un tel charme d'élégance et de simplicité qu'on prend plaisir à les retrouver même sous un fâcheux appareil d'images pesantes et vulgaires; elles sont un enchantement pour l'esprit et pour les oreilles, avec la douceur de leur rythme et le parfum vraiment grec de leur archaïsme savant. Mais quelle étrange idée de les illustrer! Et comme on comprend que les poètes d'autrefois se soient obstinément refusés aussi bien à laisser illustrer leurs poèmes qu'à les laisser mettre en musique!

Divers.

A, B, C, indicateur alphabétique des chemins de fer et de la navigation. 1 vol. gr. in-8°, Imprimerie de l'A, B, C, 191, faubourg Poissonnière, 1 fr.

Nous n'avons pas l'habitude de parler des indicateurs de chemins de fer; mais celui-ci diffère si radicalement, — et si agréablement, — des autres que nous ne pouvons nous empêcher de le signaler. Son seul défaut est d'être exclusivement parisien, puisque c'est le départ de

Paris qui forme la base de son classement alphabétique des diverses gares françaises. Le Nancéen, par exemple, qui voudra aller à Bel-fort, ne pourra pas profiter de la partie vraiment nouvelle et pratique de l'A, B, C; il aura du moins la ressource de trouver, dans la seconde moitié du volume, un indicateur du type usuel, énumérant les diverses lignes avec leurs diverses stations, et les énumérant du reste avec un ordre, une méthode et une clarté remarquables. Mais pour nous, Parisiens, ce classement alphabétique des gares n'est pas seulement une innovation ingénieuse, c'est un véritable bienfait; et si les éditeurs de l'A, B, C, n'avaient pas pris dans des ouvrages anglais analogues l'idée de leur publication, nous serions tentés de les ranger parmi les gloires les plus pures de la philanthropie. Les heures des trains, le prix du voyage, les arrêts, les possibilités de manger en route, même les changements de train, tout cela nous est indiqué sans que nous ayons besoin, pour l'apprendre, de pâlir sur des tableaux souvent incompréhensibles, et qui risquent encore de nous égarer, pour prix de nos peines!

Les Maisons souveraines de l'Europe, recueil de portraits et de notices généalogiques, par le comte F.-U. Wrangel, tome 1 : *Anhalt-Hanovre*. 1 vol. in-4°, Nilsson, 40 fr.

Anhalt, l'Autriche, Bade, la Bavière, la Belgique, la Maison Bonaparte, la Maison de Bourbon, avec toutes ses branches, la Maison de Bragançe, le Danemark, l'Espagne, la Grande-Bretagne, la Grèce, et le Hanovre : telles sont les Maisons souveraines dont le comte Wrangel nous offre, dans ce premier volume, un tableau aussi complet que nous pouvons le désirer, puisqu'il nous y donne non seulement les photographies les plus récentes de tous les membres de ces princières Maisons, mais encore leur biographie, l'image de leurs palais, leurs armoiries, sans compter mille autres petits renseignements de toute sorte. C'est une véritable promenade qu'il nous fait faire à travers les cours de l'Europe, où nous rencontrons, en vérité, de fort jolies personnes et qui font honneur à leur brillante profession.

Notions sur la marine, par G. Soé. 1 vol. in-16, illustré, Pedone, 2 fr.

Ce petit livre forme le prologue d'une série d'ouvrages de vulgarisation où M. Soé se propose de résumer à notre usage toutes les notions élémentaires qui se rapportent à la marine. Il s'en tient, cette fois, aux préliminaires; il nous expose les principes essentiels de la construction des bateaux, et termine par des considérations très générales sur la mer, les vents et les côtes. Des images, très simples, elles aussi, accompagnent le texte, et achèvent de le mettre à notre portée. C'est là un très précieux petit livre, que chacun peut lire avec profit sans trop s'y ennuyer; et plus précieux encore, peut-être, est le répertoire alphabétique placé à la fin, qui permet de trouver aussitôt la définition d'une foule de termes spéciaux du vocabulaire maritime.

Ont paru :

DIVERS. — *Mon Carnet de chasse*, par Adolphe Chenevière, préface de Grosclaude, illustrations de G. Guignard et E. Le Moné. 1 vol. in-8°, Firmin-Didot, 7 fr. — *L'Épée*, par Claude Lamarche. 1 vol. in-16, avec de nombreuses illustrations de Marius Roy, Flammarion, 6 fr. — *Le Nouveau Ministère et la Nouvelle Chambre*, par Henri Aycel. 1 vol. in-8°, accompagné de 20 portraits, de 3 fr. 50; — *Dictionnaire d'Argot et des principales locutions populaires*, par Jean La Rue, précédé d'une *Histoire de l'Argot*, par Clément Casiani. 1 vol. in-18, d. 1 fr. — *L'Apiculture par les méthodes simples*, par R. Hommel. 1 vol. in-8°, avec 102 fig. et 5 pl. hors texte, Carré et Naud, 5 fr. — *La pratique de la photographie instantanée avec les appareils à main*, par E. Frippel. 1 vol. gr. in-8°, 100 grav. et 4 pl. en couleur, J. Fritsch, 3 fr. — *Le Tir, son histoire, sa pratique, son avenir*, par Gustave Voullon. 1 vol. in-16, Flammarion, 1 fr. — *La diction pratique*, par Paul Legouy. 1 vol. in-32, d. 3 fr. 50.

DOCUMENTS ET INFORMATIONS

Les flaques d'eau libre dans la glace des lacs gelés. — Tout le monde a pu observer que, dans les lacs gelés, certaines places restent libres de glace, ou du moins ne se congèlent que très tardivement, et sous une faible épaisseur, constituant ainsi un gros danger pour les patineurs qui, chaque année, en Suisse, par exemple, sont victimes de ce phénomène.

Ces « mauvaises places » sont attribuées à des causes diverses.

On a supposé, pour les expliquer, l'existence de sources surgissant au fond des lacs, et amenant à la surface des eaux relativement chaudes; ou bien on les a attribuées à des éruptions de gaz des marais venant faire bulle à la surface de l'eau. Enfin on a invoqué l'action des courants d'air chaud descendant sur les lacs par suite de la disposition des accidents de terrains du voisinage.

L'action de ces diverses causes, recherchées pour de nombreux lacs en particulier, n'a pu être confirmée.

Il en a été de même de l'action de matières grasses, apportées par les affluents, et qui, capables d'éteindre à la surface des lacs les vagues et les rides du vent sur des espaces irréguliers, ne sauraient être un obstacle à la congélation, ainsi que M. Forel l'a démontré expérimentalement.

Après avoir éliminé la possibilité de l'action des divers agents que nous venons de mentionner, M. Forel, qui a étudié à ce point de vue nombre de lacs, en Suisse, arrive à formuler cette hypothèse, que les flaques d'eau libre en question seraient simplement dues à la présence de bandes de canards et autres palmipèdes sauvages.

Ces volatiles, par les mouvements continus de leurs pattes et de leurs ailes, maintiennent l'eau en état d'agitation, mélangent les eaux de surface avec les couches sous-jacentes plus chaudes et empêchent ainsi, lorsque la gelée n'est pas trop intense, la formation de la nappe gelée.

Voici d'ailleurs ce que l'on peut lire dans Buffon sur ce sujet : « Il y a une saison où l'on voit les cygnes se réunir et former une sorte d'association républicaine pour le bien commun. C'est celle des grands froids. Pour se maintenir au milieu des eaux, dans le temps qu'elles se glaçant, ils s'attroupent et ne cessent de battre l'eau de toute la largeur de leurs ailes, avec un bruit qu'on entend de fort loin et qui se renouvelle avec d'autant plus de force, dans les moments du jour ou de la nuit, que la gelée prend avec plus d'activité... »

Influence des phénomènes cosmiques sur l'histoire des peuples. — Dans un curieux article que publie une revue allemande de sciences naturelles, l'auteur cherche à démontrer que non seulement les épisodes guerriers de la vie des peuples, mais encore ses conquêtes intellectuelles, scientifiques et littéraires, sont soumises à l'influence du climat et de la température, qui dépendent à leur tour, comme on sait, du retour périodique des taches du soleil.

En principe, cette thèse n'a rien d'acceptable, car tout le monde admet que les diverses manifestations de la vie, sur notre planète, ont leur source dans la chaleur qui nous vient du soleil, principe de toute force.

Appliquant cette notion générale à la critique historique, l'auteur rappelle alors que la grande période solaire se produit sous l'action des planètes Jupiter, Saturne et Uranus, et que sa durée est de cent onze ans. Or, d'après les statistiques qui ont été faites sur toute la série de l'histoire, les cent onze dernières années renferment deux périodes artistiques et scientifiques qui reviennent en moyenne tous les vingt-sept ans.

Pour l'histoire de France, notamment, l'auteur a tracé une courbe ondulée qui répond exactement à la courbe des taches solaires, et prouverait que les époques de guerre et de paix ont été de vingt-sept années.

En tenant compte, qu'outre ces quatre subdivisions de la période de cent onze ans, il y a aussi, dans le même intervalle, de petites périodes moins importantes, de onze ans chacune, on obtient un chiffre de vingt-deux ans pour le retour alternatif des époques pendant lesquelles l'activité nerveuse des peuples les pousse à la guerre ou les fait au contraire désirer la paix.

Voilà un nouveau principe de psychologie sociale; et nous espérons que quelques historiens, séduits par cette application de l'astronomie à la vie de notre monde sub lunaire, chercheront à en vérifier, sinon à en contredire la loi par l'étude des faits.

Le mouvement des ports français. — Dans le cours de l'année 1897, dont le tableau général de la navigation vient d'être donné par la Direction des Douanes, la proportion du pavillon français dans le mouvement d'entrée des marchandises a été de 30 0/0 et celle des pavillons étrangers de 70 0/0. A la sortie des marchandises, le pavillon français a pris 42 0/0 et les pavillons étrangers 58 0/0.

Comme toujours, le pavillon anglais a tenu le premier rang, avec 45 0/0 à l'entrée et 35 0/0 à la sortie. A l'entrée, le pavillon anglais a donc, dans nos ports français, une importance plus grande que celle de notre propre pavillon.

En dépit de cette situation, nous devons remarquer que, de 1877 à 1897, le mouvement général de notre commerce maritime a passé de 5.374.984 tonnes à 8.817.940 tonnes, augmentant de 64,6 0/0, tandis que les pavillons étrangers augmentaient seulement de 13.476.980 tonnes à 16.455.433 tonnes, soit d'environ 25 0/0.

Voici d'ailleurs le mouvement général de nos principaux ports, comparé en 1880 et en 1897. (Il s'agit ici, non des marchandises, mais du tonnage des navires, chargés et non chargés, à l'entrée et à la sortie.)

	1880 Tonnes.	1897 Tonnes.
Marseille.....	7.235.174	10.866.610
Le Havre.....	4.518.202	5.964.028
Bordeaux.....	3.072.015	3.646.597
Dunkerque....	1.711.896	3.104.129
Cette.....	1.482.000	2.344.310
Rouen.....	1.459.626	2.112.201
Boulogne.....	843.034	1.733.077
Saint-Nazaire..	633.061	1.644.481
Calais.....	819.252	1.561.431
La Rochelle et la Pallice....	329.743	1.449.719
Cherbourg....	—	1.178.240
Nantes.....	256.884	929.108
Dieppe.....	717.030	925.095

Ajoutons que notre flotte marchande se compose actuellement de 11.352 navires à voile, d'un tonnage de 421.462 tonnes et de 1.212 navires à vapeur jaugeant 499.409 tonnes.

En 1897, on a encore construit en France, 995 navires à voiles d'une jauge de 48.966 tonnes, et 50 navires à vapeur d'une jauge de 6.811 tonnes

La maladie des barbeaux. — M. Charrin a eu l'occasion d'observer, dans le Rhône, en août et septembre de l'année dernière, une épidémie des plus meurtrières pour les barbeaux.

Cette maladie était caractérisée par une tumeur, du volume d'une noisette ou d'une noix, siégeant le plus souvent à l'union du tiers postérieur et des deux tiers antérieurs. Tout d'abord dure, résistante, cette tumeur, — ou plutôt cette saillie, — se ramollit comme un abcès, s'ulcère, et présente alors plusieurs orifices par où s'échappe un liquide sanieux, grisâtre et puriforme.

Au début, l'animal perd sa vivacité; puis il maigrit rapidement, apparaît à la surface de l'eau, et meurt.

La tumeur dont il s'agit est simplement formée par un amas de parasites, qui sont des myxosporidies déjà connues (myxobolus Pfeifferi) et bien étudiées par divers auteurs à l'occasion d'une épidémie observée sur les poissons de la Moselle.

La chasse aux phoques. — On sait qu'il se fait une chasse acharnée aux phoques à fourrure, et que cette intéressante et précieuse espèce, comme le castor, comme l'éléphant, comme mainte espèce d'oiseaux, semble vouée à une disparition prochaine.

Pour parer à cette fâcheuse éventualité, le gouvernement des États-Unis avait décidé de protéger les jeunes phoques et d'en faire l'élevage dans quelques îles.

Or, d'après le rapport de M. Townsend, qui est chargé de l'inspection annuelle du troupeau des phoques à fourrares des îles Pribiloff, les résultats de cette protection officielle seraient peu encourageants. La natalité va régulièrement en diminuant. En 1897, elle était de 11 000 inférieure à celle de 1896; en 1898, elle est inférieure de 22 000 à celle de 1897.

Il est facile d'expliquer ce résultat. Le tableau suivant, qui comprend les captures de phoques sur terre et sur mer, dans ces dernières années, en donne une raison suffisante :

	Sur terre.	Sur mer.
1894.....	0	61.838
1895.....	0	56.291
1896.....	28.964	43.917
1897.....	20.899	21.322
1898.....	18.032	0

A quoi peut, en effet, servir l'élevage, si la pêche pélagique continue à se faire dans ces proportions?

Il faudra certainement en venir à l'interdiction de cette pêche, si l'on veut sauver et reconstituer le troupeau.

Le prix de la paix armée. — Pour faire suite à quelques notes que nous avons déjà données sur ce sujet, nous rapporterons aujourd'hui de nouveaux chiffres, que nous devons au *Messenger officiel de Russie*.

Cette publication compare le coût de l'entretien d'un soldat dans différents pays, et elle trouve :

Pour le soldat russe.....	772 fr. 50
— allemand.....	1.162 50
— austro-hongrois.....	1.175 00
— italien.....	1.535 00
— français.....	1.633 00
— anglais.....	2.045 00

Ainsi, le soldat anglais coûte presque trois fois aussi cher que le soldat russe. En France, nous nous tenons dans une honnête moyenne. Mais ce qui sort de la poche du contribuable pour l'entretien des armées est loin de suivre une échelle parallèle. Pour les dépenses militaires, chaque habitant paie :

En Hongrie.....	6 fr. 00
— Allemagne.....	13 00
— Autriche-Hongrie.....	10 00
— Italie.....	9 00
— France.....	18 25
— Angleterre.....	12 00

Ici, nous arrivons bons premiers.

La circulation à Londres. — On a souvent cité des chiffres pour donner une idée de la circulation à Londres. En voici de nouveaux, qui ont le mérite d'être tout récents. Ils sont dus à sir J. Wolfe Barry.

D'une part, chaque jour, d'innombrables trains de chemins de fer amènent, de la banlieue dans Londres, près d'un million de voyageurs, 960.000 en moyenne; et d'autre part 3.270 omnibus, 1.000 tramways et 11,034 fiacres prennent une part importante à cet exode quotidien vers le centre des affaires.

Aussi certaines rues très fréquentées de Londres sont-elles parcourues par un nombre de véhicules de toutes sortes véritablement fantastique. Ainsi, dans le fameux Strand, on a compté qu'il passait en une heure 1.288 voitures et 5.660 piétons; dans le même temps, il passe 992 voitures et 6.358 piétons dans Cheapside, et 1.497 voitures et 3.910 piétons dans Piccadilly.

La météorologie du mois de novembre dernier a été remarquable par deux anomalies, relatives : la première à la pression barométrique, la seconde à la température.

Pendant sept jours consécutifs, la hauteur barométrique a été très faible, du 23 avec 745^{mm}66 au 29 avec 745^{mm}75. Le minimum 733^{mm}43 a été observé le 25. Ce fut la semaine des grands vents, qui s'observe très régulièrement en France vers la fin de novembre. De violentes tempêtes

ont régné sur l'Océan, la Manche et la mer du Nord.

Quant à la température, elle a été tout à fait anormale. La moyenne hebdomadaire, du 7 au 13, a été de 10[°]76, supérieure de 5[°]16 à la normale de cette période, et la moyenne mensuelle 7[°]30 a dépassé de 2[°]2 la moyenne générale.

La traversée de l'Atlantique. — Dans le courant de l'année dernière — du 30 juin 1897 au 30 juin 1898, — la durée des voyages de New-York en Europe, par les bateaux les plus rapides des diverses compagnies étrangères et par ceux de la Compagnie transatlantique française, a été la suivante :

Noms des bateaux.	Nombre de voyages.	Durée moyenne en heures.	Durée de voyage la plus rapide.
KAISER WILHELM (Nord-deut.-Lloyd, de New-York à Southampton).....			
		158,8	151,3
LUCANIA (Canard, de New-York à Liverpool via Queenstown).....			
	12	161,8	157,3
SAINT-LOUIS (American, de New-York à Southampton).....			
	12	171,6	166,3
COLUMBIA (Hamburg-American).....			
	5	171,3	171,7
TEUTONIC (White Star, de New-York à Liverpool via Queenstown).....			
	13	176,3	168,8
LA TOURAINE.....	8	202,2	187,3
LA BRETAGNE.....	11	205,8	197,6
LA BOURGOGNE.....	3	208,4	201,2
LA CHAMPAGNE.....	8	210,7	197,5
LA GASCOGNE.....	11	251,1	198,3
LA NAVARRE.....	4	216,1	210,3
LA NORMANDIE.....	7	225,8	204,4

(Compagnie générale transatlantique, New-York au Havre.)

Nouveau paquebot rapide. — La Compagnie Hambourg-Amérique fait construire en ce moment, à Bredow, près Stettin, un nouveau paquebot de grandes dimensions, qui sera lancé dans quelques mois.

Ce bateau, le *Deutschland*, mesure 202 mètres de long, 20 m. 40 de large et 13 m. 40 de creux. Rappelons que le *Kaiser Wilhelm*, le plus grand paquebot actuellement en service, et appartenant au *Norddeutscher Lloyd*, ne mesure que 197 m. 50 de long et 20 m. 10 de large.

Quant à notre *Touraine*, sa longueur est de 163 mètres, et sa puissance, de 12.000 chevaux. Celle du *Deutschland* sera de 33.000 chevaux.

Mais une question se pose. Les Compagnies et les constructeurs songent-ils maintenant à l'établissement de moyens propres à assurer, en cas de collision, le sauvetage du personnel embarqué?

C'est très bien d'annoncer qu'un paquebot sera amenagé avec tout le confort et tout le luxe possibles. Mais les voyageurs préféreraient peut-être savoir qu'on s'occupe d'assurer leur sauvetage; car il est certain qu'avec le système actuel des embarcations dites de sauvetage, les trois quarts des passagers sont condamnés à périr en cas de disparition rapide du navire.

Or plusieurs systèmes ont été proposés, qui paraissent devoir assurer, d'une façon réellement pratique, en cas de catastrophe, le sauvetage de la totalité du personnel embarqué. Tel le système des chalands de sauvetage, fixés sur le pont, que préconise M. Banaré.

Pourquoi les pouvoirs publics n'interviennent-ils pas pour contraindre les Compagnies à assurer la sauvegarde du public par un procédé quelconque, pourvu qu'il soit reconnu suffisant?

Un cas de pluie glacée. — La revue allemande *das Weller* signale le phénomène, fort rare, d'une pluie glacée, qui a eu lieu dans le centre et l'est de l'Allemagne, le 20 octobre dernier.

A Potsdam, on a constaté que les brins d'herbe avaient supporté jusqu'à 800 fois leur propre poids de glace.

On admet généralement quel e phénomène de la pluie glacée, est dû à ce fait, que la pluie tombe sur des corps à une température inférieure au point de congélation de l'eau. Mais, dans le cas actuel, la pluie n'avait pas été précédée de gelée, et il faut trouver une autre explication.

Les conditions suivantes pourraient la fournir : présence, dans les régions supérieures de l'atmosphère, d'une couche d'air à une température supérieure à celle de la congélation; tendance de cette couche à s'élever, d'où condensation de la vapeur et formation de pluie, enfin présence, au-dessous de cette couche, d'une zone de température inférieure au point de congélation, et par suite congélation de la pluie lors de son passage au travers de ces couches froides.

Cette inversion de température paraît d'ailleurs avoir été confirmée par les observations reçues de plusieurs stations de montagne.

Nouveau système de lampe électrique à incandescence. — M. Nernst, de Göttingue, a imaginé un nouveau système de lampe électri-

que à incandescence, dispensant du vide et ne comportant plus de filaments fragiles.

Le point essentiel de l'invention réside dans l'utilisation de cette propriété de la magnésium, de devenir bonne conductrice de l'électricité si on la porte à la température de 3.000 degrés centigrades (température bien supérieure à celle de fusion du platine). Un très faible courant électrique suffit alors pour maintenir cette substance à l'état de luminosité très intense. Dans ce but on peut employer à volonté des courants continus ou des courants alternatifs.

Il s'agit donc seulement, pour obtenir un bec électrique, de porter un bloc magnésien à la température indiquée, M. Nernst y arrive en plaçant au foyer d'un réflecteur, garni d'un fil de platine en spirale. Un courant électrique porte ce fil à l'incandescence, et la chaleur produite ainsi serait suffisante pour rendre conducteur le bloc de magnésium.

D'après l'inventeur, ce système de lampe assurerait la même quantité de lumière que les lampes usuelles, à un prix trois fois moindre.

La transmission de force électrique à très grande distance. — Un électricien très connu, M. Forber, qui s'est beaucoup occupé de la question de la transmission de l'énergie électrique, se prononce nettement en faveur des transmissions à très grandes distances, pouvant atteindre jusqu'à 800 kilomètres.

Selon lui, par exemple, les mines d'or de l'Afrique australe pourraient utiliser économiquement les chutes Victoria du Zambèze.

De même les cascades du Nil seraient vraisemblablement, et dans un avenir prochain, utilisées pour les irrigations, non seulement en Egypte, mais même au Soudan.

AGENDA DE LA SEMAINE

Sports. — Hippisme : 8 Janv., Marseille. — 13, Nice. — 15, Pau. — Escrime : 7 Janv., assauts d'escrime intercalés dans le concert-bal que l'Union Sportive du Bon Marché donnera au n° 9 de l'avenue Hoche (10 h. du soir). — 8, assaut de la Soc. le Sabre. — 12, assaut de la Salle Conte. — 13, grand assaut du Bon Marché, sous la direction de Louis Mérignac, qui tirera avec l'adjudant maître du Cercle Militaire, M. Berrérot. — Boxe : 10 Janv., match sensationnel entre Sharkey et Mac Coy, à New-York (prix de 100.000 fr.). — Cross-Country : 8 Janv., à Dijon (dist. 10 kil.). — Handicap du Red Star (Paris). — Rugby : Championnat du Sud-Est (Lyon).

Les Grandes marées. — Il y aura cette année de remarquables marées. Cette semaine, signalons celui du 13 Janv.; l'arrivée du flot, dans la matinée, aura lieu, ce jour-là, à 8 h. 40 à Quillebeuf; 9 h. 17 à Villequier; 9 h. 26 à Caudebec; le soir : 9 h. 3 à Quillebeuf; 9 h. 40 à Villequier et 9 h. 49 à Caudebec; le lendemain 14, matin : 9 h. 27, Quillebeuf; 10 h. 4, Villequier; 10 h. 13, Caudebec; soir : 9 h. 50, Quillebeuf; 10 h. 27, Villequier; 10 h. 36, Caudebec; enfin, le 15, matin : 10 h. 13, Quillebeuf; 10 h. 50, Villequier et 10 h. 59, Caudebec.

Les Chambres françaises. — 10 Janv., convocation pour la session ordinaire de 1899.

La pêche du saumon. — 10 Janv., ouverture jusqu'au 30 sept. prochain.

La Bourse du Travail. — 8 Janv., renouvellement de la Bourse consultative du Travail de Paris.

L'avancement des officiers. — La commission supérieure de classement pour l'avancement et les décorations des officiers et des officiers supérieurs terminera ses travaux le 12 courant. — Voici l'ordre de ces travaux : 9 Janv., grade de commandeur de la Légion d'honneur (officiers généraux). — 11, grade de commandeur (colonels). — 12, grade de commandeur (réserves et territoriaux).

Les Gardies. — Le pèlerinage annuel à la petite maison de Ville d'Avray où est mort Gambetta, qui a lieu tous les ans le premier dimanche de janvier, a été renvoyé au 8, pour ne pas coïncider avec la fête du jour de l'an. — Cependant, dimanche dernier, quelques députations, fidèles à la tradition, sont venues déposer des gerbes de fleurs sur le lit de Gambetta. Samedi même, M. Pépau, fondateur de l'École Braille, avait apporté l'offrande de ses élèves.

L'Instruction publique. — 11 Janv., ouverture de la session ordinaire du Conseil supérieur de l'Instruction publique, jusqu'au 15 courant.

L'Institut. — 7 Janv., l'Académie des Beaux-Arts procédera aujourd'hui à la désignation des trois candidats pour la chaire d'art appliqué, récemment créée au Conservatoire des Arts et Métiers.

Le 1^{er} de l'an russe. — 12 Janv., aujourd'hui veille du premier jour de l'an orthodoxe, des services spéciaux auront lieu dans les églises russes, grecques et roumaines, à 8 h. du soir. — Le 13, grand service, suivi de *Te Deum*, à 11 h. du matin.

Le mois de Ramazan. — 13 Janv., premier jour du mois de Ramazan, pendant lequel les Musulmans jeûnent depuis le lever jusqu'au coucher du soleil. — Ce n'est que le 13 Février (2 du mois de cheval), que finit le jeûne de Ramazan, de rigoureuse observance chez tous les Musulmans.

Examens et concours. — 9 Janv., ouverture d'une session extraordinaire pour l'obtention du certificat d'aptitude à l'inspection de l'enseignement primaire (dans toute la France). — 9, 10 Janv., épreuves écrites à subir par les sous-officiers d'infanterie de marine comme candidats à l'École de Saint-Maixent. — Dernier jour d'inscription pour prendre part au concours de douanes qui aura lieu le 6 Fév. prochain.

Elections. — 8 Janv., élection d'un conseiller d'arrondissement pour le canton de Vanves. — Election d'un conseiller municipal par les 8 électeurs qui composent tout le collège électoral du Paray, commune du canton de Longjumeau. — Election de deux membres de l'enseignement privé, l'un laïque, l'autre congréganiste, appelés à être adjoints pendant une période de trois ans au conseil départemental dans le jugement des affaires contentieuses et disciplinaires intéressant cet enseignement.

Expositions qui ouvriront en Janvier. — 7 Janv. (jusqu'au 22 Janv.), exp. des Femmes artistes (galerie G. Petit). — 13 Janv. (jusqu'au 5 Fév.) tableaux de M. Mesdag, le peintre de marine hollandais (galerie Durand-Ruel). — 15 Janv. (jusqu'au 31 Janv.), Paris-Provence et expos. de M^{lle} Abbema à la galerie G. Petit. — 15 Janv. (jusqu'au 15 Mars), société des Amis des Arts, à Pau. — 15 Janv. (jusqu'à fin Mars), Amis des Arts, à Angers. — 21 Janv. (jusqu'au 5 Mars), Amis des Arts à Nantes. — La Société impériale russe d'encouragement aux Beaux-Arts organise, dans les galeries de son palais de la Grande Moskata, à St-Pétersbourg, une exposition de tableaux de l'école contemporaine française, dont l'inauguration aura lieu le 11 Janv., en présence des membres de la famille impériale en ce moment en Russie et de plusieurs notabilités françaises, notamment M. Henri Roujon, directeur des Beaux-Arts.

Clôture d'expositions. — Le 8 Janv., œuvres de Falguère au foyer du Nouveau-Cirque (rue St-Honoré); le 15 Janv., œuvres de James Ensor (31, rue Bonaparte); le 17 Janv., expos. des Six (19, rue Caumartin).

À l'École du Louvre. — 9 Janv., ouverture des conférences sur l'Histoire des Arts appliqués à l'industrie en France, dans lesquelles M. E. Molinier, professeur, étudiera l'histoire des bijoux employés dans la parure masculine et féminine à partir du cinquième siècle (ces conférences seront données, comme les années précédentes, dans les salles mêmes du Musée du Louvre, à 2 h. 1/2, concurremment avec le cours de l'Histoire des Arts du même professeur, à l'École du Louvre, tous les vendredis, à 3 h. 3/4).

Monuments et statues. — Suite de la liste des monuments exécutés ou en cours d'exécution : à Lunel, la statue du capitaine Ménard, due au ciseau d'Auguste Maillard, qui le représente debout, un revolver à la main, est déjà placée sur son socle, prête pour l'inauguration. — Le peintre Lenepveu aura sa statue à Angers, à l'entrée du Musée de peinture où sont réunies tant d'œuvres de l'artiste angevin.

Conférences de la Croix-Rouge. — 10 Janv., Association des Dames françaises, conférence du D^r Delteil sur l'anatomie et la physiologie de la digestion (4 h. 10, rue Gaillon). — 11 Janv., Union des Femmes de France : conférence du D^r Angelvin sur l'hygiène des enfants (4 h., 69, Chaussée-d'Antin).

Tribunaux. — C'est le 11 Janv. que viendront divers procès intentés par M. Ernest Judet, du *Petit Journal*, notamment le procès en diffamation contre M. Jacques Dhur (9^e chambre.)

La neuvaïne de Sainte-Geneviève. — Brillantes fêtes à Saint-Etienne-du-Mont, à Saint-Roch, Notre-Dame de Paris, Saint-Denis-de-la-Chapelle, en l'honneur de la patronne de Paris et de la France. — Le mercredi 11, à 3 h. 1/2, sous la présidence du cardinal archevêque de Paris, station au tombeau de la sainte, que possède Saint-Etienne-du-Mont; le soir, nouvelle station au tombeau, avec, en plus, la procession des reliques et les porteurs de la chûsse; un *Te Deum* clôturera les fêtes.

Le ciel. — Par suite d'une série de coïncidences peu communes, les cinq planètes les plus rapprochées du soleil seront visibles en même temps, les jours voisins de la nouvelle lune du 11 janvier. Avant le lever du soleil, si le ciel est clair, on verra distinctement Mercure et Vénus dans tout son éclat à l'Orient, ainsi que Jupiter et Saturne, tandis que Mars brillera encore à l'Occident.

Concours de truffes. — 10 et 11 Janv., à Périgueux.

Carnet du rentier. — Prochains tirages financiers avec lots : 15 Janv., Ville de Paris 1869 (1 lot de 200.000 fr.). — 20 Janv., Paris 1871 (1 lot de 100.000 fr.). — 22 Janv., Paris 1892 (1 lot de 100.000 fr.)

Divers. — 7 Janv., 1^{er} bal masqué de l'Opéra (2^e bal, 28 Janv.; 3^e bal, 11 Fév.; 4^e bal, mi-carême 9 Mars). — Autres bals du 7 Janv.: Touring-Club de France, à l'Hôtel Continental, et bal des Sommeliers, au Grand Hôtel. — 11 Janv., éclipse de soleil invisible à Paris. — 12, Banquet des Parisiens de Paris, sous la présidence de M. Casimir Perier.

ÉDOUARD HERVÉ



Phot. Pirou. Bd St-Germain.

La mort de M. Édouard Hervé a produit une vive sensation dans le monde politique et dans la presse. Il honorait la profession de journaliste par son rare talent d'écrivain et par la courtoisie de sa polémique. Directeur du *Soleil* depuis vingt-cinq ans, il en avait fait l'organe officiel de la monarchie parlementaire. Né à la Réunion le 28 mai 1835, M. Hervé, après de brillants succès universitaires, était entré à l'École normale, mais il n'avait pas tardé à rejoindre ses amis Paradol et Weiss déjà engagés dans la lutte de presse qui marqua les derniers jours de l'Empire. Conseiller municipal de Paris (1881-1884), M. Édouard Hervé avait remplacé le duc de Noailles à l'Académie française.

NAUFRAGE EN RADE DE DIEPPE

Dans la nuit du 2 au 3 janvier, vers 11 heures et 1/2, l'*Angers*, un des cargo-boats qui font le service de la ligne de Dieppe-Newhaven pour le transport des marchandises, se présentait à l'entrée des jetées de Dieppe.

Quand le vent est violent et la mer démontée, la passe du chenal est difficile. Il faut raser l'extrémité de la jetée ouest, puis redresser vivement le navire afin d'éviter de donner sur la jetée est ou jetée du Pollet. C'est pendant cette manœuvre que la chaîne du gouvernail de l'*Angers* se rompit. Jeté une première fois sur le musoir de la jetée ouest, le vapeur désarmé fut repris par une forte lame, mis en travers, puis ramené violemment et projeté par son arrière à travers l'estacade formant le prolongement de la jetée qu'il traversa en la brisant.

Le sauvetage fut difficile. Treize hommes parvinrent cependant à gagner la plate-forme de ce qui restait de la jetée métallique. L'équipage de l'*Angers*, isolé à une quarantaine de mètres de la jetée maçonnée, exposé au froid et aux morsures du vent, dut attendre pendant sept heures les secours qu'on essayait de lui envoyer depuis le phare. Enfin, au lever du jour, une amarre put porter le premier cordial aux malheureux qui ont vu succomber cinq des leurs.

M. LOUIS LEGENDRE

M. Louis Legendre, l'auteur de *Mademoiselle Morassel*, est un Parisien de Paris. Il est né en 1851.

Son début au théâtre fut une adaptation du *Don Juan* de Shadwell, en collaboration avec M. Georges de Porto-Riche, adaptation jouée à la Gaité en 1878.

Il a donné d'abord à l'Odéon deux comédies en un acte et en vers : *Célimène*, et *Cynthie*; puis au même théâtre *Beaucoup de bruit pour rien*, d'après la célèbre comédie de Shakespeare. Cette pièce eut cent représentations consécutives.

Son *Jean Darlot*, trois actes en prose joués au Théâtre-Français, fut très discuté; il n'en fit pas moins son tour de France et d'Europe et obtint un grand succès en Russie. Citons encore, parmi les comédies en un acte et en vers : *Colibri*, *Al home* et *Epreuve*.

A ce bagage dramatique, il faut ajouter trois volumes de vers : *Ce que disent les Fleurs*, *Le Son d'une âme*, et *Pantlins sans ficelles*.

Mademoiselle Morassel, actuellement représentée au Gymnase, et, que nous publions dans ce numéro, est une œuvre de haute valeur littéraire et morale. Nous n'insistons pas : le lecteur appréciera.

LE CHAMPIONNAT DE LUTTE

Un grand concours de lutteurs a fait courir sinon tout Paris, du moins une bonne partie de Paris.

Les journaux quotidiens ont relaté les phases du championnat international organisé au Casino de Paris



Pytlasinski.



Pons.

par M. de Lucensky, directeur du *Journal des Sports*. Après plusieurs séries de matchs éliminatoires, le Français Pons et le Russe Pytlasinski restèrent seuls en présence, à la fin de la semaine dernière. On pouvait espérer entre ces deux hommes une lutte superbe, des reprises acharnées, de longues heures d'efforts musculaires et de passes adroites. Mais les aficionados furent déçus: après un court combat, un des deux champions, celui de la Russie, a été non pas vaincu, mais mis hors d'état de se défendre par son adversaire. Pons n'a pas tombé M. Pytlasinsky; il l'a mis hors de combat par le coup que l'on appelle, dans le langage spécial de la lutte: une cravate, si l'on en croit ses détracteurs.

Les arbitres ont cependant proclamé Pons champion du monde. Mais c'est un champion du monde discuté. Déjà on parle d'une contre-épreuve nécessaire.

Ce Pons, né à Sorgues (Vaucluse) en 1864, est presque un géant. Sa taille est d'un mètre quatre-vingt-quinze, son poids de cent soixante-huit kilos. Il est presque mieux charpenté que musclé, du moins en apparence. Sa taille et son poids lui assurent un avantage considérable. Cependant il a prouvé lui-même que la supé-

riorité de la taille ne donne pas toujours la victoire puisqu'il a vaincu, en 1894, à Paris, le géant Turc Noucla, qui avait 2 mètres. Plus récemment, Pons fit match nul avec un autre Turc, ce Yousouf qui périt si misérablement dans le naufrage de la *Bourgoigne*. M. Ladislas Pytlasinski est né en 1863 à Varsovie. Il mesure une douzaine de centimètres de moins que Pons, mais il est de proportions admirables. En Russie, il a tombé les plus célèbres lutteurs, entre autres Pons lui-même, qui voulait ici prendre sa revanche.

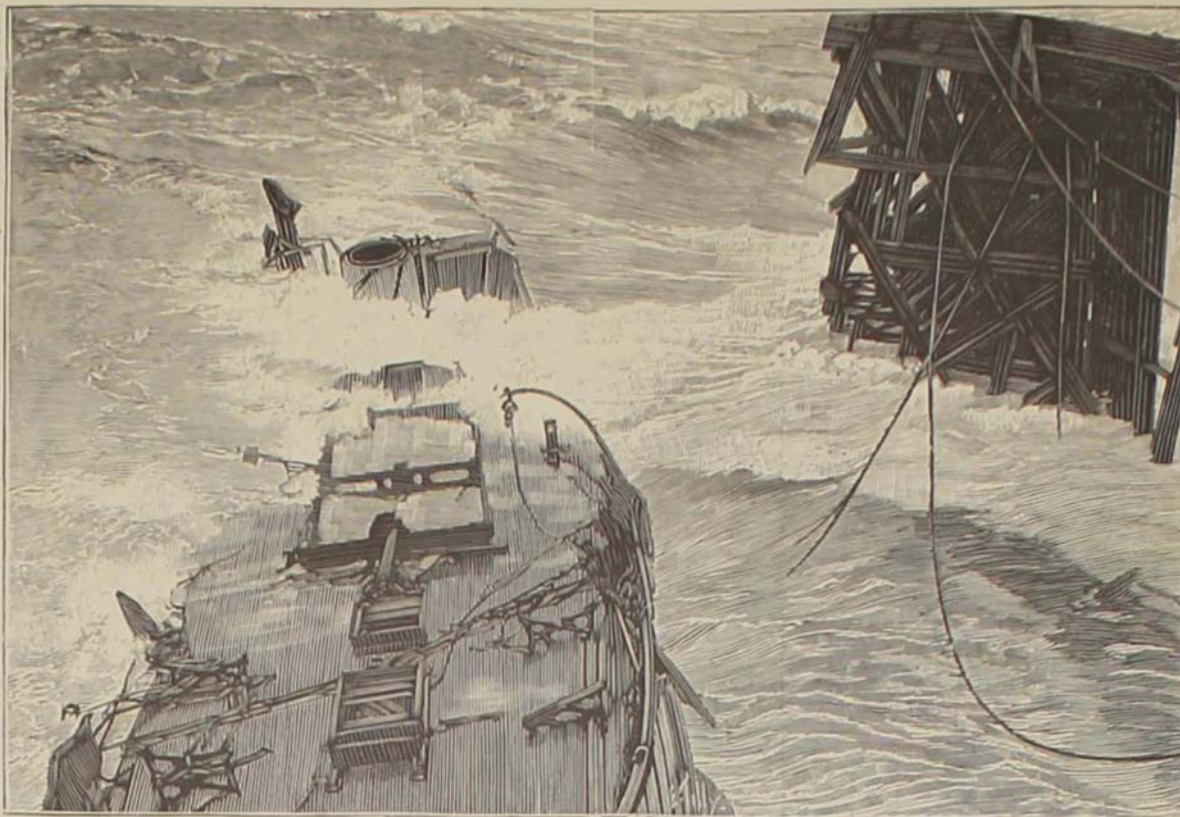
La physionomie de M. Pytlasinski est douce; ses manières sont d'un homme bien élevé. La figure de Pons, grêlée par la petite vérole, est celle d'un gladiateur antique. Ce contraste a peut-être indisposé plus que de raison contre notre compatriote le public qui a assisté à la lutte entre les deux athlètes.

Professeur au Club athlétique de Saint-Petersbourg, dont le grand-duc Wladimir est le président d'honneur, M. Pytlasinsky est l'auteur d'un traité de lutte réputé en Russie. Pons de son côté dirige à Paris une « académie » où il s'entraîne.

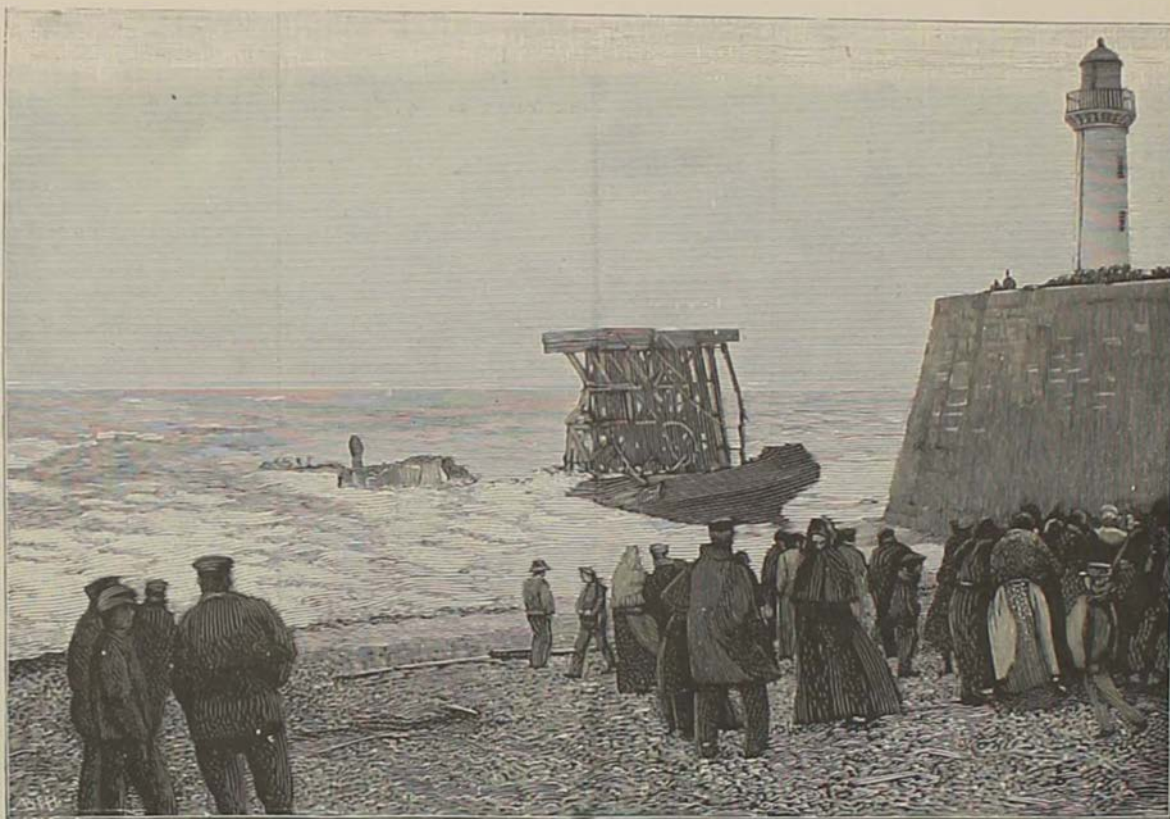
NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

Contient aujourd'hui deux *Airs de Ballet* extraits de la *Burgonde*, l'opéra nouvellement représenté de M. Paul Vidal; et les *Couplets de Véronique* si spirituellement chantés par M^{lle} Mariette Sully, aux Bouffes, dans l'opérette de M. Messager.

Ce numéro contient en outre un supplément en couleurs de deux pages : *Une Fête des Rois en 1365*.



Le paquebot « Angers » échoué en dehors du chenal de Dieppe.



La jetée de Dieppe coupée par l'« Angers » pendant la tempête du 2 janvier. — (Phot. S.-J. Holl.)



Vue de la nouvelle façade du Casino de Monte Carlo.

LA SAISON D'HIVER SUR LA CÔTE D'AZUR

CANNES-NICE-BEAULIEU-MONACO-MONTE CARLO-MENTON

Le séjour, pendant les mois d'hiver, sur le littoral méditerranéen, entre de plus en plus dans les habitudes de l'aristocratie européenne.

La haute société de tous les pays moins favorisés se donne rendez-vous pendant l'hiver sur cette admirable

Côte d'Azur dont le climat est exceptionnellement doux.

Cet exode de l'Europe voyageuse vers les villes d'extrême-Provence n'est pas simplement dicté par la mode, mais encore par le besoin impérieux de fuir les brumes, les pluies et les neiges, pour retrouver là-bas un immuable printemps.

Parmi les Stations hivernales du littoral, MONACO occupe une place prépondérante par sa situation climatérique, par les distractions et les plaisirs élégants qu'on y rencontre.

A Monte-Carlo, on admire, — au milieu des jardins féeriques qui s'étendent en terrasses jusqu'à la mer, offrant les points de vue les plus pittoresques et les promenades les plus agréables, fleuries de toute la flore d'Afrique — le Casino, avec sa nouvelle façade monumentale et ses splendides salons que l'on vient de réédifier avec le plus grand luxe.

Le Casino de Monte-Carlo renferme un théâtre où ont lieu de magnifiques représentations d'opéras avec le concours des premiers artistes du monde, des salons de conversation, de correspondance et de lecture, etc. Un orchestre d'élite y donne des concerts quotidiens, de grands concerts classiques de musique ancienne et moderne, des concerts modernes spécialement consacrés à l'audition des œuvres de compositeurs vivants et des virtuoses les plus renommés, et des concerts internationaux consacrés aux œuvres de compositeurs étrangers. Parmi les attractions de l'Eden Monégasque, mentionnons :

Le Tir aux Pigeons de Monte Carlo, le nec plus ultra de ce qui existe en Europe et dont le Stand a été agrandi et luxueusement aménagé.

Le Palais des Beaux-Arts, où se tient une Exposition internationale permanente, et où ont lieu des conférences et des représentations de comédies et d'opérettes.

A mentionner tout particulièrement : l'Hôtel de Paris, qui est un des plus somptueux du littoral, le seul qui soit situé sur les jardins de Monte Carlo, et le Grand Café de Paris, en face du Casino.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

TARIF DES INSERTIONS :

Mises à prix de	1 à 10,000 fr.	la ligne, 1 fr.
—	de 10,001 à 20,000 fr.	— 2 fr.
—	de 20,001 à 50,000 fr.	— 3 fr.
—	de 50,001 à 100,000 fr.	— 4 fr.
—	au dessus de 100,000 fr.	— 5 fr.
Sans mise à prix.	—	— 3 fr.

Palais de VINS à liquorerie, boulevard Voltaire, 102, A adj. Et. P. de VINS à Memie n. 37, F. Poissonnière, le 14 janvier 1899, à 4 h. proc. M. à pr. 64 baiss. 10,000 fr. March. en sus. Loy. d'av. à remb. 2,000 fr. S'ad. à M^e Ponchelet, synd. 12, rue Châteauneuve et au notaire.

M^e J. R. VEZELAY, 11 bis, M. à p. 350,000 fr. Paris R. Champetier de Ribes, not. 19, r. Castiglione.

MAISON avenue Victor Hugo, 57, A. adj. le 7 février 1899, Rev. 21,335 fr. Mise à prix : 320,000 fr. M^e Portelin, notaire, 3, boul. St-Martin.

Vente au Palais, le 14 janvier 1899, à 2 heures. Maison à Paris **MONT-CENIS, 139** C^o 1,100 m. rev. env. 3,856 fr. 50 Mise à prix : 83,000 fr. 2^e Propriété **ENGHIEN-LES-BAINS** route de St-Leu, n^o 33. Contenance 850 m., non louée. Mise à prix : 50,000 fr.

TERRAIN à ENGHEN les Bains, rue Carlier, Cont. 600 m. rev. non louée. Mise à prix : 2,500 fr. 4^e PROPRIÉTÉ à MONTIGNY-LES-CORMEILLES (Seine-et-Oise). Cont. 604 m. environ. Rev. 800 fr. Mise à prix : 8,000 fr.

MAISON à CHARENTON-LE-PONT Seine, rue des Ecoles, 4. Contenance 181 m. 23. Revenu environ 702 fr. Mise à prix : 8,000 fr. S'adresser à M^e Senard, Victor Tricot, avoués à Paris, M^e Brocheux, notaire à Paris.

Vente au Palais, le 21 janvier 1899, à 2 heures. 1^o **CAMPHERIE à ARCEUIL** Avenue de Paris. Revenu, 3,300 fr. Mise à prix : 67,000 francs.

2^o **USINE à ARCEUIL** Avenue Laplace et écuries et remises à Arceuil, angle avenue de Paris. Revenu : 12,000 francs.

3^o **MAISON à PARIS** 16, rue du Temple. Revenu, 15,000 fr. Mise à prix : 300,000 francs. S'adresser à M^e Massin, avoué 124, rue Rivoli; M^e Chagnot, avoué, M^e Thomas, not. à Montrouge, et M^e Malhot de la Querantonnais, notaire à Paris.

TRIBUNAL de VERSAILLES Etude de M^e Tissu, avoué à Versailles, place Hoche, n^o 4.

VENTE SUR LICITATION au Tribunal civil de Versailles, le jeudi 26 janvier 1899, à midi, en un seul lot

D'UNE PROPRIÉTÉ AVEC JARDIN sise à Versailles, avenue de Picardie, n^o 17. Contenance 600 mètres environ. Mise à prix : 15,000 francs.

S'adresser pour les renseignements à M^e Tissu, avoué poursuivant, 4, place Hoche, à Versailles; à M^e Legrand, avoué à Versailles, 41, avenue de Saint-Cloud; à M^e Secourd, avoué à Versailles, 46, rue de la Paroisse; à M^e Haizet, notaire à Versailles, 5, place Hoche et pour visiter, au concierge, 15, avenue de Picardie.

VENTE au Palais de justice à Paris, le 11 janvier 1899, à 2 heures.

BELLE PROPRIÉTÉ D'AGREMENT avenue de Rigny, 91, à Petit-Bry (Seine). Parc orné de beaux arbres, rivière art. grand potager, serre, orang., etc. — écurie remise. Cont. 14,000 mètres. Mise à prix : 30,000 francs. S'adresser M^e Henriot, avoué, M^e Naret, notaire.

Vente au Palais, le 18 janvier 1899.

1^o Maison **GENNEVILLIERS** bd d'Epinay avec jardin à vendre. Mise à prix : 6,000 francs.

2^o Jardin à **GENNEVILLIERS** rue Croix-des-Villages à vendre. Contenance 1 hectare. Mise à pr. 500 francs. S'adresser à M^e Marais, avoué, et à M^e Desing, notaire, à Asnières.

Etudes de M^e Thouin, notaire à Gisors et de M^e Lehergue, avoué, aux Andelys. Adjudication, sur conv. de sais. en l'étude de M^e Thouin, vendredi 13 janvier 1899.

2 heures du **CHATEAU DE GUERNY** ligne de Gisors-Versey, 2 h. 1/2 de Paris, parc, pre, bois. Contenance 5 hectares. Mise à prix : 20,000 fr. Ou adjugera

Vente au Palais, le 14 janvier 1899, 2 heures.

1^o **TERRAIN à CHAMPIGNY** s. Marne, M. à p. 10,000 fr.

2^o **MAISON AUX PETITES DALLES** (Seine-Inférieure). Mise à prix : 20,000 francs. S'adresser à M^e Fromageot, avoué à Paris.

Bary 33 rue Boissy-d'Anglas PARIS
Photographie de LUXE
Miniature sur Émail • Pastels • Peintures
EXPOSITION, 5, RUE ROYALE

EAU CHARBONNIER REND AUX CHEVEUX leur NUANCE PRIMITIVE
SOCIÉTÉ EUROPÉENNE, 87, boulevard Magenta, 87, PARIS. — Filon Franco 6 81, Les 3 Filons Franco, 15 85.

LA SCIENCE RÉCRÉATIVE

Voit les solutions des Problèmes à la page 3 de la couverture.

L'ÉCHIQUIER



BLANCS (11) (Mat en 2 coups.)

MATHÉMATIQUES

Trois termes consécutifs d'une progression par différence sont tels que le cube du terme moyen est égal au produit du premier par le carré du dernier. Indiquer quels sont ces trois termes.

CARRÉ ET CUBE MAGIQUE

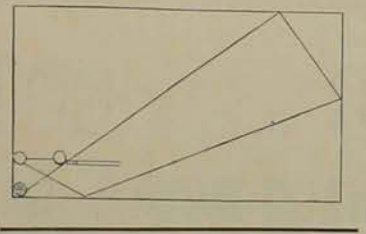
N^o 781. — Nouveau procédé de construction. Par A. Huber. — (Suite.)

Elle On place les bandes du tableau F dans l'ordre indiqué en tête de ces bandes, ce qui donne le tableau G.

F	1 ^o	2 ^o	3 ^o	4 ^o	5 ^o	6 ^o	7 ^o	8 ^o
1 ^o	64	7	57	2	6	61	3	60
2 ^o	49	10	56	15	11	52	14	53
3 ^o	8	63	1	58	62	5	59	4
4 ^o	9	50	16	55	51	12	54	13
5 ^o	32	39	25	34	38	29	35	28
6 ^o	17	42	24	47	43	20	46	21
7 ^o	40	31	33	26	30	37	27	36
8 ^o	41	18	48	23	19	44	22	45

N^o 782 — LE BILLARD

Coup de fantaisie par bandes. Par J. Rolof.



LE COURRIER DE LA PRESSE

Fondé en 1880, A. GALLOIS, Directeur, 21, Boulevard Montmartre, PARIS 3^e. FOURNIT COUPURES DE JOURNAUX & DE REVUES SUR TOUS SUJETS & PERSONNALITÉS. Le COURRIER de la PRESSE lit 6,000 journaux par jour.

Tarif : 0 fr. 30 par coupure

Tarif réduit paiement	par 100 Coupures, 35 fr.
d'avance sans pe.	— 350 — 50 —
riode de temps li.	— 500 — 100 —
mité.	— 1000 — 200 —

Tous les ordres sont valables jusqu'à avis contraire.

RASOIRS ARBENZ « le Champion ». Article de confiance rigoureusement garanti, le plus fin, le mieux soigné, le plus avantageux. Prix très bas. Écrivez partout. Exig. marq. « le Champion ». J. ARBENZ, Jouigne (Doubs).

MIGRAINE
J. PAQUIGNON
REMEDÉ SOUVERAIN
et unique pour la guérison instantanée des MIGRAINES
Ph^o Normale, 19, rue Drouot, Paris et Ph^o Boite 8 50.

LIBRAIRIE GRUND ET MAGUET, rue Mazarine, 9, Paris. Téléph. 157-33. Collections complètes et grand assortiment de vol. et numéros épuisés de « L'ILLUSTRATION ». — Livres neufs et d'occasion, catalogue trimestriel franco. Achat comptant & bibliothèques, livres, revues, etc.

GRANDS MAGASINS DU
Printemps
LUNDI 9 JANVIER
Grande Mise en Vente annuelle des
SOLDÉS
DE FIN DE SAISON
Avec un rabais de 35 à 40 %

125 Ans de Succès
EAU DE BOTOT
17, Rue de la Paix PARIS

DENTIFRICES BOTOT
EN VENTE PARTOUT

AUCUN APPAREIL similaire ne possède les avantages des JUMELLES photographiques ou stéréoscopiques MACKENSTEIN, qui, sous le volume le plus restreint, résument tous les perfectionnements des appareils les plus complets.

Demandez la notice spéciale gratuite
Chez **H. MACKENSTEIN**, Fabricant d'appareils fotogr.
PARIS — 15, Rue des Carmes, 15 — PARIS
ENVOI DU CATALOGUE GÉNÉRAL
(240 pages, 475 figures) contre 1 fr. timbres-poste de tous pays.

Gouttes de Véritable **FER BRAVAIS** Tonique et Reconstituant
L'emploi des Gouttes concentrées de Véritable FER BRAVAIS, sans odeur ni saveur, est recommandé par tous les Médecins aux personnes atteintes par les Privations, l'Age, la Maladie, le Surmenage, le procure rapidement Force, Vigueur, Santé et Beauté. — Filon : 5 fr. 1/2 Filon : 3 fr. 50. Se méfier des Contrefaçons et Imitations. Le FER BRAVAIS ne se vend ni en Vin ni en Eau. PHARMACIE CENTRALE DU NORD (la plus vaste de Paris, 132 et 134, RUE LAFAYETTE) et dans toutes les Pharmacies.

BEAUTÉ Par Sachets de toilette du D^o DYS Doray, 54, faub. St-Honoré, France, France.

ROYAL HOUBIGANT NOUVEAU PASTILLOU... 10, rue de Valenciennes, 10, PARIS.

ERNEST DIAMANT ou CAPIMITATION (Imitation des bijoux, 24, rue de Valenciennes, 24, PARIS).

L'ART D'ÊTRE BELLE Méthode Américaine... 10, rue de Valenciennes, 10, PARIS.

STELLA JUMELLES PHOTOGRAPHIQUES... 10, rue de Valenciennes, 10, PARIS.

GRAINE DE LIN TARIN PHARMACIES... 10, rue de Valenciennes, 10, PARIS.

Une VRAIE AUBAINE pour toute Personne buvant Eau Minérale, Champagne, Bière, Clère, etc.
Le Bouchon Parisien
L'Eau de Boisson revient à un sou la bouteille, sans appareil spécial, sans baguette spéciale. — Prix : 1 fr. 25.
Ph^o LANGLEBERT 55, rue des Petits Champs, Paris et son filon.

SULFURINE BAIN SANS ODEUR
Hygiénique, Fortifiant, Antirhumatismal

Soufflez et Beauté de la Peau
Le bain de Sulfurine peut être pris en son, sans baguette spéciale. — Prix : 1 fr. 25.
Ph^o LANGLEBERT 55, rue des Petits Champs, Paris et son filon.

SANTÉ et FRAICHEUR assurées par l'usage pour la TOILETTE de la FEMME
PHÉNOL-BOBŒUF
1 à 2 cuillères par litre d'eau.
60 ANS de SUCCÈS. RÉCOMP. MONTON Médaille d'Honneur. — Paris 1889

TABLE FÉRET
pour les devoirs scolaires des enfants. L'élevation facultative de cette table assure, à tout âge, une belle tenue, correcte et droite.

BUREAU FÉRET à élévation automatique BIEN ÊTRE, CONFORT — 100 ans.

FÉRET, 16, rue Étienne-Marcel, PARIS.

BIBLIOTHÈQUE FÉRET
pour écoliers. Hauteur avec casier mobile, 1-30, sans casier (1850). ATLAS et livres de tous formats y trouvent aisément place. Elle est un complément à la table scolaire.

LAMPE INVERSABLE s'adaptant aux tables FÉRET et autres, et aux bureaux.

Not. A. FÉRET
Rue Étienne-Marcel, 16 PARIS

BUREAU FÉRET à élévation automatique. En le fixant à sa taille ou suivant ses besoins, on obtient le bien-être et le confort hygiénique.

TABLE FÉRET Pour malade

LISEUSE FÉRET Même système s'incline à tout degré pour lire et pour écrire. En va et vient Arrêt de réglisse sur lelit, tenue.

A. FÉRET, rue Étienne-Marcel, 16, Paris. Notice franco.

Racahout Delangrenier

Uniquement composé de végétaux nutritifs, léger et facilement assimilable, le Racahout des Arabes est l'ALIMENT PAR EXCELLENCE DES ENFANTS, des anémiques, des convalescents, des vieillards et de tous ceux qui ont besoin de fortifiants. 19, rue des Sts Pères, PARIS



Le Vin Désiles

(Formule du Docteur A. C., Ex-Médecin de Marine)
Cordial Régénérateur

PRIX DU FLAGON : 5 FRANCS (franco à domicile). — DÉPÔT : 18, Rue des Arts, LEVALLOIS-PERRET (Seine).
Exiger : Formule du Docteur A. C., Ex-Médecin de Marine.

Il tonifie les poumons, régularise les battements du cœur, active le travail de la digestion. L'homme débilité y puise la force, la vigueur et la santé. L'homme qui dépense beaucoup d'activité, l'entretient par l'usage régulier de ce cordial, efficace dans tous les cas, éminemment digestif et fortifiant et agréable au goût comme une liqueur de table.

COMPOSITION
QUINQUINA
COCA
KOLA
CACAO
PHOSPHATE DE CHAUX
SOLUTION IODO-TANNIQUE
Exciplent SPECIAL DESILES

L'ETERNEL CONTRIBUABLE, par Henriot.



Le premier contribuable, le père Adam... imposé au travail, à la maladie et à la mort, tout ça pour avoir mangé une pomme dans un jardin qui n'était pas à lui.



Abel, qui paye le premier l'impôt du sang.



Esau, qui fut ruiné par l'impôt sur les successions et ne mangea même pas les lentilles pour lesquelles il avait vendu son droit d'aïnesse.



Dans les temps Egyptiens, l'impôt était perçu en corvées : c'est ainsi que les contribuables construisirent les Pyramides à leurs frais.



Sous Clovis : Les contribuables étaient non seulement frappés de droits, mais encore de coups de francisque.

Moyen-âge : Le pauvre contribuable est taillable et corvéable à merci.



Sous l'Empire, on payait plutôt l'impôt en nature, et on payait aux cris de : Vive l'Empereur!



Sous Louis-Philippe, au moins, quand on payait, on était considéré. On avait le droit de voter, et à défaut, celui de faire une révolution.



Sous Napoléon III, ça allait bien... mais il nous laissa une note!!!



Depuis, chaque matin, le contribuable s'est réveillé avec un nouvel impôt sur le dos.



Écrasé par le fisc, le contribuable pousse des cris déchirants.



Alors est arrivé M. Jules Roche, le Messie si longtemps attendu... — Suis-moi... je te sauverai! (Pourvu, grands dieux, qu'il en soit encore temps!)

La Maison E. VORMUS, 5, rue Cambon, Paris. TELEPH. 250.44 (Maison de Confiance, 8^e année)

PRÊTE CAPITAUX

DES depuis 3¹/₂ % d'intérêts, à Paris et Province sur IMMEUBLES jusqu'aux 3 quarts de leur valeur sur NUES-PROPRIÉTÉS (Titres de Rente, Actions ou Obligations dont une autre personne a la jouissance jusqu'à son décès) sans le concours et à l'insu de l'usufruitier; sur TITRES NOMINATIFS déposés chez un notaire ou une autre personne et à son insu pendant la durée du prêt, sur TITRES grevés de RESTITUTION ou frappés de RETOUR; sur SUCCESSIONS et BIENS INDIVIS sans le concours des co-héritiers, sur Usufruits, Rentes viagères, Créances hypothécaires, etc. Aucuns frais avant solution ni indemnité en cas de non réussite. Avances immédiates. Discretion absolue

Goutte sont guéris PAR LA DAXINE qui remplace les Eaux thermales de Dax. Avec la Daxine on a Dax chez soi. La Botte : 10^{fr}, chez MAZELAYGUE, P^{re} à Dax, et dans toutes les Pharmacies.

L.T. PIVER A PARIS
PARFUMERIE
CORYLOPSIS DU JAPON
SAVON, EXTRAIT, EAU DE TOILETTE, POUORE
LAIT D'IRIS
POUR la FRAICHEUR et la BEAUTÉ du TEINT
L. T. PIVER A PARIS

CHOCOLAT PIHAN & FAUCONNÉ SAINT-HONORE, PARIS
THES PIHAN & FAUCONNÉ SAINT-HONORE, PARIS
BAPTEMES BONNONS PIHAN & FAUCONNÉ SAINT-HONORE, PARIS

EN 20 JOURS GUERISON RADICALE de l'ANÉMIE
GUINET, Place-Che, 1, Pass. Saupier, Paris.
Dans toutes les bonnes Pharmacies.
Brochure Franco sur demande affranchie.

PURETÉ DU TEINT
rendue et conservée par le
LAIT ANTEPHELIQUE
ou Lait Candès
DATE DE 1840
1^{re} S^{te}, CANDÈS, 16, 8^e S^{te}-Denis, PARIS, et chez Parf. et Coiff.

La Reine de Besançon MONTRE DE PRÉCISION
A LA MAISON DE CONFIANCE
FABRIQUE D'HORLOGERIE
A. BARTHET, à Besançon (Doubs).
Horloger de la Marine.
MÉDAILLE D'OR, BORDEAUX 1895.
Tout argent 15^{fr}; Nickel, depuis 5^{fr}.
FABRICATION IRREPROCHABLE.
Sp^{re} de Chronomètres sur Bulletin d'Observatoire. Inv. et Catal. v^{re} mandé.

GRUBER & C^{IE} BRASSERIES à STRASBOURG et MELUN
Maison à PARIS, 82-84, boul. Voltaire
Bière en Fûts. Bout. 1/2 Bout. Livraison à domicile.

GAUFRETTE OLIBET

La Meilleure - La plus fine

NOUVELLE ÉPINGLE A ONDULER
La DONNA Breveté Donne aux Cheveux une ondulation durable et d'apparence naturelle.
S. G. D. G. La boîte de 12 épingles : 0 fr. 50
Chez tous Coiff. Parfum., Merc. Agent : L. PELLERAY, Paris.

ELIXIR de S^{te} VINCENT DE PAUL
Seul Produit autorisé spécialement.
Pour Renseignements, s'adresser chez les
SŒURS de la CHARITÉ, 105, Rue Saint-Dominique, Paris.

BOUGIE DE CLICHY



Se vend dans les bonnes épiceries.
Diabète SUCRE EDULCOR
Le seul recommandé par les autorités médicales. Remplace le sucre ordinaire sans inconvénient.
PRIX DE LA BOÎTE DE 100 PASTILLES : 2 FR.
PH^{re} de la CROIX DE GENÈVE, 142, Boulrd St-Germain, Paris.

NE COUPEZ PLUS VOS CORS

GUÉRISSEZ-LES AVEC LE CORICIDE RUSSE
1/2 FLACON 1^{fr} 20 LE FLACON 2 FR.
ON LE TROUVE PARTOUT ET PHARMACIE CENTRALE : 50 et 52, Faub^{rg} Montmartre, et 47, Rue Lafayette, PARIS.
Le Coricide Russe étant liquide pénètre par capillarité dans les racines des cors et les détruit. Les emplâtres, anneaux, etc., etc., pressent les cors et augmentent la douleur sans aucun effet.

Compagnie Générale DE CINÉMATOGRAPHES PHONOGRAPHES & PELLICULES
Société anonyme au capital de UN MILLION DE FRANCS
Anciens Établissements PATHÉ Frères,
98, RUE DE RICHELIEU, 98, PARIS



PHONOGRAPHES GRAPHOPHONES
Morceaux d'orchestre, chants, duos, solos, marches, morceaux de danses, discours, scènes comiques, etc.
50,000 CYLINDRES-PHONOGRAMMES en Magasin
Maison la plus importante d'Europe
CATALOGUE FRANCO SUR DEMANDE
GROS - DÉTAIL

Cacao van Houten
Le meilleur des Chocolats liquides
EXQUIS, RAPIDE, PUR, SOLUBLE, DIGESTIBLE
Une cuillerée à café suffit pour préparer une tasse d'excellent CHOCOLAT à l'eau ou au lait.
BIEN EXIGER le NOM et la MARQUE.

2 MONITEUR DES RENTIERS
(44^e ANNÉE) PARAISSANT LE DIMANCHE (44^e ANNÉE)
REVUE COMPLÈTE et IMPARTIALE des VALEURS, PLACEMENTS ÉTUDIÉS, TIRAGES, ASSEMBLÉES GÉNÉRALES, COUPONS, etc.
NOTA. — Aucune année ne s'est écoulée sans que cet organe financier, tout en évitant à ses lecteurs les mauvais placements, ne leur ait procuré des occasions d'accroître leurs capitaux et leurs revenus; souvent même de les doubler. Ce fait, qui ne craint aucun démenti, est attesté par le résumé publié en tête du Journal, après chaque exercice, du résultat officiel des Renseignements donnés dans l'année. Envoi gratuit de 2 N^{os} Spécim.
ABONNEMENTS dans TOUS les BUREAUX de POSTE. — 65, RUE DE LA VICTOIRE, PARIS.

LA SCIENCE RÉCRÉATIVE

SOLUTIONS

Voir les Problèmes à la page 6 de la couverture.

N° 779. — L'ÉCHIQUIER

1. F — 2 G.

MATHÉMATIQUES

N° 780.

1^{er} terme = $\frac{r}{2}(-1 + \sqrt{5})$

Terme moyen = $\frac{r}{2}(1 + \sqrt{5})$

3^{er} terme = $\frac{r}{2}(3 + \sqrt{5})$

Les signes supérieurs marchent ensemble ou correspondent, ainsi que les signes inférieurs. La valeur de la raison r est arbitraire. Si l'on prend $r=2$, et si l'on impose la condition que les 3 termes soient positifs, la progression s'écrit dans ce cas :

$\frac{r}{2}(\sqrt{5}-1) \cdot \frac{r}{2}(\sqrt{5}+1) \cdot \frac{r}{2}(\sqrt{5}+3)$

L'équation du problème peut s'écrire

$x^2 = (x-r)(x+r)^2$

c'est-à-dire

$0 = rx^2 - r^2x - r^3$

ou bien, en supprimant le facteur commun r (qui est essentiellement différent de zéro),

$x^2 - rx - r^2 = 0$

D'où l'on tire la valeur de x , autrement dit, du moyen terme.

Vérification :

$(1 + \sqrt{5})^2 = 16 + 8\sqrt{5} = 8(2 + \sqrt{5})$;

$(3 + \sqrt{5})^2 \times (-1 + \sqrt{5}) = 16 + 8\sqrt{5}$.

PRETS sur Hypoth. Nu-Propriétés de Titres et Immeubles à l'insu de l'usufruitier. Titres nominatifs. Successions ouvertes sans le concours des cohéritiers. **BANQUE FONCIÈRE, 1, Rue de Maubeuge, Paris (2 à 5 h.)**

ZURICH SOCIÉTÉ SUISSE d'ASSURANCES GÉNÉRALES SUR LA VIE HUMAINE. Assurances Vie — Dotation — Rentes Viagères. **PARIS, 97, Rue Saint-Lazare.**

RHUMATISANTS, GOUTTEUX Guérissez-vous avec la VÉRITABLE **POUDRE PISTOIA** sans colchique, ni plante vénéneuse. TRAITEMENT DE 6 MOIS 18^{fr.} D'UN AN 33^{fr.} FRANCO Ph^o FLANCHE, à Marseille et à Montelimar.

DIABÈTE guéri radicalement par la **MIXTURE ANTI-DIABÉTIQUE MARTIN**. Avec cette mixture, point de régime à suivre. **Le malade boit et mange ce qui lui plaît.** Brochure explicative gratis et franco sur demande à **M. G. MARTIN, Pharmacien de 1^{re} Classe, à Sarlat (Dordogne).**

MAISONS RECOMMANDÉES

BAPTEMES BOITES JACQUIN FRÈRES ET DRAGÉES 12, RUE FENELLE, PARIS.

BILLARDS BLANCHET-GUÉRÉTY, 53, RUE DE LANCY.

BILLARDS BANDERES AMERICAINES CITAL, 79, BATAILLE, 8, U^e Bonne-Nouvelle, Paris.

CALFEUTRAGE MESNARD Bourrelets chenille laine, 154, bould. St-Germain.

CHATEL-GUYON CONSTIPATION, OBESITE DYSPEPSIE, etc.

COMPTOIR PHOTOGRAPHIQUE TURBOT 79, B. TROIS, Paris.

DEUIL A ST-ROCH, 197, r. St-Honoré; Deuil complet et soigné en 12 h. Prix modérés.

FRAENKEL 28, Rue du Quatre-Septembre; 28, Boulevard Poissonnière; Costumes Cyclistes 50, Avenue de la Grande-Armée.

IRIS DE FLORENCE VÉRITABLE, 24, rue des Lombards, Transféré : 29, rue Saint-Denis.

LAURÉNOL. Le Meilleur DÉSINFECTANT.

LIVREES Pavillon de Rohan, Place du Théâtre-Français.

L. P. CORSETS A LA COURONNE. L. P.

OBESITE combattue sans danger **POUR LA SANTÉ** PILULES FONDANTES DU D^r ANGERVILLE 6 fr. la Boîte av. inst. Ph^o 14, r. de Grammont, PARIS.

APPRÉHENSIF OFFICE CENTRAL de PHOTOGRAPHIE PARIS, 47, RUE DE SÈVRES.

PHOTO-OPERA APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES 9, BOULEVARD DES CAPUCIENS.

THÉS C^o ANGLAISE, place Vendôme, 23. Maison fondée en 1823. Demander le Catalogue.

VARICES Les meilleurs bas élastiques se trouvent Maison DRAPIER et FILS, 41, rue de Rivoli. — Catalogue franco. — Téléphone.

A LA VILLE DE BOMBAY FOURNURIER ET CONFECTIIONN 26, BOULEVARD DES CAPUCIENS — PARIS.

BEC AUER
Economise annuellement Deux fois au moins son Prix d'achat
TOUT EN DONNANT LUMIÈRE { TRIPLE par son éclat.
COMFORTABLE par sa fixité.
HYGIENIQUE par une combustion parfaite.
Pour RÉFÉRENCES s'adresser à tous les CLIENTS du BEC AUER
BREVETÉ MÉFIEZ-VOUS DES CONTREFACTEURS S. G. D. G.

VEILLEUSES Françaises
FABRIQUE A LA GARE
JEUNET Fils, S^r
Toutes nos boîtes portent en timbres secs
JEUNET, inventeur
EN VENTE PARTOUT

Affections des Bronches et de la Gorge
Sirup et Pâte
de **PIERRE LAMOUROUX**
Entrepôt Général : 45, Rue Vauvilliers, PARIS (PRÈS L'ÉGLISE ST-EUSTACHE)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

GOUTTE, RHUMATISME, GRAVELLE URIQUE
Guéris par simple application
REMEDÉ EXTERNE
ARTHRITINE
DÉPÔT pour la vente au détail
Ph. D^r LAFAY, 51, Chaussée-d'Antin, et princ. pharm.
Prix du flacon, 10 fr. — Demi-flacon, 5,50
DÉPÔT GÉNÉRAL, vente en gros, 51, rue Spontini.

PÂTES ALIMENTAIRES
AU CHAR DE CÉRÉS
EXIGER LA MARQUE SUR TOUTES LES BOÎTES.

NOUVEAU BANDAGE MEYRIGNAC
BREVETÉ S. G. D. G.
Bandage avec lequel on peut garantir la contention des HERNIES, quel qu'en soit leur volume ou ancienneté. — Par la pression constante exercée sur la Hernie, elle disparaît rapidement. — Il se porte sans gêne, supprime le ressort du dos et le sous-cuisse. Ordonné dans les Hôpitaux pour cas difficiles. 5 médailles. 2 dipl. d'honneur, croix et palmes de mérite. Catalogue sur demande. Meyrignac, fabricant, 223, rue Saint-Honoré, PARIS.

EDEN-FILTRE BREVETÉ DE 1896
30, Faubourg Poissonnière, PARIS
GRAND DÉBIT, SEUL TOUJOURS NEUF, JAMAIS CONTAMINÉ
PETIT VOLUME — PORTATIF — BON MARCHÉ — ENTRETIEN FACILE

Abonnement pour Etrennes PARIS, 14 fr. DÉPARTEMENTS, 16 fr. UNION, 17 fr.
MAGASIN ILLUSTRÉ de toute la famille
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION Couronné par l'Académie
FONDÉ par P.-J. STAHL en 1864
Semaine des Enfants réunis, dirigés par **J. VERNE** 35^e ANNÉE
et **J. HETZEL** 35^e ANNÉE
Année 1898 — VOLUME GRAND IN 8^o 14 fr. Cartonné toile, 18 fr. Relié, 20 fr. contenant — Œuvres principales :
Le Superbe Orénoque, par J. VERNE
L'Oncle de Chicago, par ANDRÉ LAURIE
Un Collégien de Paris en 1870, par H. MALIN
Le vieux Ramasseur de pierres, par A. GIRON
Nombreuses Variétés — 768 pages — 250 dessins
COLLECTION COMPLETE de la 1^{re} Série, 60 volumes à 7 fr.
Envoi franco d'un Numéro spécimen Envoi franco contre mandat

CHOCOLAT

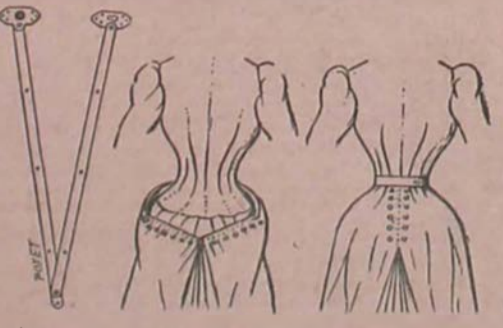
SUCHARD
LE GOUTER, C'EST L'ADOPTER
ENTREPOT GÉNÉRAL
Paris, 41, rue des Francs-Bourgeois

ACETYLENE DE BROY Manuel de Renseignements pratiques
Aucun produit de parfumerie ne peut être comparé au **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF** pour assainir la bouche en tuant les microbes qui s'y développent, purifier l'haleine et raffermir les dents déchaussées. — Il possède en outre l'avantage d'une innocuité absolue, condition nécessaire pour un produit d'un usage journalier.
Le flacon : 2 fr., les 6 flacons, 10 fr. — Dans Pharmacies
SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

NOUVELLES INVENTIONS

Tous les articles publiés sous cette rubrique sont entièrement gratuits.

FERME-JUPE AUTOMATIQUE.
Dernièrement, nous indiquions à nos lecteurs l'anti-boucle; nous présentons aujourd'hui à nos lectrices un petit appareil extrêmement ingénieux dans sa simplicité, et dont les figures ci-dessous montrent l'application et la disposition.



L'appareil. — La jupe ouverte. — La jupe fermée.

Le « Ferme-Jupe automatique » est destiné à remplacer tous les procédés, tels que boutons, cordons, agrafes qu'on a imaginés jusqu'ici pour fixer la jupe à la taille et en tenir la fente fermée. En employant ce nouveau système, la robe tombe toujours correctement et avec élégance; il laisse aux mouvements toute liberté, soit pour retrousser la jupe, soit pour s'asseoir, soit pour marcher. De plus, la poche d'un accès toujours facile, est à l'abri des tentatives du plus adroit pick-pocket. L'appareil se compose de deux tiges en métal extrêmement flexible et léger, réunies à une de leurs extrémités par un petit bouton de manière

à pouvoir les écarter en forme de V ou les fermer à volonté. L'autre extrémité porte une petite rondelle en métal; au centre de l'une des tiges est placé un second bouton et au centre de l'autre une œillère.

Quand ces deux tiges ont été cousues entre la doublure et l'étoffe, à droite et à gauche de la fente de la jupe, chacune des rondelles est fixée dans la ceinture, de façon que celle qui a une œillère s'applique sur l'autre qui porte le bouton, quand on veutagrafer la ceinture de la jupe.

Le « Ferme-Jupe Automatique » s'adapte instantanément à toutes les jupes et est inusable; il se trouve chez tous les merciers au prix d'un franc et on le fabrique, 10, rue Anthony, à Paris.

L'ATTELAGE DE BŒUFS

Nous négligeons trop les champs; l'agriculture ne manque pas seulement de bras; elle manque aussi de têtes; trop peu de jeunes gens en effet, se consacrent aux exploitations agricoles... Et cependant, il faut parfois si peu de chose pour éveiller une vocation chez un enfant... Pourquoi ne pas lui donner cette belle paire de bœufs, traînant leur lourde voiture de foin; peut-être, plus tard, voudra-t-il posséder de vrais bœufs... il aura, en tout cas, à présent, un ingénieux jouet. Aucun risque à courir, par conséquent, sauf pour la bourse du papa.

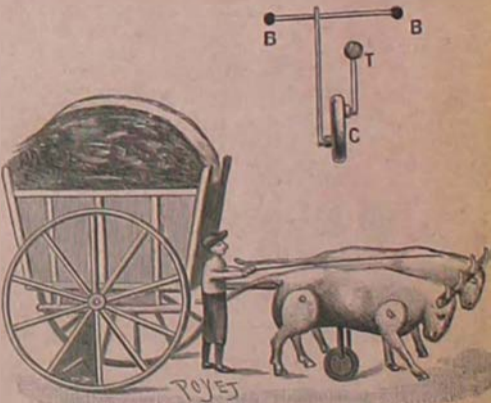
Examinons le mécanisme... A une certaine distance du centre de la roue C, est fixée une tige reliée, d'autre part, au brancard du chariot.

Ce brancard, par lequel les bœufs entraînent le véhicule, est solidaire d'un axe transversal, assujéti aux cornes.

A la même distance du centre, mais en un point diamétralement opposé de la même roue est fixée une deuxième tige dont l'extrémité imprime tous ses mouvements à un second axe transversal reliant entre elles les parties postérieures des corps des deux bœufs.

On conçoit dès lors que, lorsque l'attelage

préalablement remonté, se met en marche, le frottement de la roue sur le sol lui communique un mouvement de rotation, les tiges verticales agissent en sens inverse. Tandis que l'une d'elles tire de haut en bas les têtes des bœufs, l'autre, au contraire, soulève la partie postérieure de leurs corps. Il en résulte une série de saccades qui produisent d'une façon parfaite l'illusion du mouvement.



Mécanisme. — C. Roue excentrique. — T. Brancard. BB. Arrière-train des bœufs.

Un conducteur, supporté par une tige reliée au chariot, semble également marcher. Ses jambes oscillent autour d'un axe d'articulation. Quand le brancard est abaissé, ses jambes touchent le sol et sont maintenues en arrière; quand, au contraire, le brancard est soulevé, elles perdent leur contact avec le sol et reprennent leur position primitive.

Ce jouet se remonte à l'aide d'une tige qui actionne un ressort par l'intermédiaire d'un pignon et d'une roue dentée.

On trouve l'attelage de bœufs, au prix de 2 francs, chez M. Buffard, passage de l'Opéra, à Paris.